

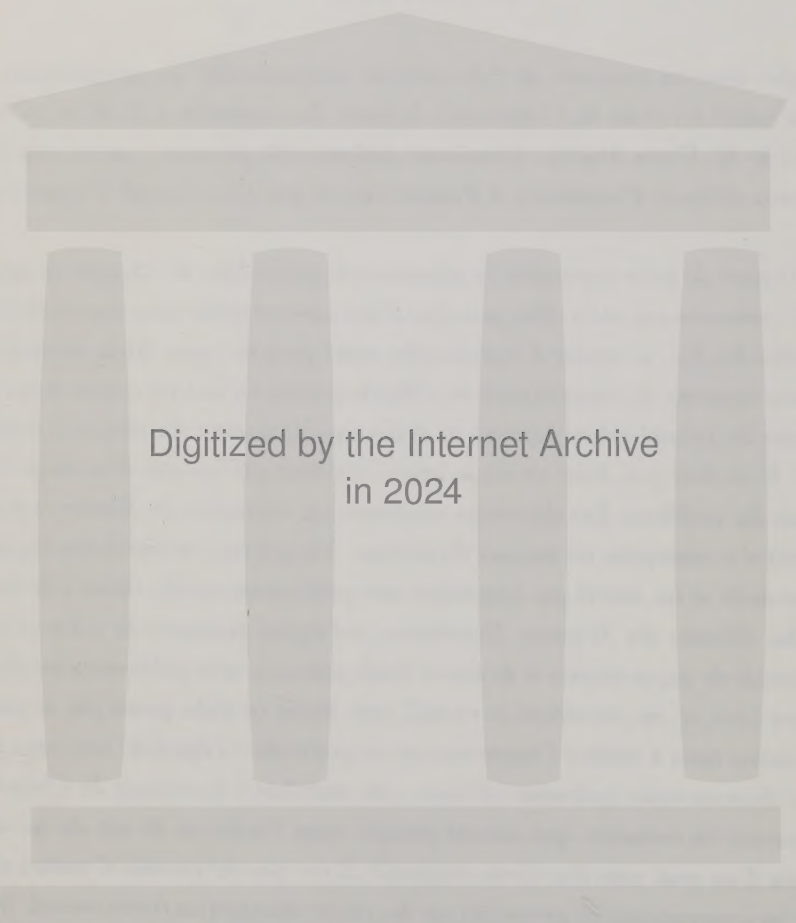
SEPTIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL
DE PAPYROLOGIE

GENÈVE 1952

Convoqué sous les auspices de l'Association internationale de papyrologues, le Congrès s'ouvrit à l'Aula de l'Université, le lundi 1er septembre à 15.30 h., sous la présidence de M. Victor Martin. Réunissant quelques 120 personnes, parmi lesquelles de nombreux délégués d'académies et d'universités, il prit fin le samedi 6 septembre à 12.00 h.

Dans l'espoir de faire apparaître la physionomie particulière de l'Egypte en regard du monde gréco-romain, et les effets possibles d'une survivance des anciennes traditions de la Vallée du Nil, le comité d'organisation avait proposé, pour thème général des principaux rapports, «L'ORIGINALITÉ DE L'EGYPTE DANS LE MONDE GRÉCO-ROMAIN». Les lecteurs du présent cahier jugeront si, et dans quelle mesure, il a obtenu le résultat souhaité. Il est clair que, dans un temps limité, il n'était pas possible d'envisager tous les aspects du problème. Des défections involontaires, survenues au dernier moment, ont contribué à multiplier les lacunes du tableau. Néanmoins l'ensemble des rapports offrit une unité et un intérêt qui appelaient une publication rapide. Grâce à la bonne volonté des éditeurs du Museum Helveticum, à l'appui financier de l'Association internationale de papyrologues et de divers fonds genevois, cette publication est désormais chose faite, et, en présentant ce recueil, avec lequel sa tâche prend fin, le comité d'organisation tient à réitérer l'expression de sa gratitude à l'égard de tous ceux qui, de façons diverses mais également efficaces, ont contribué à la réussite du Congrès.

On trouvera les mémoires qui suivent groupés dans l'ordre où ils ont été lus et, à l'exception d'un seul, sous leur forme originale. Il n'a pas été possible d'inclure dans ce cahier les communications présentées sur des sujets étrangers au thème central. Nous exprimons le vœu qu'elles trouvent place dans d'autres revues, et signalons que le Museum Helveticum publiera, en 1954, celle de M. A. Vogliano sur «Les papyrus d'Herculanum».



Digitized by the Internet Archive
in 2024

Autonomie et dépendance de la papyrologie¹

Par Victor Martin, Genève

L'honneur de recevoir aujourd'hui le VIIe Congrès International de Papyrologie après d'autres centres de culture plus insignes par leur âge, leur éclat et leurs richesses, Genève le doit à la clairvoyance et à l'initiative du savant qui, pendant plus de quarante ans, de 1874 à 1917, a présidé aux études helléniques dans notre Université: Jules Nicole, dont il est juste que la figure soit évoquée à l'ouverture de notre réunion. Dès les années quatre-vingts du siècle passé l'importance des découvertes d'écrits grecs dans la vallée du Nil lui était clairement apparue. Convaincu d'emblée de l'enrichissement et du renouvellement que la science de l'antiquité classique ne manquerait pas de recevoir de cette source inattendue de renseignements qui jaillissait ainsi des sables du désert, il travailla durant toute sa carrière à en dériver quelques filets sur sa ville natale, réussissant à force de foi et de persuasion à réunir à Genève, avec des moyens plus que limités, une collection, modeste sans doute en comparaison de celles qu'abritent les musées des grandes capitales, mais représentative et nullement négligeable, de ces précieux témoins du passé classique de l'Égypte. En même temps, il créait ici un foyer d'études papyrologiques alimenté par ladite collection. De ce foyer, j'ai eu le privilège de profiter dès mes premières études universitaires sous la direction de Nicole, c'est là que j'ai été initié à la papyrologie et que je m'y suis attaché, et si j'ai aujourd'hui l'honneur d'occuper cette tribune pour ouvrir le VIIe Congrès International de Papyrologie, je n'oublie pas à qui, en dernière analyse, je le dois. Car si j'ai pu ensuite continuer à me former auprès des grands maîtres de notre discipline, les Wilcken, les Grenfell et Hunt, jouir de leur bienveillance, bénéficier de leur expérience et même, à l'occasion, devenir leur collaborateur, ce qui m'a donné accès auprès d'eux, ce fut la recommandation de mon maître genevois.

Mais il est encore un autre nom qu'il convient de prononcer en ce jour et dans les circonstances qui nous rassemblent, celui de l'égyptologue Edouard Naville. Ami et condisciple de Nicole, Naville qui pour son travail archéologique au service de l'*Egypt Exploration Fund*, devenu plus tard l'*Egypt Exploration Society*, se rendait toutes les années dans la vallée du Nil, s'est chargé dès les années quatre-vingt-dix des achats de papyrus au moyen de fonds récoltés par son camarade pour la plus grande partie grâce à des souscriptions privées. Plusieurs des plus belles pièces de notre collection telles que l'Iliade polystique, le grand papyrus latin dit Archives militaires du Ier siècle, la correspondance d'Abinnaeus et bien d'autres encore ont été acquises par Naville chez les marchands du Fayoum et du Caire dans

¹ Discours prononcé à la séance d'ouverture du Congrès, le 1er septembre 1952.

l'intervalle de ses campagnes de fouilles en Haute Egypte. Ces achats témoignent d'un singulier bonheur, dû, n'en doutons pas, à un coup d'œil exercé. Sans la présence, à la source même, de cet acheteur averti, on ne voit guère comment notre collection aurait pu se constituer de façon aussi satisfaisante à un moment aussi favorable, car Nicole ne put se rendre en Egypte pour procéder lui-même à des acquisitions que passablement plus tard et à un moment où le marché n'était déjà plus si avantageux.

A se remémorer ainsi les circonstances grâce auxquelles Genève a pu devenir un centre d'études papyrologiques et le siège d'une collection de papyrus, on s'aperçoit qu'elles sont le produit, si je puis dire, de la collaboration confiante de l'hellénisme et de l'égyptologie pharaonique.

L'hellénisme, appliqué au domaine égyptien, était alors encore un débutant novice, l'égyptologie, plus âgée et expérimentée, plus familière des lieux et des hommes d'Egypte, faisait office de guide et de sœur aînée. Le résultat, en ce qui nous concerne, parle pour lui-même, et sans doute pourrait-on relever ailleurs des phénomènes analogues. La collaboration des deux disciplines, sur le terrain pratique, s'est révélée fructueuse. Ne devrait-on pas l'étendre, plus que ce n'est le cas aujourd'hui, au domaine scientifique ? Quand l'Egypte, avec la conquête d'Alexandre, devint un état hellénisé qu'elle devait rester jusqu'à l'invasion arabe, c'est-à-dire pendant mille ans, elle avait derrière elle un passé multimillénaire qui lui avait donné une langue, une religion, des habitudes juridiques et des formes de vie sociale invétérées dont l'arrivée des Gréco-macédoniens n'a pas amené l'extinction, qui ont survécu à côté des apports helléniques et opéré avec eux une lente et plus ou moins perceptible symbiose. L'observation de ce phénomène, l'appréciation de son ampleur et du sens dans lequel il joue, est le principal objet d'étude proposé à l'égyptologie pour le millénaire auquel correspond la documentation papyrologique. Mais celle-ci éclaire presque exclusivement le côté hellénique de la question ; par son abondance elle risque de fausser la perspective si on la considère exclusivement. Elle fait entendre la voix de la classe dominante, gréco-macédonienne, puis romaine, plus que celle des indigènes. A travers les documents grecs on devine, sans la voir très clairement, la population nationale assujettie, avec ses réactions à l'égard de l'administration étrangère. Pourtant, à l'occasion, une ligne de démotique sous une pièce écrite en grec vient nous rappeler que l'hellénisation restait de surface, qu'il y avait des profondeurs où elle ne pénétrait pas, ou peu. La classe sacerdotale notamment, toujours si prépondérante à travers toute l'histoire de l'ancienne Egypte, ne conservait-elle pas son ascendant, en dépit de l'hellénisation ? Ces questions, si importantes, l'helléniste papyrologue ne peut y répondre avec ses seules ressources ; la confrontation avec les documents contemporains en langue indigène est indispensable pour permettre une appréciation juste de la situation. C'est ici que le concours des égyptologues, tant philologues qu'archéologues, se révèle indispensable. La mise en commun, le rapprochement de tous les documents écrits et figurés d'une même époque capables d'en éclairer non

seulement l'histoire mais la physionomie morale est un besoin pressant. Il n'est peut-être encore ni très suffisamment ressenti ni effectivement satisfait. Nous n'en saluons qu'avec plus de contentement la présence dans nos assises d'égyptologues connaisseurs de la langue et des écritures nationales, de coptisants et d'arabisants, d'archéologues spécialisés dans l'étude des monuments et des représentations figurées de l'Égypte pharaonique, car tous ont leur mot à dire, au même titre que les papyrologues, quand il s'agit de l'Égypte hellénistique. Si les philologues nous apprennent que les inscriptions hiéroglyphiques gravées sur les temples de cette époque ne font que reproduire des formulaires antiques, c'est là un facteur historique qui n'est pas à négliger. Ce trait de conservatisme doit trouver sa place dans le tableau d'ensemble de la civilisation égyptienne à l'époque correspondante, en corrélation avec les autres traits révélés par ailleurs grâce à l'utilisation d'autres moyens d'information.

L'égyptologie au sens le plus large est la science de la civilisation de l'ancienne Égypte à travers les âges. Cependant cette civilisation a duré si longtemps, elle présente tant d'aspects, elle s'exprime par des moyens si divers tant linguistiques que plastiques qu'il a fallu constituer de nombreuses disciplines spéciales pour approfondir l'étude de ces différentes catégories. Chaque période successive d'autre part suffit et au delà à la capacité d'un érudit et, même dans ces limites, l'accroissement du matériel à considérer est tel que force est bien de le classer et de distribuer les domaines délimités à des investigateurs différents. Ainsi se sont constituées des disciplines spécialisées, consacrées chacune à telle ou telle parcelle de l'immense champ à exploiter. Le hasard des découvertes a souvent provoqué la formation d'une spécialité en imposant une concentration de l'intérêt et des efforts sur un point déterminé. C'est à une circonstance de ce genre que la papyrologie, à laquelle nous devons d'être rassemblés ici, doit son origine. Cette origine, son nom même en reflète le caractère accidentel. On est en effet toujours tenté de le mettre entre guillemets tant il exprime imparfaitement l'objet qu'il doit désigner. En effet, la papyrologie ne s'occupe pas exclusivement de papyrus, pas plus que de toute espèce de papyrus. Elle ne se limite pas davantage aux papyrus de provenance égyptienne. Les textes hiéroglyphiques, hiératiques, démotiques, coptes, arabes, araméens, hébreux écrits sur papyrus restent hors de son domaine propre, bien qu'ils puissent l'intéresser grandement de façon indirecte, tandis que des écrits grecs ou latins, quelle que soit leur provenance, sont revendiqués par elle, même si la matière qui les porte est autre que le papyrus. On voit que le premier principe d'unité de la papyrologie est d'ordre linguistique. Toutefois, dire qu'elle a pour matière les écrits originaux rédigés dans les deux langues classiques livrés par l'Égypte et le Proche Orient ne la définirait pas exactement puisque les inscriptions de mêmes langues et de même provenance ressortissent à l'épigraphie son aînée. Deux textes identiques, par exemple un édit royal ou préfectoral, seront traités par l'une ou par l'autre suivant que l'exemplaire conservé est gravé sur pierre ou écrit sur papyrus. On peut citer des exemples d'une pareille répartition

qui n'est pas du reste sans inconvénient. Nous voyons ici surgir le deuxième principe d'unité constitutif de la papyrologie qui doit compléter le premier en s'associant à lui; il concerne la graphie. C'est bien le procédé de transcription, à côté de et en liaison avec la langue, qui décide de l'attribution d'un écrit à la papyrologie, qu'il s'agisse d'un reçu griffonné sur un tessou ou de vers d'Homère ou de Virgile. La papyrologie est donc primordialement un concept paléographique. Ce sont leurs caractères graphiques qui apparentent seuls des écrits aussi disparates que ceux que nous venons de nommer et qui font qu'une même expérience paléographique est nécessaire pour les déchiffrer. Ce que tous ces écrits de nature si différente ont de commun, c'est bien d'être tracés avec de l'encre et un calame, peu importe sur quelle matière: papyrus, peau, bois, céramique ou autre chose encore. Il va de soi que les frontières de la papyrologie et de l'épigraphie ne sont pas tranchées et l'on pourra hésiter dans l'attribution à l'une ou à l'autre de textes tracés avec une pointe sur une tablette enduite de cire ou sur une feuille de plomb. Il n'en reste pas moins que le critère de classement énoncé tout à l'heure permet d'assigner à la papyrologie son domaine et sa fonction propres avec une certaine précision.

Comme on le voit, ce critère fait abstraction du matériel qui sert de support à l'écriture et par conséquent ne se réfère pas particulièrement au papyrus. On s'explique toutefois aisément que celui-ci ait donné son nom à la nouvelle discipline à laquelle les découvertes de la seconde moitié du XIX^e donnaient naissance. Devant l'afflux extraordinaire et soudain d'écrits de toute nature, rédigés en grec, dont la grande majorité étaient effectivement tracés sur papyrus, on se mit tout naturellement à les traiter de «papyrus» par excellence et à baptiser papyrologie l'activité consacrée à leur élucidation. Le temps n'était pas alors aux définitions, aux distinctions précises, à la fixation de limites. Ces préoccupations théoriques ne pouvaient apparaître que plus tard, quand, le premier déblayage accompli, on put jeter un regard d'ensemble sur ce qui avait été fait et mesurer ce qui restait à faire, qu'on réalisa aussi l'extraordinaire variété du matériel écrit révélé par le déchiffrement des textes, qu'on dénombra tous les chapitres de la science de l'antiquité classique auxquels il apportait des contributions. A ce moment les dénominations étaient déjà ancrées dans la tradition et il serait vain de chercher à les modifier. Il suffira d'être bien au clair sur le sens qu'il convient de leur donner, sens que leur lettre n'exprime pas toujours parfaitement.

Toujours est-il que les premiers papyrologues, mis en possession d'un abondant matériel de textes, devaient commencer par les lire, ce qui n'était pas si simple vu l'extrême variété des écritures qu'ils présentaient et, en général, la non moins grande nouveauté de celles-ci. La référence aux calligraphies des *codices* grecs du moyen âge ne pouvait pas en général être d'un grand secours. Presque tout était à découvrir dans ce domaine jusque là ignoré. Les premiers papyrologues qui étaient par nécessité des hellénistes mais non pas toujours des paléographes de carrière ont dû le devenir en se formant par la pratique. Si l'on se représente les conditions dans lesquelles ils travaillaient il y a cinquante ou soixante ans, dépour-

vus des instruments de travail auxiliaires que constituent aujourd'hui les traités de paléographie, les recueils de facsimilés, les répertoires, les dictionnaires et surtout l'abondance des textes parallèles ou analogues, on s'étonnera beaucoup moins des erreurs de lecture qu'ils ont pu commettre que de l'étendue du succès de leur travail de pionniers. L'importance primordiale de la paléographie, raison d'être, base et racine de la papyrologie, est apparue d'emblée à ses adeptes du début. Dès 1898, Sir Fred. Kenyon, que nous avons eu le privilège de compter parmi les présidents d'honneur de notre Association Internationale de Papyrologues jusqu'à sa mort survenue le 24 Août 1952, à la veille de notre réunion, publiait une *Paleography of Greek Papyri*, ouvrage qui a été la grammaire des papyrologues de ma génération et reste la matrice de tout ce qui a été écrit sur le même sujet par la suite. C'était la première et par là inappréciable tentative d'introduire l'ordre et la clarté dans le chaos des écritures grecques révélées par les papyrus. Sept ans plus tôt déjà Wilcken avait procuré aux étudiants les *Tafeln zur älteren griechischen Paläographie* (1891), auxquelles vinrent s'ajouter en 1898 les *Schreibtafeln zur älteren lateinischen Paläographie*, en 1900 les *Papyrorum scripturae graecae specimina isagogica* de Wessely. Une vérité essentielle nous est rappelée par ces publications si proches des origines de notre discipline, à savoir que la papyrologie est d'abord une branche de la paléographie et que le papyrologue est, *stricto sensu*, un paléographe. Ainsi s'explique et se justifie la première place donnée dans nos travaux de cette année à un exposé consacré à la paléographie. Il aura de plus le mérite d'associer papyrologie et épigraphie, évitant la séparation dont nous signalions tout à l'heure les inconvénients.

Le domaine propre de la papyrologie est donc constitué par les différentes espèces d'écritures grecques et latines pratiquées en Egypte et ailleurs dans le Proche Orient pendant le millénaire qui s'étend de la conquête d'Alexandre à celle des Arabes. Il est clair que si des circonstances heureuses mettaient au jour dans d'autres parties de l'*οἰκουμένη* antique des documents en langues classiques tracés de la façon définie tout à l'heure, ils appartiendraient à la papyrologie. Un cas vient d'être fourni par les tablettes de bois portant des actes privés de l'époque vandale (Ve siècle), rédigés en latin trouvés dans la région de Tébessa près de Constantine en Algérie. Souhaitons que cette remarquable découverte soit suivie de beaucoup d'autres semblables².

Mille ans d'écriture grecque et latine dans plusieurs pays différents, voilà certes un vaste domaine d'une étendue presque incontrôlable, si l'on se représente non seulement les différentes calligraphies simultanément ou successivement en usage, mais la variété quasi illimitée des graphies individuelles dont les spécimens surabondent dans nos papyrus du fait même de la nature de beaucoup d'entre eux, lettres et actes privés, comptes de ménage, mémorandums, listes et brouillons de tout genre, sans compter le fait que les agents de l'Etat se dispensaient de calli-

² Le P. Benoît, au cours du congrès, en a signalé une autre faite dans le désert de Juda. Elle comprend des fragments grecs et latins.

graphier dès qu'il s'agissait de menus documents administratifs de la vie courante tels que les reçus et les quittances, par exemple. L'exposition de quelques spécimens de notre collection genevoise, organisée à l'occasion du présent congrès, suffira malgré ses modestes proportions, pour illustrer cette observation. Le domaine ainsi défini est si vaste qu'il invite presque déjà à la spécialisation. On s'en convaincra en comparant à l'occasion deux textes de même espèce, l'un ptolémaïque et l'autre byzantin, par exemple. En lisant commodément dans une publication un texte édité selon les normes de notre typographie d'aujourd'hui, le lecteur étranger à la paléographie ne se doute guère des efforts de lecture qu'il a pu coûter au déchiffreur. Une transcription tant soit peu correcte et complète ne s'obtient souvent qu'après des tentatives incessamment renouvelées pouvant s'échelonner sur des mois et même des années. Entre l'*editio princeps* et une réédition postérieure, il arrive que tel texte change complètement de figure.

Considérée sous l'angle de la paléographie qui est sa base, la papyrologie peut donc, en théorie du moins, paraître autonome; la science des écritures employées dans un périmètre géographique donné, pendant un laps de temps déterminé, constitue bien une discipline distincte. Pratiquement cependant, dans quatre cas sur cinq, pour éditer un texte papyrologique, il ne suffit pas d'être en état de le lire, pour la bonne raison que son contenu n'est complet que tout à fait exceptionnellement. Presque toujours des lacunes plus ou moins étendues le défigurent, si bien que, pour être scientifiquement utilisable, il doit être complété dans la mesure du possible, opération délicate qui incombe aussi au papyrologue, comme du reste à l'épigraphe. L'*ars supplendi* doit donc accompagner chez lui l'*ars legendi* et le relayer, mais en restant toujours en étroit contact avec lui et sans jamais lui faire violence. Entre eux une étroite collaboration est indispensable. On peut mesurer sa fécondité en étudiant les éditions procurées par les maîtres de notre discipline, les Wilcken, les Grenfell, les Hunt, les Vitelli, les Jouguet, les Kenyon pour ne citer que des hommes aujourd'hui, hélas, disparus du milieu de nous. Tous furent à la fois de grands paléographes et de grands humanistes.

Les fameux *Urkundenreferate* de Wilcken notamment fournissent en abondance des preuves éclatantes de l'appui réciproque que se procurent mutuellement une connaissance incomparable des écritures, du tracé des lettres aux différentes époques et de toutes les espèces si variées de transcriptions depuis la calligraphie du scribe professionnel jusqu'au graphisme le plus négligé ou le plus individualisé et d'autre part une information universelle touchant tous les aspects de la société productrice de ces écrits: de son histoire politique, sociale, religieuse, de ses institutions, de ses mœurs et de tous les problèmes qui s'y posaient, ainsi que du milieu historique auquel elle appartenait. Alors, l'esprit soutenant l'œil, et l'un et l'autre organe se prêtant un mutuel appui, surgissent ces déchiffrements et ces restitutions qui font notre admiration et qui bien souvent arrachent à des vestiges à peine visibles ou à des lambeaux d'apparence inutilisable des informations d'une valeur inappréciable. L'imagination nourrie de connaissances positives propose au paléo-

graphe aux prises avec un texte de lecture difficile et coupé de lacunes des hypothèses dont son œil devra apprécier la compatibilité ou l'incompatibilité avec les traces positives d'écriture restées visible sur le papyrus. Plus ces hypothèses seront nombreuses, plus il y aura de chance pour l'une d'elle de concorder avec les restes de l'écriture. Car une lecture, si séduisante soit-elle d'autre part, qui ne rend pas justice, ne fût-ce qu'à un seul jambage, du passage à déchiffrer, doit être impitoyablement écartée. La tentation est parfois grande pour l'esprit imaginaire de faire violence à l'œil et de lui imposer une lecture qui ne le satisfait pas absolument. Une rigoureuse inflexibilité à cet égard marque le grand papyrologue. Mieux vaut laisser un blanc dans une transcription que de le combler par une restitution arbitraire qui, grâce au prestige de l'imprimé, risque de s'imposer à l'attention, de passer pour définitive et d'engendrer une progéniture d'erreurs. L'horreur du vide est certes légitime chez le papyrologue, mais il doit se garder d'y céder à tout prix et, si son idéal reste une transcription sans lacune de la pièce qu'il édite, il ne faut pas que ce résultat soit obtenu aux dépens de la sécurité des restitutions. Sur ce point aussi, l'exemple de nos grands maîtres reste notre modèle. Leur retenue occasionnelle mérite autant d'admiration que leurs restitutions les plus éclatantes.

La fonction primordiale du papyrologue, sa raison d'être comme tel, consiste donc à procurer le déchiffrement et la restauration aussi correcte que possible des écrits de tout genre qui sont de sa juridiction. L'interprétation, comme on l'a vu, est partie intégrante de ce travail; déchiffrement et interprétation vont de front même si l'édition laisse ultérieurement l'interprétation de côté comme dans les B. G. U. ou dans notre publication des P. Gen. En général les éditions s'accompagnent aujourd'hui de commentaires plus ou moins abondants destinés à expliquer les textes et à signaler les points sur lesquels ils confirment nos connaissances antérieures, les augmentent ou les corrigent, enfin les problèmes nouveaux qu'ils posent. Sous ce rapport les éditeurs des P Oxy. ont d'emblée établi un type de commentaire qui, par sa sobriété, son souci de l'essentiel et la sûreté de son information peut être tenu pour exemplaire dans tous les sens de ce terme.

Considérés individuellement nos papyrus sont des matériaux. Au sortir des sables qui les ont conservés pendant tant de siècles, ces matériaux, comme les blocs frais extraits d'une carrière, sont encore bruts. Il s'agit de les rendre utilisables. C'est la tâche du papyrologue éditeur, telle que nous l'avons décrite. Elle va du dépliage et de la réparation matérielle des originaux jusqu'à leur déchiffrement, leur restitution aussi complète que possible et leur transcription conforme à nos habitudes typographiques d'aujourd'hui. A ce moment les matériaux dont nous parlons sont prêts pour la construction. Je veux dire par là qu'ils sont maintenant proposés à l'historien de l'antiquité et au philologue classique sous une forme qui leur permet, sans être entravés par la physionomie matérielle des originaux, de les faire servir aux fins que leur assigne respectivement la discipline qu'ils pratiquent. Pour l'historien par exemple, tout écrit, si humble ou si exalté soit-il, est un témoignage et, de ce fait, l'intéresse.

Il est bien évident que rien n'empêche le papyrologue de cumuler l'exercice de cette spécialité avec la pratique de l'histoire ou de la philologie classique et d'utiliser au bénéfice de l'une ou de l'autre discipline les documents qu'il a déchiffrés lui-même. La conjugaison des deux activités a produit et continue à produire des œuvres remarquables dont le modèle a été fourni à l'aurore de la papyrologie par les *Ostraca* de Wilcken, première synthèse de l'économie de l'Égypte hellénistique, fondée sur un exploit paléographique de première grandeur, le déchiffrement de centaines d'ostraca, documents qui comptent parmi les plus indéchiffrables. Cependant il n'est pas indispensable d'être papyrologue, au sens technique, pour utiliser la documentation papyrologique. Le rôle du papyrologue, comme celui de l'épigraphiste, consiste, on le voit, avant tout à fournir des matériaux à l'historien de l'antiquité et au philologue classique. A l'égard des deux disciplines en question, la papyrologie fait fonction de science auxiliaire, alors que, envisagée sous l'angle de la paléographie, à l'exemple encore de l'épigraphie, elle peut se proclamer autonome, du moins dans une large mesure.

D'un autre point de vue encore une certaine autonomie devra être reconnue à la papyrologie. De nouveau ici la comparaison avec l'épigraphie est instructive. Les écrits dont s'occupent ces deux disciplines sont souvent identiques ainsi que nous l'avons déjà remarqué; ils ne diffèrent que par le mode de transcription et l'écriture employée. Cependant, d'une manière générale, si le matériel dont s'occupe l'épigraphie s'étend sur une plus longue durée et provient d'un domaine géographique plus vaste, celui de la papyrologie, plus limité quant au temps et à l'espace, est par contre plus varié et plus dense. Beaucoup de catégories abondamment représentées en papyrologie font défaut en épigraphie. On ne grave sur la pierre, procédé difficile et coûteux, que ce que l'on juge digne de durer. On ne trouvera sous cette forme ni correspondances privées ni quittances d'impôt par exemple, espèces qui fourmillent dans les papyrus et ne rencontrent guère d'analogues que dans les tablettes du Proche Orient, produit d'une autre époque et d'une autre civilisation. La documentation papyrologique se trouve être ainsi en grande partie seule en son genre; on cherche en vain des parallèles auxquels on puisse se référer pour l'expliquer, force est donc bien de lui demander à elle-même son explication, en comparant et rapprochant ces milliers d'écrits éphémères pour les éclairer les uns par les autres. Ce travail commencé dès l'origine est allé en s'amplifiant et s'approfondissant au fur et à mesure de l'accroissement des découvertes et de la multiplication des publications de textes originaux. Chacune de celles-ci apporte quelques traits nouveaux au tableau de la civilisation égyptienne de l'époque hellénistique et au delà. Ces mêmes circonstances ont provoqué l'apparition d'innombrables monographies accompagnées de celle des grands traités et répertoires de tous genres qu'il est inutile de spécifier devant un pareil auditoire, car ces ouvrages constituent aujourd'hui la bibliothèque de référence dont aucun papyrologue ne peut se passer. L'abondance de la matière, son caractère unique, l'originalité foncière de la région dont elle provient réclamaient et

favorisaient la constitution d'une discipline particulière consacrée à son étude. Celle-ci, poussée avec énergie depuis plus d'un demi-siècle et toujours en progrès nonobstant les temps d'arrêt imposés par deux guerres mondiales aussi funestes l'une que l'autre à ce genre d'études, a tendu à dégager avec toujours plus de précision la physionomie de l'Égypte dans ses variations successives, durant le millénaire au cours duquel elle passa du rang de province de l'Empire d'Alexandre à celui de royaume indépendant sous la dynastie lagide, pour redevenir partie intégrante de l'Empire romain, puis de l'Empire byzantin et finalement de celui des Caliphes jusqu'au jour où la langue arabe supplanta définitivement les idiomes classiques qui avaient pendant plus de mille ans servi aux besoins administratifs du pays et laissé précisément derrière eux, sous forme de nos papyrus, tant de témoins de leur utilisation journalière pour les usages les plus divers. Ainsi, la papyrologie a tendu à déborder son cadre paléographique pour s'identifier avec une discipline elle aussi quasi autonome qu'on pourrait qualifier de science de l'Égypte post-pharaonique, conséquence elle-même de la documentation papyrologique et inconcevable sans celle-ci.

Cette concentration de la papyrologie sur elle-même est donc explicable et justifiée. Elle a produit des résultats remarquables et continuera à se manifester, étant indispensable. Elle a sa raison d'être et répond à une nécessité. Cependant elle ne doit pas nous accaparer au point de nous faire oublier que l'Égypte, berceau de la papyrologie, si différente qu'elle fût du reste du monde, si exceptionnelle par sa position, son climat, son hydrographie n'en était pas moins pour cela partie d'un tout plus vaste, même au temps où elle était une monarchie indépendante. Elle appartenait au monde gréco-latin dont elle partageait essentiellement, sans en reproduire identiquement les formes, les destinées. Du reste les coryphées que la papyrologie, dès ses débuts, a eu le privilège d'avoir pour guides, étaient de trop grands esprits pour se cantonner étroitement dans les limites d'une discipline accessoire si attachante fût-elle. U. Wilcken qui a pénétré plus profondément que personne dans le détail des recherches proprement papyrologiques est aussi l'auteur d'une biographie d'Alexandre et, mieux encore, d'une histoire de la Grèce dans le cadre de l'histoire orientale. Après lui, les W. Otto, les M. Rostovtzeff, d'autres encore ont suivi la même voie. Ils ont fait servir leurs recherches les plus spéciales à l'élaboration de vastes tableaux d'ensemble.

Sans doute notre connaissance de l'Égypte gréco-romaine se nuancera et s'approfondira toujours à la suite des découvertes qui ne manqueront pas de se produire encore en abondance, car une connaissance, même superficielle, de ce pays étonnant enseigne qu'il est, sous ce rapport, inépuisable; il semble pourtant que la papyrologie ait déjà suffisamment rempli son rôle pour permettre un examen fructueux sinon définitif du thème proposé à notre réunion, l'originalité de l'Égypte dans le monde gréco-romain. En le proposant nous avons précisément voulu, tout en proclamant les droits de la papyrologie à l'autonomie dans les limites justifiées que nous avons essayé de fixer, la faire apparaître aussi dans son rôle d'auxili-

aire de la science générale de l'antiquité classique dans son sens le plus large. Ce thème sera traité de différents points de vue par des connaisseurs éminents dans leur domaine respectif. Il va sans dire que nous n'avons pas la prétention d'épuiser en quelques séances une matière aussi vaste, et cela d'autant moins que deux conférenciers qui avaient bien voulu se charger de deux secteurs importants de notre sujet général, nous ont fait défaut à la suite de circonstances imprévues et indépendantes de leur volonté. Nous exprimons à MM. Adriani et Drioton les vifs regrets que nous cause leur absence. Elle creuse dans notre programme un vide irréparable. Néanmoins nous espérons que l'ensemble des études qui vont nous être présentées permettra de se faire une idée de la contribution apportée par la papyrologie à la science de l'antiquité classique en général. Certains des orateurs que nous aurons le privilège d'entendre ne sont pas, au sens technique que j'ai tenté de définir tout à l'heure, des papyrologues. Mais ils sont des familiers et des usagers de la documentation papyrologique à laquelle ils demandent des informations sur les questions qui les intéressent. Leur collaboration n'est pas seulement pour les papyrologues un honneur et un encouragement. Elle leur est indispensable, d'abord pour les suggestions qu'ils en reçoivent, mais surtout parce que ces savants à l'horizon plus vaste les empêchent de s'enfermer dans les étroites limites de leur technique particulière et leur rappellent dans quelle perspective la papyrologie doit être envisagée pour remplir utilement sa fonction. Il nous sera précieux d'apprendre d'eux comment ils apprécient notre discipline, quels services ils en attendent et dans quelles limites, quelles instructions ils lui doivent et sans doute aussi quelles exigences ils ont à formuler à son égard. Pour remplir sa tâche, la papyrologie fait appel à toutes les branches de la science de l'antiquité. En revanche elle apporte à ces mêmes disciplines spécialisées sa moisson de documents originaux. Il appartient aux historiens et aux philologues d'en extraire le suc pour confectonner leur miel. Ainsi la papyrologie m'apparaît-elle – si l'on me permet cette comparaison peut-être un peu irrévérencieuse mais que suggère le pays auquel elle doit son existence – comme un vaste bazar aux multiples comptoirs, proposant leur marchandise préparée et classée aux clients qui viennent y satisfaire leur besoins respectifs; à elle de leur présenter ses produits sous la forme la plus attrayante et la mieux adaptée à leur goûts. Mais par là elle accède à la dignité de constituer un centre de ralliement de presque toutes les disciplines dont le faisceau constitue la science de l'antiquité classique. Chacune de ses disciplines peut profiter d'elle en quelque mesure, et mieux la papyrologie accomplira sa propre tâche, mieux elle servira l'ensemble auquel elle appartient. Une réunion comme la nôtre illustre bien cette fonction par la variété des participants venus de tous les horizons de la science de l'antiquité; paléographes, historiens, théologiens, archéologues, juristes, sociologues se réunissent autour des papyrus, s'instruisent mutuellement et prennent conscience, dans ce contact, de leur solidarité, de leur interdépendance et de l'unité du but vers lequel ils tendent tous: l'approfondissement de notre connaissance des civilisations classiques, fondement de la nôtre.

Paléographie des papyrus d'Égypte et des inscriptions du monde romain

Par Jean Mallon, Madrid

I

La paléographie n'a pas coutume de faire état d'inscriptions comme celles dont je vais vous entretenir en premier lieu. De son côté, l'épigraphie, même dans l'application de ses critères les plus récents, ne rapprocherait pas les uns des autres ces huit exemples, qui sont sur terre cuite, sur marbre et sur métal. Pourtant, après les avoir étudiés et publiés séparément¹, je crois voir dans le parallélisme des commentaires qui se sont dégagés de leur comparaison avec les papyrus d'Égypte, une raison de les unir en un groupe et d'en faire maintenant avec vous une étude globale, car il me semble que la paléographie peut tirer de cette étude globale le critère, simple, qui lui manque encore, pour guider sa marche dans le magma immense et confus du matériel épigraphique.

Il s'agit de huit inscriptions latines, échelonnées du I^{er} siècle av. J.-C. au IV^e siècle de notre ère, qui ont été trouvées à une extrémité du monde opposée à l'Égypte: toutes ces pièces ont été exécutées dans la péninsule ibérique, en des lieux épars, de la Méditerranée à l'océan Atlantique, depuis Ampurias en Catalogne (no 7)² jusqu'à Marim au Portugal (no 2), en passant par Alcalá de Henares (no 4), Villaviciosa de Córdoba (no 8), Morón de la Frontera (no 1), Villafranca de los Barros (no 5), Aceuchal (no 3) et Mérida (no 6).

Le groupe provisoire, ainsi tiré d'Espagne à titre d'exemple, a l'apparence d'un bric-à-brac absolument incohérent: on y trouve pêle-mêle une table de plomb portant un texte magique (no 7), deux briques portant des épigrammes

¹ Exemple n° 1, de Morón de la Frontera, prov. de Séville, dans *Notes paléographiques à propos de CIL II 5411* (Emerita 13 [1945] 213-280) pl. I. Marbre.

— Exemple n° 2, de Marim, Portugal, dans *L'Épithaphe de Rogata IHC 294* (Emerita 15 [1947] 87-122) pl. II. Marbre.

— Exemple n° 3, d'Aceuchal, prov. de Badajoz, dans *Filumene Asiana Diehl ILCV 2794* (Archivo español de Arqueología 71 [1948] 110-143 fig. 2; ajouter l'article cité pour le n° 4 (inser. E). Brique.

— Exemple n° 4, de Alcalá de Henares, prov. de Madrid, dans *Recherches sur les inscriptions à la pointe sèche publiées par le marquis de Monsalud* (Emerita 18 [1950] 105-137, inser. B) pl. I. Tuile.

— Exemple n° 5, de Villafranca de los Barros, pr. Badajoz, *ibid.* (inser. C) pl. II. Tuile.

— Exemple n° 6, de Mérida, prov. de Badajoz, dans *Las inscripciones publicadas por el marques de Monsalud* (en coll. avec le P. Marin, Madrid 1951) in 4°, n° 57, pl. IV. Marbre.

— Exemple n° 7, d'Ampurias, prov. de Gérone, dans *Paléographie romaine* (Madrid 1952), in 4°, pl. I, 2. Plomb.

— Exemple n° 8, de Villaviciosa de Córdoba, prov. de Cordoue, dans *La brique de Villaviciosa de Córdoba* (Studi in Onore di Cesare Manaresi, Milan 1952, pp. 209-216), pl. I, 1.

² Ce numéro et ceux qui suivent correspondent à la numérotation des exemples mentionnés à la note précédente.

chrétiennes empruntées à Virgile et à la Bible (nos 3 et 8), une tuile portant une lettre missive qui traite d'affaires concernant l'administration d'un grand domaine (no 5), une autre tuile portant une réclame commerciale (no 4), et jusqu'à trois marbres qui portent des épitaphes soit païennes soit chrétiennes, on ne peut plus stéréotypées quant à leurs textes, gravées selon des préparations faites tantôt à la craie tantôt à la pointe sèche, marbres parmi lesquels une seule plaque a été utilisée neuve, les deux autres étant des remplois, l'un d'une plaque déjà utilisée, l'autre d'un segment de corniche abandonné (nos 1, 2 et 6). Si l'on a égard aux caractères graphiques de ce bric-à-brac, nous voyons que les écritures de toutes ces inscriptions, tantôt homogènes, tantôt mélangées selon des dosages très variables, sont fort différentes entre elles sans qu'il soit possible de les grouper, ni selon la nature des textes, ni selon les matières subjectives : la réclame commerciale sur tuile par exemple est écrite comme l'une des épitaphes sur marbre dont l'écriture est elle-même aussi différente de celles des deux autres épitaphes sur marbre que celles-ci sont différentes entre elles. Ces inscriptions très hétérogènes, réunies au mépris de tous les critères habituels, n'ont qu'un caractère commun : par leurs aspects graphiques, déjà très divers entre eux, elles tranchent toutes également avec les inscriptions courantes sorties des ateliers ; elles jurent toutes, y compris les trois épitaphes, avec les inscriptions fabriquées en séries ; elles ont toutes été faites en dehors des ateliers.

Ce critère, purement négatif, devient positif au contact des papyrus : tous les exécutants de nos huit inscriptions occidentales pratiquaient des écritures que nous retrouvons en Egypte, chacune sur un papyrus déterminé, et la discipline graphique est telle, de la province d'Espagne à la province d'Egypte, que tout se passe comme si, dans chaque cas, c'était la même personne qui avait écrit l'inscription et le papyrus correspondant.

La seule différence entre les cas d'Espagne et les cas d'Egypte est que, dans les cas d'Egypte, les écritures sont bien normalement tracées sur papyrus dans les conditions normales de leur emploi, c'est-à-dire pour faire des documents ou des livres. Dans les cas d'Espagne au contraire, les exécutants de nos huit pièces accomplissent une tâche étrangère à leur activité habituelle et en ont parfaitement conscience, non seulement du fait des textes comme dans les cas des épitaphes par exemple, non seulement du fait de la destination de la plupart de ces monuments, mais encore, et dans les huit cas, simplement du fait des matières subjectives, qui ne sont ni des feuilles de papyrus, ni des tablettes : la preuve en est que nos huit scribes, depuis les exécutants des trois épitaphes sur marbre jusqu'à l'expéditionnaire sur tuile de la lettre missive, cherchent à donner à leurs entreprises un caractère monumental. Ils ont donc bien une idée d'inscription très voisine de celle qui a cours vulgairement aujourd'hui, et simplement un peu plus précise, une idée artisanale. Mais comme ce ne sont pas des artisans d'inscriptions, ils ont recours, pour réaliser leur dessein monumental, à des expédients divers. Quelques-uns font des essais d'écriture monumentale, mais ils ne s'y tiennent jamais tout le

long de leur travail: tantôt ils laissent échapper leur écriture habituelle dans un ou deux signes seulement (nos 6 et 8); tantôt ils lui donnent libre cours pendant des lignes entières (nos 1, 5, 7). D'autres enfin, plus simplement, se contentent d'agrandir démesurément leur écriture habituelle, du début à la fin de leur travail (nos 2 et 4). Et c'est dans ces conditions très variées que nous voyons apparaître, en Espagne dans les quatre premiers siècles de notre ère, l'écriture d'un grand nombre de papyrus trouvés en Égypte et en Syrie: l'écriture de la lettre missive originale de Phileros, conservée à Berlin, publiée et reproduite en 1928 par M. Schubart³, l'écriture du papyrus Claudius de Berlin reproduit par Steffens en 1911⁴, l'écriture de la lettre missive originale conservée à la John Rylands Library et publiée par M. Lowe en 1935⁵ ainsi que de l'exercice calligraphique encore inédit conservé au London University College⁶, l'écriture du Codex liturgique de Manchester publié par M. Roberts en 1938⁷, l'écriture de l'*Epitome Livii* de Londres publié en 1904 par Grenfell et Hunt⁸, l'écriture des papiers de Flavius Abinneus conservés à Genève⁹ et à Londres¹⁰, publiés et reproduits par Seymour de Ricci en 1928 ou par les auteurs de *L'Écriture latine* en 1939, et sur lesquels notre président, M. Victor Martin, a publié le bel article que vous connaissez dans la Chronique d'Égypte¹¹. Nos huit pièces d'Espagne n'attestent donc pas seulement l'universalité, dans le monde gréco-romain, de ces écritures latines; les circonstances spéciales qui entourent l'apparition de ces mêmes écritures sur nos huit pièces révèlent aussi les conditions générales de leur emploi dans ce même monde: les écritures des papyrus que nous venons d'énumérer sont des écritures usuelles et ordinaires, puisque ce sont des habitudes ou des réflexes qui les font surgir sur nos monuments d'Occident envers et contre toutes les normes de tâches à remplir sur matière dure ou sur matière molle, et même parfois contre la volonté des exécutants.

Il y a mieux: nos huit inscriptions nous renseignent sur la catégorie technique de ces exécutants. En effet, les papyrus nous ayant permis d'isoler, de cerner, sur chacune de nos pièces, les éléments qui appartiennent solidairement à l'écriture habituelle de l'exécutant, les autres éléments, ceux qui constituent les tentatives monumentales, sporadiques et diverses, se détachent du même coup, et, en comparant ces tentatives monumentales entre elles, nous pouvons apprécier les qualités et les capacités techniques respectives des scribes chez qui les écritures énumérées plus haut étaient habituelles, ordinaires. C'est ainsi que nous apprenons, grâce à nos inscriptions, que des gens qui écrivaient couramment et normalement les écritures du papyrus Claudius au I^{er} siècle, du Codex liturgique de Manchester

³ Ber. Preuss. Kunstsamml. 49 p. 43 sq et pl.

⁴ *Lat. Pal.* pl. 4.

⁵ *Cod. lat. ant.* 228.

⁶ Cité dans la liste de Marichal (*Scriptorium IV* 1) n° 19.

⁷ *P Ryl.* III 472 et pl. 3.

⁸ *P Oxy.* 668 et pl. VI.

⁹ Mallon, Marichal et Perrat, *L'Écriture latine* (Paris 1939) n° 34, pl. XXIII.

¹⁰ *Journal of Egyptian Archaeology* 14, 320-323, pl.

¹¹ Victor Martin, *L'état actuel des Archives de Flavius Abinneus* dans Chronique d'Égypte VI n° 12 pp. 345-359.

au III^e siècle et des papiers de Flavius Abinneus au IV^e, ne savaient pas, ou, du moins, pouvaient très bien ne pas savoir écrire en capitale: ils nous montrent leur incapacité, soit en y renonçant complètement comme à Alcalá de Henares et à Marim, soit en nous en donnant des preuves positives par l'incroyable gaucherie de leurs essais, comme à Mérida, à Villaviciosa de Córdoba et à Villafranca de los Barros; ils ne sont capables que d'assembler maladroitement bâtons et courbes au mépris de toute règle de ductus, aussi maladroitement au I^{er} siècle qu'aux III^e et au IV^e. Ces gens ne savaient écrire que les écritures du papyrus Claudius ou du Codex liturgique de Manchester ou des papiers de Flavius Abinneus: ces papyrus portent donc des écritures aussi communes que possible; ce sont des écritures que pratiquaient des personnes profanes dans l'art de la calligraphie.

Par contre, des gens qui écrivaient l'écriture de la lettre de Phileros au I^{er} siècle avant J.-C., celle de la lettre de Manchester à la fin du I^{er} siècle de notre ère, celle de l'Épître Livii au III^e siècle, nous montrent, à Ampurias, à Morón de La Frontera et à Aceuchal, qu'ils savaient, en outre, écrire en capitale; mais aucune de leurs trois capitales, très calligraphiées et très différentes les unes des autres, n'est de style épigraphique: c'est encore et toujours sur des papyrus que le hasard des trouvailles nous fait rencontrer deux d'entre elles, absolument superposables dans leurs nuances calligraphiques les plus subtiles. La capitale d'Ampurias est celle du *Carmen de Bello Actiaco* d'Herculanum dont M. Lowe a donné une photographie en 1935¹²; la capitale d'Aceuchal est celle du «Feriale» trouvé à Doura-Europos en 1930 et publié à Yale en 1940 par MM. Fink, Hoey et Snyder¹³. Seule n'est pas représentée, à ma connaissance, parmi les papyrus mis actuellement au jour, la capitale qui se voit, velléitaire, dans deux ou trois signes sur l'épître de Morón de la Frontera; il ne faut pas désespérer de la voir apparaître un jour sur quelque papyrus dans la main d'un scribe dont l'écriture ordinaire sera celle de l'exercice calligraphique du London University College et de la lettre de Manchester. Contrairement aux exécutants de Mérida, de Villafranca de los Barros et de Villaviciosa de Córdoba qui étaient des gens du commun, nos scribes d'Ampurias, de Morón et d'Aceuchal étaient des calligraphes professionnels. Mais aucun des exécutants des huit pièces ne savait écrire en écriture épigraphique.

Nos huit inscriptions ont été exécutées en Espagne par des gens d'Espagne qui étaient tous étrangers au métier spécial des inscriptions, parmi lesquels il y avait des gens d'un autre métier, à savoir des calligraphes professionnels, et en outre des gens du commun. Tout ce monde, dans la péninsule ibérique, pendant les quatre premiers siècles de notre ère, écrivait ou calligraphiait, dans l'exercice normal de sa pratique graphique, des documents et des livres qui, par leurs écritures, étaient absolument identiques à des documents ou à des livres déterminés que la vallée du Nil nous a conservés. Les comportements divers des exécutants d'Espagne dans l'accomplissement d'une tâche épigraphique pour eux insolite, accusent une sorte de hiérarchie entre les écritures universelles dont ils trahissent l'usage; en

¹² *Cod. lat. ant.* 385.

¹³ *The Feriale Duranum*, avec facs.

outre, ces comportements divers font tous ressortir, par opposition, la spécialité technique des écritures épigraphiques que nous rencontrons le plus couramment aujourd'hui, répandues sur tout le territoire du monde romain, et qui sont la production, en séries, d'ateliers spécialisés.

La diversité même de nos huit exemples, jointe au parallélisme des observations qui s'en dégagent, nous oblige à nous élever très haut pour trouver un critère très général qui, les unissant, permettra sans doute à la paléographie de dominer le matériel épigraphique, si rebelle aux classifications que la même paléographie a tenté jusqu'ici de lui imposer: ce critère est celui des inscriptions exécutées hors des ateliers.

Grâce à lui, on pourra regrouper une masse de monuments qu'il convient d'interroger tous de la même manière: des monuments connus depuis longtemps, utilisés même et commentés couramment, comme des graffites et des tablettes, viendront prendre place sous cet éclairage à côté de monuments moins connus ou qu'on n'avait même pas eu l'idée d'utiliser, comme des briques et tuiles, des métaux, et jusqu'à celles des épitaphes sur marbre qui ne sont pas sorties des ateliers. Tous ces monuments à interroger de la même manière ne peuvent pas être désignés et reconnus par leurs procédés d'exécution et encore moins par leurs matières subjectives qui ne sauraient servir de base qu'à des répertoires, car on a fait, hors des ateliers, des monuments graphiques sur toutes les matières subjectives possibles depuis les terres cuites, la cire, le bois, les métaux, les parois, jusqu'au marbre et au granit, par tous les procédés d'exécution possibles, depuis la pointe sèche et le calame jusqu'à la gravure au ciseau inclusivement. Le fait qu'ils ont été exécutés hors des ateliers d'inscriptions est le seul critère qui les définisse sans omissions ni bavures, et il détermine les questions qu'il convient de leur poser sur les caractéristiques de leurs auteurs, sur les circonstances très variables de leur exécution, sur les qualités très diverses de leurs écritures et sur la portée des faits graphiques qu'on y peut relever. Par nos quelques exemples d'Espagne, on voit qu'à des questions ainsi posées, les réponses, parfois plus nuancées que celles que fournissent les papyrus, sont souvent aussi précises qu'utiles pour la paléographie d'un monde immense où, sauf en Égypte et en quelques points très clairsemés, les supports de l'écriture ont tous disparu quand ils étaient fragiles.

Sans les papyrus, l'analyse graphique de ces monuments ne pourrait se faire d'une manière correcte. Inversement, sans ces monuments, les papyrus d'Égypte resteraient peut-être suspects d'un provincialisme qui ne serait qu'une hypothèse, mais n'en servirait pas moins de prétexte pour contester leur importance et réduire leur portée paléographique.

II

Les paléographes devront-ils en tirer la conséquence qu'ils peuvent négliger les monuments dont le même critère ferait un autre lot, immense et d'apparence monotone, artificielle et fastidieuse, à savoir les inscriptions exécutées dans les

ateliers ? On remarquera, en passant, que c'est une de ces questions qu'on résoud en les posant, puisque les paléographes ne peuvent prétendre y répondre à priori, et sans commencer précisément par se livrer à cette étude des écritures d'ateliers.

Mais plusieurs raisons, antérieures à toute étude de ce genre, nous obligent déjà à inclure les inscriptions d'ateliers dans le ressort de la paléographie.

D'abord les écritures d'ateliers sont encore des systèmes graphiques et par là elles demandent à être envisagées en elles-mêmes et pour elles-mêmes d'un point de vue paléographique ; l'analyse doit être d'autant plus minutieuse, attentive et approfondie que les aspects extérieurs sont plus monotones, et on ne voit pas, par exemple, pourquoi on ne chercherait pas à poser et à étudier la question des ateliers comme on pose et comme on étudie la question des « scriptoria ».

Ensuite, surtout depuis que nous avons les papyrus d'Égypte, une masse énorme d'inscriptions d'ateliers a maintenant une relation de contemporanéité avec un grand échantillonnage de monuments écrits au calame ou à la pointe sèche sur papyrus ou sur tablettes, et on ne saurait se dispenser de comparer ces deux ordres de monuments graphiques.

Enfin, ces deux ordres doivent être rapprochés non seulement parce qu'il s'agit également de monuments graphiques et non seulement parce qu'ils appartiennent à un même monde et aux mêmes siècles, mais encore et surtout parce qu'il y avait entre eux un contact direct, immédiat, qui s'établissait obligatoirement et perpétuellement dans le sein même des ateliers, et se répétait chaque fois qu'on y exécutait une inscription. Les choses que je vais rappeler vont de soi et sont connues depuis très longtemps. On a quelque scrupule à y insister, mais il faut bien les répéter, parce qu'il n'en a été tenu presque aucun compte.

L'enseigne est bien connue d'un atelier qui fonctionnait en Sicile au I^{er} siècle de notre ère. Elle explique, en grec et en latin, le travail qui se fait à l'intérieur d'un atelier : « *στῆλαι ἐνθάδε τυποῦνται καὶ χαράσσονται ... tituli heic ordinantur et sculpuntur ...* »¹⁴. Avant la gravure, on ordonnait le texte en le composant sur la pierre à la craie ou au charbon ou à la pointe sèche, en signes épigraphiques. L'opération est essentiellement du même ordre que celle qui consiste aujourd'hui à composer un texte en signes typographiques : l'imprimeur a sous les yeux ce qu'on appelle le « manuscrit » ; l'artisan de l'atelier d'inscriptions a sous les yeux, lui aussi, un « manuscrit » au sens le plus essentiel du mot, avec cette nuance très importante, que, dans le cas de la composition épigraphique, c'est encore une main humaine qui forme chaque signe l'un après l'autre ; mais les tâches respectives de l'imprimeur et de l'artisan d'atelier ont également pour objet de donner à un texte déterminé la forme graphique dans laquelle il doit être présenté au public ; et, dans le cas des inscriptions, la gravure n'a plus qu'un rôle de fixation, un peu comme le tirage dans le cas de l'imprimerie, avec encore cette nuance qu'il s'agit, dans le cas des inscriptions, d'un tirage à un seul exemplaire.

¹⁴ CIL X 7296.

Ainsi, dans l'atelier d'inscriptions, l'artisan avait devant lui la pierre sur laquelle il avait à faire sa composition à la craie ou à la pointe sèche, et il y avait, à côté de la pierre, un papyrus, ou un parchemin, ou une tablette, que nous appellerons toujours, conventionnellement, un papyrus: les yeux de l'artisan allaient et venaient constamment du papyrus à la pierre pendant qu'il composait. Le papyrus pouvait être écrit dans des écritures bien diverses; ce pouvait être, par exemple, l'original d'un acte à afficher ou encore un de ces recueils de sentences dont Cagnat a décelé l'existence par la comparaison de nombreux textes épigraphiques de toutes les parties du monde¹⁵; dans tous les cas, l'écriture du papyrus était une écriture non-épigraphique.

Les artisans qui devaient ainsi savoir lire les écritures non-épigraphiques pouvaient aussi les écrire, et il faudra chercher à établir quelles influences les changements des écritures non-épigraphiques ont pu exercer, par ce truchement, sur les formes particulières de l'art des ateliers; en posant la question de la sorte, je crois entrevoir qu'il y a beaucoup à tirer d'une étude minutieuse des formes de l'écriture épigraphique et de leur mode d'exécution.

Au surplus, il est une série d'éléments qui ont pu passer tels quels du papyrus à l'inscription. Ce sont des caractéristiques qui peuvent être parfaitement indépendantes de l'emploi, pour les lettres, de formes épigraphiques: c'est par exemple la ponctuation, l'accentuation, les abréviations, les signes particuliers destinés à donner une valeur spéciale, comme celle de chiffres, à certaines lettres; pour la même raison, les mises en page des inscriptions d'ateliers et des papyrus doivent être comparées: certes, il y a sans doute des mises en page proprement épigraphiques; mais, si nous juxtaposons, comme dans l'atelier, inscriptions et papyrus, il y aura le plus grand intérêt à déterminer les cas où l'artisan a transposé seulement les signes de l'écriture, et s'est rigoureusement tenu à calquer la mise en page de l'inscription sur celle du papyrus: disposition du texte en colonnes, ordonnance des paragraphes, lignes de vedettes, etc. Je crois avoir montré¹⁶, par exemple, que l'affichage de la *Lex Coloniae Genetivae Juliae* n'était que l'agrandissement sur bronze, avec transposition en capitale, d'un volumen de papyrus qui portait 42 colonnes en écriture commune. Il est même des cas où l'on pourra établir que des écritures épigraphiques diverses entre elles, employées pour telle ou telle partie d'un même texte sur une même pierre, correspondent à des écritures non-épigraphiques également diverses entre elles, employées parallèlement pour les mêmes parties d'un même papyrus; toutes les remarques de cette nature ne peuvent manquer d'avoir une grande portée pour l'histoire du livre, par exemple, et aussi pour la diplomatique: toujours les corrélations établies entre inscriptions et papyrus ont l'immense intérêt d'universaliser les données qu'on peut relever sur les papyrus d'Égypte et de Syrie, puisqu'on trouve des inscriptions partout avec des

¹⁵ *Sur les manuels professionnels de graveurs d'inscriptions romaines* dans Rev. Phil. 13 (1889) 51-65.

¹⁶ *Los bronceos de Osuna* dans Arch. esp. de Arqu. 56 (1944) 213-237.

origines géographiques presque toujours très sûres, et, de surcroît, des données chronologiques assez fréquentes.

Enfin, il est des cas où des inscriptions d'ateliers peuvent porter non seulement la marque de procédés généraux étrangers aux formes de l'écriture, épigraphique ou non, mais aussi même des révélations très précises sur la forme graphique particulière qu'avait le papyrus déterminé que l'artisan suivait des yeux pendant l'exécution de son travail de composition. Ces révélations peuvent se grouper sous deux rubriques: 1. les fautes, 2. les copies figurées.

Dans le cas des fautes, nous pouvons encore avoir recours à la comparaison entre la composition épigraphique et la composition typographique: l'artisan a mal lu le papyrus qu'il avait sous les yeux et il a tracé sur la pierre en écriture épigraphique d'autres lettres que celles qu'il aurait dû y mettre. C'est à nous de chercher parmi les papyrus le type d'écriture qui contient les combinaisons graphiques permettant seules d'expliquer les confusions de l'artisan. On peut très souvent arriver ainsi à des résultats extrêmement précis tant du point de vue textuel que du point de vue graphique; du même coup on rétablit le texte et on détermine qu'il y a eu un papyrus écrit de telle façon en tel point du monde et à telle date qui sont le lieu et la date de l'inscription. Trop souvent on a voulu trouver des explications philologiques ou donner un sens à des groupes de signes épigraphiques qui n'étaient que des absurdités. C'est ainsi que les anomalies qui pullulent au début du IV^e siècle sur les transcriptions épigraphiques de l'édit du Maximum de Dioclétien, anomalies auxquelles on ne saurait donner le caractère de formes philologiques, s'expliquent par des fautes de lecture d'un original de la chancellerie impériale expédié en ces *litterae coelestes* qui nous sont connues par les célèbres papyrus, un peu plus tardifs, conservés à Leyde et à Paris et publiés depuis 1841¹⁷. A la fin du VI^e siècle, une inscription des environs de Séville¹⁸ et qui fait allusion au soulèvement catholique d'Herménégilde contre son père l'arien Léovigilde, se termine par un groupe de signes inintelligibles auxquels on cherche à trouver un sens depuis le XVII^e siècle et d'où on a tiré le nom d'un général wisigoth qui n'a jamais existé: il s'agit en réalité d'une date par l'indiction que l'artisan espagnol a mal lue sur le papyrus parce qu'elle était absolument insolite dans sa région où l'on ne datait que par l'ère d'Espagne, et qu'elle correspondait à une mode romaine d'alors, employée par les Byzantins qui occupaient Carthagène; et cette explication paléographique, tout en nous renseignant avec précision sur l'écriture du papyrus que l'artisan avait sous les yeux, nous fournit un recouplement du texte de Grégoire de Tours, lequel fait état de l'alliance d'Herménégilde avec les Byzantins de Carthagène.

Si nous envisageons maintenant le cas des copies figurées, nous voyons que l'artisan a interrompu son travail de transposition en écriture épigraphique pour reproduire sur la pierre un ou plusieurs signes dans la forme où il les voyait sur

¹⁷ *Libellus aurarius* (Leipzig 1841).

¹⁸ Mallon, *Paléographie romaine* (Madrid 1952) § 227.

le papyrus. Il est très important de se demander ce qui a pu provoquer cette dérogation, de la part des artisans, à la transposition épigraphique. Il semble que dans beaucoup de cas la cause en soit dans le fait que les signes reproduits en copie figurée tranchaient avec le reste de l'écriture du papyrus. C'est évidemment le cas pour les chiffres en écriture non-épigraphique qui pullulent sur les inscriptions du monde entier dès le III^e siècle de notre ère et surtout à partir du IV^e. Ces chiffres étaient, dans l'écriture commune d'alors, représentés par des lettres qui avaient la forme, non de cette écriture commune, mais de l'ancienne écriture romaine tombée en désuétude; ils tranchaient ainsi, sur le papyrus, avec les signes ayant valeur de lettres, et les artisans reproduisaient fidèlement leur tracé sur la pierre; les chiffres de ces inscriptions nous révèlent ainsi, partout dans le monde, des papyrus exécutés dans l'écriture commune que nous trouvons sur de nombreux papyrus, sur de nombreuses tablettes et sur des parchemins contemporains d'Égypte, de Ravenne, d'Afrique du Nord et de Gaule entre le III^e et le VIII^e siècle¹⁹.

Tranchaient également, sur les papyrus que les artisans avaient sous les yeux en composant, telles dates de deux actes grecs qu'ils avaient à transposer, l'un sur un marbre d'Ephèse²⁰ publié par Heberdey en 1907, l'autre sur un marbre de Mylasa publié par Louis Robert en 1935²¹: c'est que ces dates de textes grecs étaient écrites en latin ainsi qu'on en voit d'autres cas sur des papyrus retrouvés, du type du numéro 244 d'Oxyrhynchus²² et du numéro 1592 de la Collection de l'Université de Strasbourg²³. Après avoir transposé en signes épigraphiques le corps des textes grecs, les artisans ont reproduit en copie figurée les lignes qui contenaient les dates latines. Dans la transposition épigraphique, retrouvée à Kairouan et publiée en 1910 par M. Merlin²⁴, d'un privilège impérial, tout latin celui-là, l'artisan a reproduit en copie figurée les mentions *sancimus* et *confirmamus* qui avaient été apposées en écriture commune sur le papyrus où elles tranchaient avec la teneur de l'acte, écrit en *litterae coelestes* de la chancellerie, «litterae coelestes» que le même artisan a traduites, elles, en signes épigraphiques.

Mais ce n'est pas assez de constater que, si tous ces signes ou groupes de signes ont été reproduits en copie figurée, c'est parce que, dans chaque cas, ils tranchaient avec le reste du papyrus que l'artisan avait à côté de lui pendant son travail: encore faut-il se demander pourquoi, du fait qu'ils tranchaient, ils ont fait sur la pierre l'objet de copies figurées.

Dans le cas de Kairouan que je viens de citer, c'est sans doute parce que les mentions *sancimus* et *confirmamus* avaient un caractère solennel, étaient même peut-être de la propre main de l'Empereur, et ont paru ainsi dignes d'être repro-

¹⁹ Ibid. §§ 187 et suiv.; Courtois, Leschi, Perrat et Saumagne, *Tablettes Albertini* (Paris 1952), in 4°, principalement le document XXXIII pl. XXII.

²⁰ Jahresh. 10, Beiblatt, col. 6178 et fig. 10.

²¹ Rev. Arch. II (1935) 157.

²² Mallon, *Pal. rom.* pl. III 1.

²³ Mallon, Marichal et Perrat, *L'Écriture latine* (Paris 1939) n° 12.

²⁴ Merlin, *Catal. Musée Alaoui*, suppl. (Paris 1910) 97 et pl. LIV 2.

duites en facsimilé sur la pierre. Dans le cas des inscriptions grecques d'Asie Mineure, c'est parce que les artisans n'étaient sans doute pas très sûrs de bien lire les lignes latines, et ont jugé plus prudent de les reproduire servilement sans en donner une interprétation épigraphique qu'ils étaient peut-être, au demeurant, incapables de faire en signes épigraphiques latins. Dans le cas des chiffres qui pullulent sur les inscriptions latines du monde entier et notamment sur les inscriptions sépulcrales à partir du III^e et surtout du IV^e siècle c'est parce que ces chiffres, éléments intégrants, mais hétérogènes, de l'écriture des papyrus, étaient souvent embrouillés et très enchevêtrés, que les artisans avaient à leur sujet un souci particulièrement marqué d'exactitude et qu'ils voulaient éviter tout risque d'erreur dans leur transcription. Ainsi ces copies figurées nous révèlent non seulement l'écriture des signes ou des groupes de signes qui en ont fait l'objet, mais encore très souvent l'écriture du reste du papyrus, laquelle est masquée par la transposition épigraphique; elles auraient eu pour cause, dans la plupart des cas, l'ignorance des artisans et leur manque d'assurance dans la lecture de l'endroit correspondant du papyrus. Ces copies figurées auraient eu ainsi la même cause que les fautes de composition. Comme les fautes, on les rencontre plus spécialement sous le Bas-Empire, et dans les Etats barbares.

Il y en a pourtant dès le Haut-Empire, et je voudrais vous en donner un exemple qui, par sa localisation dans l'espace comme dans le temps, paraît susceptible de nous apporter des renseignements très inattendus.

On a depuis longtemps noté sur un certain nombre d'inscriptions latines que nous aurons manifestement à classer parmi les inscriptions d'ateliers, et dont les plus anciennes sont du milieu du II^e siècle, des représentations du groupe *us* où l'*V* est figuré par une sorte de crochet attachant à la courbe supérieure d'un *S* épigraphique absolument normal.

S

Dès 1821, Kopp avait signalé cette rareté. En 1885, Hübner, dans ses *Exempla scripturae epigraphicae* la notait également, mais il la classait au nombre des multiples combinaisons épigraphiques dont il cataloguait les exemples dans ses 'Prolégomènes', et qui étaient des combinaisons de formes toutes essentiellement épigraphiques assemblées entre elles: *ph*, *nt*, *ti*, *et*, *un* par exemple:

H N T E W

Récemment, un épigraphiste hongrois, M. Barkoczi²⁶, a consacré un article à trente-

²⁵ Hübner, *Exempla scripturae epigraphicae* (Berlin 1885) LXIX.

²⁶ Ladislav V. Barkoczi, *Az V-S betűk sajátos összekötési módja a Pannoniai feliratokon* dans Arch. Ertesítő (Budapest 1941).

quatre inscriptions où se manifeste la particularité du groupe *us* qui nous intéresse ici. Il continue à y voir, en 1941, une combinaison purement épigraphique.

Or, il s'agit d'un phénomène tout différent que Hübner ne pouvait pas identifier en 1885, même à supposer que cet épigraphiste se fût soucié de papyrus, car il n'y avait pas assez de papyrus au jour en 1885 pour qu'il pût remonter à l'origine de ce sigle. Il ne s'agit pas du tout, comme le croit encore aujourd'hui M. Barkoczi, de l'une de ces combinaisons que catalogue Hübner et qui sont à proprement parler des monogrammes tout épigraphiques; il s'agit de cas de copies figurées imitant sur la pierre l'un des traits des papyrus utilisés par les artisans.

En effet, dans le petit crochet de ces inscriptions, il est aujourd'hui très facile de reconnaître, pour peu qu'on ait dans l'œil et dans la mémoire les papyrus qui leur sont contemporains et qui ont apparu dans notre siècle, une copie figurée de l'*V* tel qu'il était fait couramment en ligature avec la lettre qui le suivait dans l'écriture commune du Haut-Empire²⁷, écriture dont, à peu près seule de toutes les parties du monde romain, la terre d'Égypte nous a conservé des exemples homo-

gènes. Dans cette ligature, l'*V* se ratatine au point de perdre presque complètement sa physionomie et de devenir méconnaissable, prenant l'allure d'une sorte de fioriture à l'attaque de l'*S* qui reste, lui, facilement identifiable.

Il faudrait citer ici à peu près tous les papyrus latins des trois premiers siècles de notre ère. Pour fixer les idées, et à titre d'échantillons, je mentionnerai seulement quelques exemples datés: le papyrus Claudius de Berlin²⁸ du milieu du I^{er} siècle, les souscriptions apposées en 166 au bas du contrat porté par le papyrus 229 de Londres²⁹, les comptes militaires de 192-196 conservés à Berlin sous le numéro 6.866 A³⁰, la déclaration de succession de l'année 237 publiée dans les papyrus d'Oxyrhynchus sous le numéro 1114³¹. Cette ligature est un effet spécifique du mécanisme général de l'écriture commune à laquelle elle appartient, et qu'elle suffit à révéler.

Les artisans des inscriptions qui nous occupent ont copié tel quel sur la pierre le petit crochet, mais, identifiant parfaitement l'*S*, resté très reconnaissable, ils l'ont transposé ensuite en un *S* épigraphique qui adhère par sa courbe supérieure à la terminaison du petit crochet (voir le schéma de la page 150).

L'emploi du petit crochet précédant et touchant l'*S* épigraphique n'est d'ailleurs nullement exclusif pour la représentation du groupe *us* dans les inscriptions dont il s'agit. On trouve, dans ces inscriptions, et même très souvent, le groupe *us* transcrit aussi par un *V* épigraphique indépendant qui précède bien normalement l'*S*, et non seulement dans la même inscription, mais aussi dans le même mot où

²⁷ Mallon, *Pal. rom.* 171.

²⁸ Mallon, *Pal. rom.* pl. VI.

²⁹ Mallon, Marichal et Perrat, *L'Écriture latine* n° 25.

³⁰ Ibid., n° 27 et Marichal, *L'occupation romaine de la Basse-Égypte* (Paris 1945) in 8°.

³¹ Mallon, *Pal. rom.* pl. XIV 4.

on relève d'autre part la ligature. Donc, même dans ces inscriptions, l'emploi de la ligature n'est pas systématique, il est accidentel. Comment peut-il s'expliquer ?

Il ne saurait s'expliquer par des raisons de manque de place. Cela est évident dans l'ensemble des cas, mais principalement dans deux inscriptions qui portent des colonnes de noms au nominatif singulier et où la dernière lettre de chaque ligne a été séparée du reste de la ligne pour être placée à droite après un blanc, à l'aplomb de la dernière lettre de la ligne précédente³². Naturellement, les terminaisons en *us* abondent à la fin des lignes dans ces colonnes de noms. Or, les cas sont fréquents où l'*V* n'a pas été transcrit par une forme normale épigraphique de *V* avant le blanc, et où c'est un *S* à crochet qui a été rejeté à droite après le blanc comme s'il s'agissait, non pas d'un groupe de deux lettres qu'on avait plus que largement la place de dissocier et de composer épigraphiquement l'une après l'autre, mais seulement d'une lettre unique, d'une sorte de *S* spécial.

CARMIN IVVENCV S
CL CLAVDIAN S

De même, dans tout l'ensemble des inscriptions qui nous occupent, l'*S* à crochet est indifféremment employé, ou non, au milieu des lignes, à leur début, comme à leur fin, au milieu comme au début et à la fin des mots, et sans aucune relation possible avec quelque règle que ce soit, phonétique, grammaticale ou autre. Nous trouvons l'*S* à crochet, ou non, dans les datifs en *ibus* et *abus* comme dans les nominatifs singuliers, à l'intérieur d'un mot comme *mussati*, dans les deux rencontres qui se font du groupe *us* à l'intérieur et à la fin de mots comme *augustus* et *iustinianus*, ou seulement dans l'une de ces rencontres³³.

Nos inscriptions sont donc encore, par l'emploi capricieux de la ligature, le reflet des papyrus, où, sans autre règle que la fantaisie de la main du scribe dans sa course, les deux lettres du groupe *us* sont aussi écrites tantôt indépendantes, tantôt en ligature.

Autre parallélisme entre nos inscriptions et les papyrus : dans nos copies figurées les artisans ont placé les petits crochets, qui figurent l'*V*, dans des positions très différentes qui varient entre la gauche et le haut de l'*S* épigraphique. Il y a encore là un reflet fidèle des positions diverses de l'*V* en ligature dans les papyrus des trois premiers siècles de notre ère, et il est très intéressant de constater que le crochet se trouve, dans les papyrus du I^{er} et du II^e siècle, franchement à gauche de l'*S*, et qu'ensuite, l'écriture commune se penchant vers la droite, il remonte de plus en plus haut au-dessus de la ligne, l'*S* étant ensuite tracé presque au-dessous de lui. Celles de nos inscriptions qui sont datées nous permettent d'observer le même déplacement progressif du petit crochet de la gauche vers le haut entre le II^e et le III^e siècle³⁴.

³² *CIL* III 4150 et 4452.

³³ *CIL* III 10591. 3382. 10440. 4238. 3738. 10628. 10655. 4369.

³⁴ Par ex. Hübner, *Exempla* nos 381 et 579.

Enfin, il y a encore un autre synchronisme entre nos inscriptions et les papyrus d'Égypte. Cet autre synchronisme se marque dans la disparition, sur les papyrus, de l'écriture qui comporte cette ligature, et dans la disparition, sur les inscriptions, de cette même ligature. En effet, l'écriture commune qui comporte spécifiquement cette ligature *us* va disparaître définitivement de l'usage des papyrus à la fin du IIIe siècle³⁵ et elle sera complètement remplacée au IVe siècle par une autre écriture commune où le groupe *us* ne se fera plus de la même manière. Sur nos inscriptions également, nos ligatures se raréfient dans la seconde moitié du IIIe siècle, et disparaissent complètement à la fin de ce siècle: le dernier exemple est de 284³⁶.

Par son essence comme par toutes les circonstances de son emploi, la ligature *us* de nos inscriptions est donc un reflet d'autant de papyrus du IIe et du IIIe siècle écrits dans l'écriture commune de papyrus d'Égypte déterminés, écriture que cette même ligature suffit à révéler puisqu'elle est absolument spécifique de tout un mécanisme graphique. Des papyrus écrits comme ceux d'Oxyrhynchus que nous avons cités se trouvaient donc dans des ateliers déterminés sous les yeux des artisans qui composaient les inscriptions dont nous traitons ici.

Dès lors la situation géographique de ces ateliers doit piquer au dernier point notre curiosité. Plus ces ateliers seront éloignés de l'Égypte, plus forte sera la nouvelle preuve que nous ajouterons aux preuves, d'Espagne et d'ailleurs, de l'universalité des écritures latines rencontrées sur les papyrus d'Égypte.

M. Barkoczi qui, en 1941, n'établissait aucune relation entre des papyrus et les inscriptions qu'il recherchait, a borné son enquête au territoire de la Pannonie, et s'est attaché à fixer, sur la base des exemples ainsi recueillis, la localisation du phénomène épigraphique dans le temps, sans poser la question de l'extension dans l'espace, extension qui ne saurait être limitée par les frontières administratives d'une province. L'étude de ce problème de l'extension dans l'espace est grandement facilitée par le fait que les éditeurs du Corpus, ne pouvant expliquer un phénomène qui les intriguait, ont fait fondre un caractère typographique spécial pour signaler nos ligatures *us* dans leurs transcriptions. Déjà Hübner, en 1885, dans le coup d'œil général qu'il jetait sur les inscriptions latines du monde entier alors connues, notait qu'on ne relève le phénomène nulle part ailleurs que dans les provinces danubiennes. Les volumes du Corpus parus depuis 1885 pour l'ensemble du monde ne modifient pas cette vue: j'ai essayé de la préciser en cherchant à faire, dans l'état actuel du Corpus, un dénombrement aussi complet que possible. Des trente-quatre cas signalés par M. Barkoczi en 1941, j'ai pu porter le nombre des exemples à cinquante-deux³⁷ parmi lesquels certaines inscriptions portent

³⁵ Mallon, *Pal. rom.* §§ 156 et suiv.

³⁶ *CIL* III 3469.

³⁷ Dans l'énumération qui suit, le sigle B se réfère à l'article de M. Barkoczi, cité plus haut, et le sigle EE à *Ephemeris epigraphica*.

CIL III 804; 1011; 1063; 1149; 1291; 1331; 1438; 3307 (= 10285); 3382 (= B 20); 3429 (= B 5); 3444 (= B 23); 3449 (= B 35); 3463 (= B 34); 3469 (= B 16); 3524 (= B 7); 3533 (= 13367); 3545 (= B 24); 3637 (= B 6); 3668 (= B 17); 3738 (= B 8); 4150 (= B 2);

jusqu'à plus de trente et même plus de soixante ligatures *us*, et sans que les nouveaux exemples recueillis changent rien à la limite chronologique de la fin du III^e siècle, établie par M. Barkoczi sur les cas pannoniens. Les trouvailles sont particulièrement denses tout contre le *limes*, dans la boucle du Danube, où près de la moitié de nos inscriptions sont massées en un noyau compact. Elles s'espacent de plus en plus au fur et à mesure que, de ce centre, on s'éloigne vers l'Ouest, vers le Sud et vers l'Est, en sorte que si, d'Ouest en Est en passant par le Sud, on réunit par un trait sur la carte les points les plus excentriques actuellement repérés, on ne risque de rien laisser, qui ne soit pratiquement négligeable, en dehors de la zone qu'on délimite. On s'aperçoit alors qu'on circonscrit, en deçà du *limes* danubien continué par le *limes* dacique, une zone qui ne dépasse pas, au Sud, le pied des monts de Bosnie et Belgrade, à l'ouest, les contreforts des Alpes styriennes, autrichiennes et bavaroises, à l'Est, sur la rive gauche du fleuve, les contreforts occidentaux des Carpathes. Parmi les dizaines de milliers d'inscriptions latines d'ateliers qu'ont livrées les immensités de l'Occident et de l'Orient, les éditeurs du Corpus n'ont rencontré nulle part ailleurs l'occasion d'employer leur caractère typographique spécial d'*S* à crochet. Des Alpes orientales aux contreforts occidentaux des Carpathes, le long du *limes* où pesait la pression des Quades, des Iazyges et des Sarmates, la poche ainsi dessinée s'étend sur un front de quelque sept cent kilomètres et atteint son maximum de pénétration vers son centre, à la longitude de Budapest, sur une profondeur de quelque trois cents kilomètres. Cette poche épouse en territoire romain les contours méridionaux d'une région naturelle, la grande dépression d'Europe centrale qui, fermée au Sud, à l'Ouest et à l'Est par des montagnes, s'ouvrait au Nord sur le monde barbare. Dans les ateliers d'inscriptions de cette poche, il y avait, sous le Haut Empire, des artisans qui, quand ils rencontraient dans un texte qu'on leur donnait à composer la ligature *us*, ne la résolvaient pas, mais copiaient servilement un petit crochet qu'ils plaçaient religieusement sur la pierre au même endroit que sur le papyrus, solidaire de l'*S* qu'ils identifiaient ensuite et transposaient en un signe épigraphique normal. Il y a même un cas, parmi nos cinquante-deux inscriptions, où l'*S* à crochet a été tracé hors de propos par un artisan pour la première lettre d'un groupe *ser*, abréviation de *ser(vus)*, et il paraît évident que cet artisan a pris pour un crochet un point qui, sur le papyrus, se trouvait un peu trop rapproché de l'*S* initial du groupe *ser*, de telle sorte que la pierre porte *user*, ce qui n'a aucun sens³⁸.

Comme nos inscriptions d'Espagne exécutées hors des ateliers, nos cinquante-

4232 (= B 33); 4238 (= B 18); 4239 (= 10943); 4301 (= B 30); 4369 (= B 28); 4452 (= B 4); 4569 (= B 27); 4626 (= B 13); 5575; 6302; 6456; 6471 (= 10655); 6485a.

CIL III 7684 (= EE IV n° 137); 7753 (= EE IV n° 160); 7804 (= EE II n° 413); 7811 (= EE II n° 416); 10202 (= B 29); 10285 (= 3307 = B 1); 10344 (= EE II n° 611, cf. EE IV n° 429 = B 31); 10402; 10440 (= B 40); 10591 (= EE IV n° 441 = B 21); 10594 (= B 11); 10628 (= B 9); 10655 (= 6471 = B 10); 10836 (= EE II n° 838 = B 22); 10943 (= 4239 = B 19 et 26); 11121 (= B 32); 11135 (= B 12); 11651 (= EE IV n° 583); 13367 (= 3533); 15166 (= B 25).

B (1941) 3; 15.

³⁸ CIL III 11651.

deux inscriptions d'ateliers du Moyen Danube proviennent d'une région très éloignée de l'Égypte mais située à une autre extrémité du monde, au Nord de l'Empire. Elles nous apportent une nouvelle preuve de l'universalité des écritures latines rencontrées sur les papyrus d'Égypte et de Syrie, en l'espèce de l'écriture commune portée par les souscriptions de 166, par le Pridianum de 192-196, par la déclaration d'Oxyrhynchus de 237 et par beaucoup d'autres exemples papyrologiques du II^e et du III^e siècle.

Mais alors, un nouveau problème surgit : si cette écriture était universelle, il reste à expliquer que ces imitations épigraphiques de son V en ligature postérieure, ligature qui constitue l'une des difficultés de lecture de cette écriture, se trouvent concentrées dans les ateliers des provinces danubiennes.

Comme nous l'avons vu, les copies figurées s'expliquent le plus souvent par la même cause que les fautes, c'est-à-dire par l'inexpérience et l'inintelligence des artisans dans la lecture des textes qu'on leur avait remis pour qu'ils les composent épigraphiquement, et ces manifestations d'inexpérience ne se rencontrent généralement, dans l'ensemble du monde, que sous le Bas Empire, puis dans les États barbares. Comment se fait-il qu'il y ait eu, dès le Haut Empire, dans une poche qui coïncide avec la vaste cuvette du Moyen Danube, et seulement là, tant de gens si peu sûrs de leur lecture de textes latins en écriture commune ?

On ne saurait s'empêcher d'être frappé de ce que c'est précisément la région du monde où, dès le I^{er} siècle, le gouvernement impérial a pratiqué une politique d'installation pacifique de barbares. Comment ne pas songer à ce légat Plautius Aelianus, qui, dès le temps de Néron, avait accueilli cent mille transdanubiens sur la rive droite du fleuve ? Comment ne pas se référer aux textes de Tacite, puis de Dion Cassius, qui font allusion à des transferts semblables qui devaient être encore intensifiés et systématisés par Marc-Aurèle et par ses successeurs³⁹ ? Comment ne pas penser que la paléographie recoupe ici d'une manière très inattendue, très indirecte, mais d'autant plus forte, ces textes de Tacite et de Dion Cassius ? Comment ne pas se demander si nos petits crochets ne vont pas, comme des témoins archéologiques, nous permettre de piquer sur le terrain l'implantation de ces barbares, implantation qui était telle, et si pacifique, qu'ils allaient jusqu'à s'embaucher dans des ateliers d'inscriptions ?

Par leurs petits barbarismes épigraphiques, ces Quades, ces Iazyges, ces Sarmates, installés en Norique, en Pannonie, en Mésie supérieure et en Dacie, nous permettent de surprendre, sur les bords du Danube, l'écriture des souscriptions de 166, des comptes de 192-196 et de la déclaration de 237 ainsi que des nombreux autres papyrus latins d'Égypte et de Syrie qui portent cette même écriture. Ces barbares nous permettent aussi de constater que cette écriture a disparu dans les provinces danubiennes en même temps qu'en Égypte, à la fin du III^e siècle.

Il ne serait peut-être pas oiseux, non plus, de remarquer que les exemples d'écriture

³⁹ Piganiol, *Histoire de Rome* 349 et 351.

ture non-épigraphique les plus proches, géographiquement, de nos inscriptions, exemples qui sont des tablettes de cire, les tablettes de Transylvanie, et qui, s'échelonnant entre les années 131 et 167, sont contemporains de nos inscriptions, ne nous offrent aucun cas de ligatures *us* pouvant nous servir à expliquer la particularité des dites inscriptions, et que ce sont des écritures de papyrus ayant échappé à la pourriture dans la lointaine Egypte, qui rendent compte de cette particularité épigraphique des ateliers danubiens.

Je vous le demande: étant donné, d'une part, la place que les monuments en écriture courante occupaient dans les ateliers à la genèse des inscriptions qui s'y composaient, étant donné, d'autre part, que les épigraphistes ont, d'une manière générale, laissé les monuments écrits à l'encre hors du champ de leur observation, comment pouvons-nous seulement soupçonner combien doivent être nombreux, riches de données paléographiques, et variés, les faits qui sont recelés par la masse énorme des inscriptions d'ateliers, et qui, faute d'une comparaison systématique et constante entre ces inscriptions et les papyrus d'Egypte, sont restés, non seulement sans être interprétés, mais encore sans être signalés, ni même remarqués? Comment la science moderne pourrait-elle avoir la moindre idée de ces faits, si elle continue à étudier séparément, et à isoler les uns des autres, des monuments qu'une pratique technique associait constamment dans l'Antiquité?

III

Nous avons déjà évoqué et cité, au cours de cet exposé, un assez grand nombre de monuments graphiques très divers tant du Haut que du Bas Empire, venus d'un peu toutes les régions du monde romain, mais principalement de l'Espagne à l'Ouest, des provinces danubiennes au Nord, et de l'Egypte à l'Est. Comme il sera possible de le faire sans doute un peu partout dans le monde, nous avons, par des moyens divers, décelé en Espagne, puis dans les provinces danubiennes, des lettres de Phileros, si j'ose m'exprimer ainsi, des papyrus Claudius, des poèmes sur la bataille d'Actium, des lettres du modèle de la missive conservée à Manchester, des états du modèle du Pridianum conservé à Berlin, des déclarations de succession du type de celle d'Oxyrhynchus, de l'*Epitome Livii*, des Calendriers à la manière de Doura, des papiers de Flavius Abinneus, qui n'ont été trouvés eux-mêmes qu'en Egypte, ou en Syrie, ou à Herculaneum, parce qu'ils n'ont échappé que là à une destruction totale, et pour des raisons locales très exceptionnelles. Tous ces monuments sont latins et ce n'est qu'avec eux qu'on peut espérer embrasser le monde entier.

En ce qui concerne les écritures grecques, Mlle Medea Norsa a souligné leur universalité dans tous les lieux d'où proviennent les exemples qu'elle a groupés dans son beau recueil de 1939 consacré aux papyrus littéraires grecs. Mais elle a alors recommandé de réexaminer, quand on pourrait se fonder «sur une documentation plus large», un problème à vrai dire trop curieux, qui serait constitué,

en face de l'unité grecque, par les «divers types nationaux de l'écriture latine»⁴⁰. Cette observation, faite dans le commentaire d'un volumen grec d'Herculanum du I^{er} siècle av. J.-C., tombe, faute d'objet, puisque les écritures latines se révèlent tout aussi universelles que les écritures grecques. Mais il y a quelque chose à retenir de ce que cette remarque a pu être faite en 1939 par Mlle Norsa : la savante papyrologue ne saurait être tenue pour responsable d'avoir soulevé ainsi un problème qui n'existe pas ; l'idée ne lui en aura été que trop suggérée par la lecture de traités de paléographie latine dont les auteurs, fort pressés de se trouver chez eux dans le Moyen Âge au milieu de leurs «écritures dites nationales», ont à peu près complètement escamoté les problèmes de l'Antiquité qui sont pourtant les problèmes majeurs de leur discipline.

Le grave malentendu de 1939 entre Mlle Norsa et les paléographes, malentendu dont ces derniers ont toute la responsabilité, fait donc ressortir la nécessité de la grande réforme qui, au XX^e siècle, s'impose à la paléographie. Non seulement cette réforme est fort loin d'être réalisée, mais encore elle ne paraît même pas être clairement conçue, car elle se heurte à des habitudes scientifiques déjà plusieurs fois séculaires.

Ce qu'il faut bien voir avant tout, c'est que cette réforme est tout entière, au fond, une conséquence et une répercussion de l'apparition, relativement très récente, des papyrus d'Égypte. En effet, à la question que pose le thème général de ce Congrès, à savoir «l'originalité de l'Égypte dans le monde gréco-romain», je crois pouvoir donner, sur le plan paléographique, une réponse bien différente de celles que, sur d'autres plans, nous entendrons sans doute au cours des jours qui vont venir : sur le plan paléographique, l'unique originalité des papyrus d'Égypte dans le monde gréco-romain consiste en ceci qu'ils n'ont pas tous pourri ; pour le reste, leur originalité était, dans ce monde gréco-romain, absolument nulle, et c'est précisément ce qui fait leur force et les rend valables pour imposer de nos jours à la paléographie une réforme qu'il est parfaitement impossible de limiter dans l'ampleur un peu effrayante de ses trois étapes. Cette réforme en trois étapes, nous allons essayer de la décrire dans l'hypothèse où elle devrait, comme il semble, partir du secteur de la paléographie latine.

La première étape, qui consiste en l'abandon, par la paléographie latine, de son ancienne réclusion forcée dans le moyen âge, et en l'annexion des papyrus latins, semble à peu près franchie. Mais cela ne s'est pas fait sans lenteurs et sans réticences de la part de médiévistes qui pâlassaient depuis plus de deux siècles sur les manuscrits et documents des archives et bibliothèques d'Occident. Encore faut-il souligner qu'il ne suffit pas, comme le fait encore trop M. Lowe, d'ajouter simplement les papyrus latins en tête des monuments de la paléographie latine, en cherchant à soumettre ces papyrus aux critères établis antérieurement sur des monuments plus récents : les papyrus ne s'accommodent pas de ces critères ; ils font

⁴⁰ Norsa, *La scrittura litteraria greca del secolo IV A.C. all. VIII D.C.* (Florence 1939), in fol., 13.

éclater et détruisent ces vieux critères de «cursive» opposée à la «libraria», de «majuscule» opposée à la «minuscule», de «capitale élégante» opposée à la «rustique», et autres; les papyrus doivent, en réalité, conduire à repenser complètement tous les problèmes majeurs de la paléographie latine.

Mais alors, un tel réexamen de ces problèmes ne tardera pas à faire apparaître que la paléographie latine et la paléographie grecque, qui, pour des raisons de bases documentaires, s'étaient installées chacune à part soi dans le moyen âge lors de leurs fondations respectives au XVII^e siècle, et avaient vécu, depuis, à peu près ignorées l'une de l'autre, ne peuvent plus se tenir séparées, et c'est la seconde étape de la réforme qu'impose l'apparition en Egypte de monuments écrits à l'encre remontant à l'Antiquité gréco-romaine.

Deux études, récentes et très importantes, l'une de Mlle Medea Norsa⁴¹ en 1945, l'autre de Marichal⁴² en 1950, ont montré, par la qualité même de leurs auteurs, que, sur les rapports des écritures grecques et latines, on ne pourra pas atteindre des résultats consistants par une simple collaboration, par de simples échanges de vues entre paléographes latins et papyrologues, et que c'est une paléographie véritablement gréco-latine qui doit prendre en mains l'étude des problèmes paléographiques de l'Antiquité classique. J'en parle d'autant plus à mon aise qu'ayant essayé moi-même d'écrire récemment une «Paléographie romaine», je n'ai pas su non plus franchir cette étape qui sera rendue très difficile parce que rien ni personne ne paraît préparé pour la réaliser, ni dans l'ordre des instruments de travail, ni dans l'ordre de l'enseignement. Cette étape s'imposera pourtant, car, outre qu'il existe de multiples points de contact, et dès les origines, entre les écritures grecques et latines, il y a une quantité de problèmes paléographiques de premier ordre, comme, par exemple, celui du 'volumen' et du 'codex', qui sont parfaitement indépendants de l'emploi de l'une ou de l'autre langue.

Enfin, la troisième étape de la réforme est, encore et toujours, déterminée comme les deux premières, par l'apparition, au XX^e siècle, des papyrus d'Egypte. C'est toujours l'apparition de monuments écrits à l'encre contemporains des inscriptions latines et grecques de l'Antiquité qui ne permettra pas à la paléographie, devenue gréco-latine, d'ignorer quelque partie que ce soit de l'immense matériel des épigraphies grecque et latine, pour les raisons que j'ai tenté de développer ici et qui sont les mêmes dans le cas des inscriptions grecques que dans celui des inscriptions latines. Dans cette voie, il faut dire que tout, ou à peu près, est encore à faire. Nous en avons un indice très sûr dans la dernière édition du traité de M. Battelli⁴³ qui, de tous les manuels modernes de paléographie, est sans doute le meilleur et celui qui rend le mieux compte de l'état de cette science. Si M. Battelli réédite en 1949 la vieille exclusive de la paléographie contre les inscrip-

⁴¹ *Analogie e coincidenze tra scritture greche e latine nei papiri* dans *Miscellanea Mercati* (Studi e Testi 126) 105-121.

⁴² *L'écriture latine et l'écriture grecque du I^{er} au VI^e siècle*, dans *L'antiquité classique* 19 (1950) 113-140.

⁴³ *Lezioni di Paleografia*, 4^e éd. (Cité du Vatican 1949) in 8°, 3.

tions «sur pierre, sur bronze et sur terre cuite», et ne retient que les graffites et les tablettes de cire, c'est qu'en 1949 aucun changement suffisamment vigoureux ne s'était encore manifesté chez les paléographes contre une attitude traditionnelle qui les prive de très puissants recours.

La paléographie n'a pas à chercher de limite à son domaine dans le champ du matériel épigraphique. Cette limite n'existe pas. Un critère, le critère des ateliers, permet, comme j'ai tenté de le montrer, non pas d'écarter des inscriptions inutiles, mais d'isoler des inscriptions qu'il convient à la paléographie d'interroger d'une manière très spécialement déterminée. Mieux: parmi l'ensemble des monuments archéologiques de tous ordres que nous a laissés l'Antiquité, nous devons considérer, non plus cette section confuse et incomplète qu'on a baptisée «les inscriptions», mais une section plus générale et plus exacte que nous définirons: les monuments graphiques. Parmi ces monuments graphiques, nous ferons deux parts: d'un côté les productions des ateliers d'inscriptions et, d'un autre côté, le reste, reste infiniment divers par la qualité des auteurs, les intentions, les matières subjectives, les procédés d'exécution, mais également étranger à la technique des ateliers; et, ce qu'il faut bien voir, c'est que les papyrus ne sont qu'une des catégories qui s'incorporent tout naturellement à ce «reste» des monuments graphiques. Une trouvaille récente le fait sentir d'une manière très concrète. Les tablettes de bois publiées il y a quelques mois sous le nom de «tablettes Albertini» qui constituent l'un des événements les plus importants que la paléographie ait enregistrés dans son histoire⁴⁴ et auxquelles Charles Perrat a su arracher plus de trente textes de contrats qui sont écrits à l'encre, auraient certainement, si elles étaient apparues plus tôt, été accueillies dans le tome VIII du Corpus consacré à l'Afrique, alors qu'il ne viendrait jamais à l'idée des éditeurs de ce même Corpus d'insérer dans le tome III, consacré aux provinces orientales de l'Empire, les quelque trois cents papyrus latins recueillis en Égypte et en Syrie. Rien ne justifie cette différence de traitement, cette petite exception, cette petite séparation dans la masse des monuments graphiques de l'Antiquité.

On répète souvent la phrase de Mommsen selon laquelle, le XIX^e siècle ayant été le siècle des inscriptions, le XX^e serait celui des papyrus; en réalité, le XX^e doit être le siècle des inscriptions et des papyrus réunis et comparés. La documentation plus large que Mlle Norsa appelait de ses vœux en 1939, la voilà: elle est dans cette masse qui s'accroît sans cesse, masse envisagée dans sa totalité et dont toutes les parties sont complémentaires. Il n'y a pas à attendre que cette documentation «plus large» apparaisse. Déjà répandue dans le monde entier, mise au jour et publiée, dans beaucoup de cas, depuis très longtemps, c'est elle qui attend qu'on l'exploite d'un point de vue vraiment paléographique. Regroupée sous un angle de vue embrassant tous les caractères externes, elle est constituée par les matériels de quatre vieilles disciplines qui n'ont pas toutes eu, dans leur principe,

⁴⁴ Courtois, Leschi, Perrat et Saumagne, *Tablettes Albertini* (Paris 1952) in 4° et un album de 48 planches.

un objet essentiellement paléographique; ces quatre vieilles disciplines sont les paléographies et les épigraphies grecques et latines. L'ensemble de leurs matériels n'était demeuré fragmenté, et partiellement soustrait à la paléographie, que du fait de l'absence d'un cinquième matériel qui est l'élément de soudure, et c'est vous qui apportez d'Égypte, dans notre siècle, cet élément de soudure constitué par ces papyrus grecs et latins dont toute la force consiste essentiellement en leur manque d'originalité dans le monde gréco-romain.

Pour accomplir ainsi une réforme d'où sortira une discipline qui sera en réalité toute nouvelle, faisant appel aux cinq matériels que je viens d'énumérer, il faudrait, d'où que nous venions, que chacun de nous se fit autodidacte pour quatre de ces cinq matériels, et, de plus, changeât beaucoup ses manières de considérer celui de ces cinq matériels avec lequel il a été élevé et formé. Mais un grand pas sera déjà franchi, si, au lieu d'adopter l'attitude trop commode qui consiste à proclamer l'inutilité et l'exclusion de tel ou tel de ces matériels, on confesse simplement et humblement l'état d'impréparation où l'on se trouve pour l'utiliser: ainsi la porte sera et restera ouverte pour la naissance et les progrès d'une paléographie classique qui peut rendre des services immenses et imprévisibles à la connaissance de l'Antiquité.

C'est dans cet esprit qu'avec quelques amis espagnols nous avons commencé à travailler à Madrid dans le sein du «Consejo superior de Investigaciones Cientificas», comme il est possible de le faire en n'importe quel point du monde. Un séminaire y réunit quelques collaborateurs, séminaire que je ne sais comment appeler, tant le concept de paléographie a été rétréci par un long usage. Nous avons fondé, dans le même esprit, la collection 'Scripturae' dont je me permets d'offrir au Congrès, de la part des auteurs, les trois premiers volumes qui ont paru depuis l'année dernière. Je ne sais si nous pourrons continuer, mais vos objections, vos suggestions, et, si vous le jugez bon, vos encouragements seront pour nous d'un prix inestimable.

Die ptolemäische Staatsverwaltung im Rahmen der hellenistischen Administration

Von Hermann Bengtson, Würzburg

Vor mehr als 120 Jahren, im Jahre 1831, wurde an der Berliner Universität eine Dissertation eingereicht mit dem Titel: *De Lagidarum regno Ptolemaeo VI Philometore rege*. Verfasser war der junge Johann Gustav Droysen, Pfarrerssohn aus Treptow an der Rega in Hinterpommern, der spätere Geschichtsschreiber des Hellenismus. Schon ein Jahr vorher war der Name des jugendlichen Gelehrten in Niebuhrs «Rheinischem Museum» erschienen; 1830 hatte Droysen einen papyrologischen Beitrag drucken lassen, der den etwas farblosen Titel trug: *Die griechischen Beischriften von 5 ägyptischen Papyren zu Berlin*. Es handelt sich um spät-ptolemäische Steuerquittungen aus Hermonthis. Zusammen mit den im Jahre 1819 erschienenen *Annales des Lagides* des genialen Franzosen Jean François Champollion le Jeune steht die Droysensche Dissertation am Anfang der modernen Ptolemäerforschung. Wer sie heute in den *Kleinen Schriften zur Alten Geschichte*, Bd. II (1894), nachliest, der wird in ihr fast alle wichtigen Probleme der inneren und äußeren Geschichte des Ptolemäerreichs in der ersten Hälfte des 2. vorchristlichen Jahrhunderts wenn auch nicht gelöst, so doch in Angriff genommen und zu einem Teil erheblich gefördert finden. Ganz besonders interessant sind die Kapitel, in denen Droysen eine für ihre Zeit vortreffliche Skizze der ptolemäischen Staatsverwaltung entworfen hat.

Als Droysen die ersten Schritte auf wissenschaftliches Neuland zu tun wagte, da hatte Champollion die Grundzüge der Hieroglyphenschrift bereits erkannt; eine wirklich historische Vorstellung von der Geschichte und Kultur Ägyptens in der Pharaonenzeit konnte die Forschung jedoch erst gewinnen, nachdem zwei weitere Gelehrten generationen nach Champollion ein sicheres Fundament der ägyptischen Sprache gelegt hatten. Es ist nicht verwunderlich, wenn die Probleme der ptolemäischen Administration durch die gewaltige Erweiterung des geschichtlichen Horizontes bis in die Zeit des ägyptischen Alten Reiches heute in vieler Hinsicht in neuem Lichte erscheinen. Viele Fragen sind allerdings nicht gelöst, sondern eher kompliziert worden. Niemand anders als Theodor Mommsen hat dies in seinem Alter klar erkannt: er hat dies in einem Brief zum Ausdruck gebracht, den er am 27. November 1902 an seinen Schüler, unseren verewigten Ulrich Wilcken, gerichtet hat. Mommsen hatte für das «Archiv für Papyrusforschung» eine Arbeit über die kaiserliche Domänenverwaltung geliefert, diese dann aber wieder zurückgezogen. «Ich kann», so schrieb Mommsen an Wilcken, «von

dem Isisbild nur den Schleier heben, und je mehr ich in die Dinge hineinsehe, desto deutlicher wird es mir, daß das römische Ägypten nur studiert werden kann auf Grund des ptolemäischen, um nicht zu sagen, des sesostrischen.» Mit vollem Recht hat Ulrich Wilcken seinerzeit dazu bemerkt, daß diese Worte Mommsens ein Vermächtnis seien. Mommsen habe damit den Weg vorgezeichnet, den unsere Forschung einzuhalten habe.

Seit dem Briefwechsel zwischen Mommsen und Wilcken ist genau ein halbes Jahrhundert – und was für ein halbes Jahrhundert! – vergangen, und es mag jetzt an der Zeit sein, daß wir uns darüber Rechenschaft ablegen, inwieweit wir den Forderungen Mommsens nachgekommen sind. Ganz zweifellos ist unsere Lage heute sehr viel günstiger als zu Mommsens Zeit: Zahlreiche neue Papyrusfunde haben auf die Verwaltung Ägyptens und seiner Nebenländer sowie auf den Geist der ptolemäischen Bürokratie neues Licht geworfen; ich denke vor allem an den großen Tebtunisapapyrus (PTeb. III 703), der uns eine Dienstanweisung des ptolemäischen Dioiketes an einen Oikonomos gebracht hat, ein Dokument, das M. Rostovtzeff nicht zu Unrecht mit der Dienstanweisung des Veziers Rechmirê aus der 18. Dynastie verglichen hat. Für Syrien, die Cyrenaica und Cypern sind wichtige neue Dokumente erschlossen worden; ich erwähne nur das Verfassungsdiagramm des 1. Ptolemäers für Kyrene, dazu die Testamentsinschrift des «jüngeren Ptolemaios», des späteren Ptolemaios VIII. Euergetes II., Urkunden, die beide den italienischen Grabungen verdankt werden. Dazu kommt für Syrien der ungewöhnlich wichtige Papyrus aus der Sammlung des Erzherzogs Rainer in Wien, den Liebesny veröffentlicht hat, endlich für Cypern der Amnestieerlaß des 8. Ptolemäers, den T. B. Mitford auf dem 5. Papyrologenkongreß in Oxford erstmals vorlegen konnte. Nimmt man schließlich noch die große Gruppe der P Zenon hinzu, ein Material, das vor allem durch den unvergessenen C. C. Edgar erschlossen worden ist, ferner die aus Abusir-el-Meleq stammenden Urkunden der spätptolemäischen Periode, so läßt es sich nicht leugnen, daß wir uns materiell in einer sehr viel günstigeren Lage befinden als die Forschung vor 50 Jahren. Doch darf über diesem scheinbaren Reichtum die Tatsache nicht übersehen werden, daß weite Perioden der Ptolemäergeschichte, insbesondere die beiden ersten Menschenalter nach der Besitzergreifung des Ptolemaios I. im Jahre 323 v. Chr., für uns wenig mehr als weiße Blätter sind – und doch wären gerade die Jahrzehnte zwischen dem Tode Alexanders d. Gr. und dem Einsetzen der Zenonfunde in den sechziger Jahren des 3. Jahrhunderts eine sehr wichtige, vielleicht sogar die für die Herausbildung der spezifisch ptolemäischen Administration entscheidende Epoche.

Dazu kommt noch eine andere Einschränkung. Die Papyrusforschung ist vielfach von den Nachbarwissenschaften darum beneidet worden, daß sie es mit einem urkundlichen Material zu tun hat, das gegenüber den Geschichtsschreibern den Vorzug besitzt, ebenso wie die Inschriften das antike Leben sozusagen unmittelbar widerzuspiegeln. An diesem Urteil ist zweifellos etwas Richtiges. Die

Erfahrungen vor allem der letzten Jahre haben uns jedoch gelehrt, daß selbst authentisches urkundliches Material, besonders natürlich Urkunden, die zu der auswärtigen oder der inneren Politik in Beziehung stehen, stärkeren oder schwächeren Einflüssen von seiten der offiziellen Stellen unterliegen. Wer sich mit Urkunden und mit ihrer historischen Auswertung befaßt, muß daher wenigstens den Versuch machen, die psychologischen und allgemeinen politischen Hintergründe zu erforschen, die hinter den Urkunden zu vermuten sind. Beispiele aus der Ptolemäergeschichte liegen nahe, wie z. B. die Testamentsinschrift des 8. Ptolemäers und seine großen Amnestiekundgebungen, die natürlich vor allem unter politischen Gesichtspunkten gedeutet werden müssen.

Das Ptolemäerreich war ein Teil der Staatenwelt, die aus dem Alexanderreich hervorgegangen ist. Seit J. G. Droysen bezeichnen wir diese Welt, zu der wir vor allem auch die Reiche der Seleukiden und der Antigoniden zählen, als die hellenistische. Wir sprechen allgemein von der Kultur des Hellenismus, von der hellenistischen Literatur und von der hellenistischen Kunst. Sind wir berechtigt, auch von einer «hellenistischen Administration» zu sprechen?

Bei seiner Eroberung des Achämenidenreiches hatte der Makedone Alexander die Verwaltungsorganisation der Perser praktisch unverändert übernommen. Er hatte damit ein Stück der Welt des Alten Orients in die Epoche des Hellenismus verpflanzt. Dies gilt vor allem von der persischen Satrapienverwaltung, die letzten Endes wohl medischen, vielleicht auch gemeiniranischen Ursprungs gewesen ist. Die Achämeniden stehen, wie die Keilschrifturkunden aus Babylonien gelehrt haben, auf den Schultern der alten Großreiche, des neubabylonisch-chaldäischen, aber auch des neuassyrischen. Insbesondere die Verwendung der «Schreiber» in allen Zweigen der Verwaltung ist ein Erbe des Alten Orients. Die Griechen und die Makedonen kannten keine «Bürokratie», ja selbst eine eigentliche Administration hat ihnen – von gewissen Ansätzen wie z. B. im 1. Delisch-Attischen Seebund, abgesehen – vollständig fern gelegen. Der griechische Gemeindestaat bedurfte ihrer nicht, und als Alexanders Vater, der König Philipp II. von Makedonien, Thrakien erobert hatte, da schloß er es in der Weise an Makedonien an, daß er einen Strategen bestellte, sicherlich nach dem Vorbild der Administration des Achämenidenreiches, zu dessen Nachbar Philipp mit seinem Vorstoß zu den Meerengen geworden war.

Das achämenidische Erbe ist seit den Tagen Philipps II. und Alexanders aus der Welt nicht mehr geschwunden, und wenn wir den Begriff des Hellenismus so auffassen, wie er Droysen vorschwebte, der in ihm die Verschmelzung des Griechischen mit dem Orientalischen erblickte, so können wir mit Zuversicht auch von einer hellenistischen Administration sprechen. Allerdings ist dieser Begriff nur eine Hilfskonstruktion, durch den die verschiedenartigsten Erscheinungen zusammengefaßt werden: die Verwaltung der Seleukiden in Vorderasien, die Verwaltung des Nillandes durch die Ptolemäer und selbst die Administration der fernsten Ausläufer des Hellenismus in Indien sowie der von hellenistischem Geiste berührten

Staaten im Westen, wie Karthago und Rom. Gerade wenn man weiß, daß die Forschung der letzten Jahrzehnte auf die Unterschiede der einzelnen hellenistischen Staaten besonderes Gewicht legt und dadurch zu einer sehr viel feineren Differenzierung vorgedrungen ist, als dies vor 50 Jahren möglich war, so wird man sich der Problematik des Begriffs der hellenistischen Administration durchaus bewußt sein. Es ist aber ganz unbestreitbar, daß eine Reihe von Gemeinsamkeiten in der Verwaltung der hellenistischen Staatenwelt existieren. Teilweise sind sie auf das altorientalische Erbe, teilweise auf griechisch-makedonische Neuschöpfungen zurückzuführen. Altorientalisch ist vor allem der *Begriff des Territoriums* und die damit in Verbindung stehende Praxis, das gesamte flache Land ohne Unterschied der Einwohnerschaft einer nivellierenden Verwaltung zu unterwerfen, an deren Spitze ein Statthalter steht, der Nachfolger des persischen Satrapen. Der Begriff des Territoriums, der der griechischen Welt in dieser ausgeprägten Form fremd gewesen ist (im klassischen Griechenland ist die Chora das zur Polis gehörende Landgebiet), ist von Alexander und seinen Nachfolgern übernommen worden, und seit Alexander sprechen wir von einer *χώρα δορίκτιτος* oder von einer *χώρα βασιλική*. Die Administration der Chora, des Territoriums, liegt in den Händen königlicher Funktionäre, der *πραγματευόμενοι*, wie sie in den Papyrusurkunden heißen. Alle Funktionäre sind vom Könige abhängig; der Herrscher belohnt sie für ihre Dienste, indem er ihnen vor allem Grundbesitz, sog. *δωρεαί*, zu Lehen gibt. Diese hellenistische Praxis hat zwei verschiedene Wurzeln, eine makedonische und eine orientalische. Wir wissen von Philipp II., daß er seine Gefolgsleute, die Hetairoi, durch Verleihung von Landbesitz an seine Person und an Makedonien zu fesseln versuchte. Andererseits ist das Lehnssystem in der Welt des Orients, vor allem aber im Achämenidenreich, geradezu als die tragende Säule des Staates zu betrachten. Man braucht hier nur an die überragende Stellung der 6 großen Helfer des Dareios I. und ihrer Familien im Achämenidenreich zu erinnern oder an die persischen Satrapen, die oft Generationen hindurch im Besitze der ihnen anvertrauten Provinzen geblieben sind. Aus der Geschichte der Diadochenzeit wissen wir, daß z. B. Eumenes sich das Lehnssystem in Kleinasien zu eigen gemacht hat: so berichtet Plutarch (*Leben des Eumenes* c. 8, 9) von der Verleihung von Höfen und befestigten Burgen an die Soldaten zur Abgeltung von Soldforderungen, und eine Inschrift der großen Sardis-Publikation (Sardis VII, 1 Nr. 1), vielleicht aus der Diadochenzeit, sicherlich aber noch aus dem 3. Jahrhundert v. Chr., berichtet von Landverleihungen an Offiziere durch einen Antigonos, in dem eine Reihe von Forschern den Diadochen Antigonos Monophthalmos erblicken möchte. Diese durch reinen Zufall erhaltenen Nachrichten bezeugen jedenfalls das eine, daß sich das in Anatolien fest verwurzelte Lehnssystem (wir kennen es bekanntlich schon aus der Zeit der Hethiter) auch in der hellenistischen Zeit erhalten hat.

Die Grundlage des hellenistischen Lehnssystems bildet letzten Endes die patrimoniale Auffassung vom hellenistischen Königtum. Der Herrscher betrachtete sein Reich, seine Basileia, als einen ihm persönlich gehörenden Besitz, über den

er wie über privates Erbe zu verfügen berechtigt war. Wenn auch nicht zu übersehen ist, daß diese patrimoniale Auffassung sich auch in der griechischen Welt wiederfindet, vor allem in der älteren sizilischen Tyrannis, so ist doch zweifellos für die hellenistischen Herrscher die Welt des Alten Orients, genauer gesagt, das Achämenidenreich, das maßgebende Vorbild gewesen. Nur wenn man diese patrimoniale Auffassung der hellenistischen Könige beachtet, ist man imstande, die Testamente von Herrschern, wie Ptolemaios VIII. Euergetes II., von Attalos III. und von Nikomedes IV., zugunsten der Römer zutreffend zu beurteilen.

Eine spezifisch hellenistische Einrichtung ist auch die Institution der Mitregentschaft in Verbindung mit einer Reichsteilung. Die entscheidenden Vorbilder sind wieder in der Geschichte der altorientalischen Reiche, vor allem des Perserreiches zu finden (Vizekönigtum des persischen Kronprinzen in Baktrien), wenngleich kein Zwang besteht, an eine direkte Übertragung zu denken. In Parenthese sei darauf aufmerksam gemacht, daß beispielsweise das System der diokletianischen Tetrarchie eine Parallele hat im Aufbau der türkischen Reiche des mittleren und des fernen Ostens etwa seit dem 7. Jahrhundert n. Chr., ohne daß hier die Notwendigkeit zu der Annahme bestünde, die Türkvölker hätten die Ordnung des späten Römerreiches auf direktem oder indirektem Wege übernommen. – Die Zuweisung von Reichsgebieten an den Kronprinzen oder an andere Mitglieder des Herrscherhauses ist in der hellenistischen Zeit mehrfach bezeugt, vor allem im Seleukidenreich (Antiochos I., Vizekönig und Mitregent des Seleukos I., mit der Verwaltung der Oberen Satrapien seit 293 v. Chr. betraut), gelegentlich auch in der Geschichte der späteren Ptolemäer.

Eine der bedeutendsten und folgenreichsten Schöpfungen der hellenistischen Könige ist die Umformung und Rationalisierung der altpersischen Satrapienordnung durch die Einrichtung der *Strategie*. Am Anfange steht, wie schon so oft, die Gestalt des großen Königs Philipp II. von Makedonien, der, um 342 v. Chr. oder wenig später, die thrakische Strategie geschaffen hat. Von Philipp II. führt die Linie zu den großen Diadochen, zu Antigonos Monophthalmos und zu dem thrakischen Herrscher Lysimachos, von diesen zu den Seleukiden und zu den Ptolemäern. Von den Seleukiden haben fast alle aus dem Seleukidenreiche hervorgegangenen Nachfolgestaaten die Institution übernommen, und die Ptolemäer haben die Strategie an die Römer weitergegeben; erst die Neuordnung der Spätantike, die Schaffung der Pagarchien in Ägypten mit dem Amt des *praepositus pagi* (nach E. R. Boak im Jahre 307/8 n. Chr.), bedeutet hier eine entscheidende Wende. Es ist kaum ein Zufall, wenn wir die Institution der Strategie ebenso im hellenistischen Indien finden wie im Westen, in Karthago und in Rom; denn es scheint manches dafür zu sprechen, daß die römische Provinzialprätur, wie sie uns zuerst in Sizilien und in Sardinien nebst Korsika seit dem Jahre 227 v. Chr. begegnet, auf hellenistische Anregungen zurückzuführen ist. Und zwar ist für die karthagische Provinzialstrategie, wenn meine Vermutung zutrifft, das Ptolemäerreich, im besonderen die Institution der ptolemäischen Strategie in der Cyrenaica,

der Vermittler gewesen. Das für die hellenistische Strategie Charakteristische ist die Administration eines räumlich fest umgrenzten Territoriums durch einen Beauftragten des hellenistischen Herrschers. Die Anknüpfung an das altpersische Satrapenamt ist hierbei unverkennbar, auch darin, daß die hellenistischen Strategen gelegentlich als große Grundherrn, als Besitzer von sog. *δορεαί* und von *κτῆσεις*, erscheinen. Von dem märchenhaften Reichtum der Günstlinge der Seleukiden und der Ptolemäer weiß die Literatur des Altertums manch interessante Anekdote zu berichten. Vielberufen war die Schwelgerei an den Höfen der seleukidischen Großen, und in der späteren Ptolemäerzeit soll es gelegentlich vorgekommen sein, daß reich gewordene Günstlinge dem Könige den Sold für das Heer vorgeschossen haben.

Als besonders charakteristisch für die hellenistische Verwaltungspraxis muß die Zusammenfassung größerer, als Satrapien oder als Gaue verwalteter Territorien zu «Generalkommandos» oder zu «Vizekönigtümern» gelten. Die ersten Vorbilder für diese Praxis, die in hellenistischer Zeit ganz allgemein geübt worden ist, wären in den Strategien von Europa und Asien in der Diadochenzeit zu suchen. In die Zeit unmittelbar nach dem Tode Alexanders d. Gr. geht auch die Errichtung des sogenannten «Generalkommandos der Oberen Satrapien» zurück, einer Stellung, die zuerst Peithon unter dem Chiliarchen Perdikkas bekleidet hat. Die Seleukiden haben dieses Kommando übernommen (Antiochos I., Molon, Timarchos). Diese Strategie der Oberen Satrapien im Seleukidenreich findet ihr Gegenbild in der *Strategie der Thebaïs* unter den Ptolemäern, deren Entstehung man doch wohl schon in den Ausgang des 3. Jahrhunderts v. Chr. verlegen muß. Das Problem des *Imperium maius et minus*, das uns aus der Geschichte der späten römischen Republik und der frühen Kaiserzeit geläufig ist (Pompejus, M. Vipsanius Agrippa, Germanicus), hat seine Analogien in den hellenistischen Monarchien. Und das ist kein Wunder; in großen Territorialreichen mußte sich diese Verwaltungspraxis von selbst nahelegen, insbesondere dann, wenn man über größere Heereskörper verfügte, die man nicht durch Unterstellung unter die einzelnen Provinzialstatthalter auseinanderreißen wollte. Genau das gleiche Problem war auch schon im Achämenidenreich vorhanden. Wir erinnern uns der Sonderstellung des Jüngeren Kyros als Satrapen von Sardes und als Karanos, d. h. als militärischen Oberbefehlshabers aller persischen Reichstruppen in Kleinasien. In den seleukidischen Vizekönigen von Sardes (Achaïos, Zeuxis u. a.) hat Kyros in der hellenistischen Zeit Nachfolger gefunden. Die Übereinstimmung der seleukidischen und der achämenidischen Administration in Kleinasien ist überdies so weitgehend, daß man unbedingt einen inneren Zusammenhang annehmen muß. Wiederum erweist sich das Achämenidenreich mit seiner Administration als das maßgebende Vorbild der hellenistischen Institutionen.

Die kleinsten Einheiten der hellenistischen Territorialverwaltung bilden bekanntlich die *Topoi*, «das Gebiet». Im ptolemäischen Ägypten findet sich als Zwischeninstanz zwischen dem Gau (griech. *νομός*) und dem Dorf (*κώμη*) die

Toparchie (*τοπαρχία*); auch in Palästina erscheint die Toparchie wieder, und im späthellenistischen Kleinasien ist der Titel Toparches, wenn auch durch Zufall nur vereinzelt, belegt. Es ist nicht unwahrscheinlich, daß wir in den *τόποι* und in den *τοπαρχίαι* Verwaltungseinheiten vorfinden, die in der Sache letzten Endes wiederum auf das Reich der Achämeniden zurückzuführen sind. Die für die hellenistische Verwaltungspraxis in Asien charakteristische Dreiteilung der Reichsuntertanen in Dynasten, Poleis und Topoi, wobei unter den letzteren das flache Land verstanden wird, hat ihr Vorbild in der Organisation des Perserreiches (Dynasten, Poleis und Ethne).

Schwieriger ist das Problem der Poleis in den hellenistischen Monarchien. Über diese Frage ist in den letzten Jahrzehnten viel geschrieben worden. Von Bedeutung scheint mir einmal die typisch makedonische Auffassung von der vom Könige abhängigen Polis zu sein, eine Konzeption, die natürlich mit der altgriechischen Polis-Idee unvereinbar ist. Diese makedonische Polis finden wir in der hellenistischen Zeit verkörpert in der Großstadt Alexandrien, aber auch bis zu einem gewissen Grade in Pergamon und selbstverständlich in den makedonischen Poleis im Mutterlande wie Kassandreia, Thessalonike und anderen. Makedonische Poleis in diesem Sinne waren sicherlich auch die Gründungen der ersten Seleukiden in Asien, besonders in Syrien und in Mesopotamien. Hat doch beispielsweise ein von P. Roussel veröffentlichtes Dekret von Laodikeia am Meer die Kunde von der Existenz von sogenannten Peliganes in dieser Stadt gebracht. Die Peliganes – sie finden sich vielleicht auch in Seleukeia am Tigris, einer anderen Gründung der Seleukiden, wieder – sind eine typisch makedonische Behörde, von deren Existenz wir früher nur aus späten Glossen (Strabon und Hesych) Kenntnis hatten.

Auch im Achämenidenreich hat es Poleis gegeben, nicht nur die großen phönikischen Metropolen wie Tyrus, Sidon, Berytos und andere, vor allem auch die kleinasiatischen Griechenstädte, die sich seit dem persisch-spartanischen Subsidienvtrage von 412 den Persern ausgeliefert sahen. Auch die früheren Perserkönige hatten sich um die Autonomie und Eleutherie, die Palladien der griechischen Bürgerfreiheit, nicht gekümmert; sie verlangten von den Griechenstädten Gehorsam, Heeresfolge, Aufnahme von Besatzungen und Zahlung von Tributen; in nicht wenigen Fällen stützten die Perserkönige die Herrschaft griechischer Tyrannen. Von der Idee der altgriechischen Polis war hier nicht mehr viel übrig geblieben, und man kann daher sicher sein, daß die Freude über die Befreiung vom Perserjoch durch Alexander im Jahre 334/3 v. Chr. den Griechen Kleinasien aus dem Herzen gekommen ist. In Wahrheit hatten sie allerdings nur den Herren gewechselt, sie gehörten zu dem von Alexander eroberten Territorium des Achämenidenreiches, das er als «speergewonnenes Land» betrachtete. Unter den Diadochen wurde die Lage der kleinasiatischen Griechenstädte noch schwieriger. Wem sollten sie sich anschließen, da sich alle Machthaber mit Drohung oder mit Versprechungen um ihre Hilfe bewarben? Daß es für die Poleis schwer, oft geradezu unmöglich gewesen ist, sich in den Diadochenkämpfen als eigene Größe zu behaupten, lehren

die Inschriften. Ich erinnere hier an die ephesischen Ehrendekrete, die J. Keil vor vielen Jahren herausgegeben hat (Österr. Jahresh. 16 [1913] 231 ff.): Die Dekrete zeigen, daß Ephesos nacheinander auf der Seite des Perdikkas, des Antipatros, des Demetrios, des Ptolemaios und schließlich des Lysimachos – und zwar innerhalb von wenigen Jahren – gestanden hat. Wie Ephesos, so haben auch die anderen Poleis in Kleinasien und Griechenland zwischen den miteinander streitenden Parteien zu laviere versucht; nur wenn sie besonders vom Glück begünstigt waren, konnten sie ein paar Jahre ihre Selbständigkeit behaupten.

Im großen und ganzen ist die Stellung der Griechenstädte zu den hellenistischen Herrschern, das größere oder kleinere Maß der Freiheit, das die Städte genossen, ein untrügliches politisches Barometer, an dem man die Macht und den Einfluß der einzelnen Dynastien, der Seleukiden, Attaliden in Kleinasien ablesen kann. Eine sehr wertvolle Quelle, die bis heute noch viel zu wenig ausgeschöpft worden ist, stellen die Münzen dar, und zwar vor allem die Münzprägungen der Seleukiden, die uns E. T. Newell in so vorbildlicher Weise in seinen *Western Seleucid Mints* (New York 1941) bereitgestellt hat.

Das Problem, Herrschermacht und Bürgerfreiheit miteinander in Einklang zu bringen, ist sehr alt; es ist so alt, wie es Städte und Herrscher gibt. Wir kennen Freiheitserklärungen neuassyrischer Herrscher, die E. F. Weidner (Z. Ass. 43 [1936] 114 ff.) veröffentlicht und besprochen hat. Schon hier taucht das Problem der «Freiheit» auf, das in den Freiheitserklärungen der hellenistischen Herrscher eine so große Rolle gespielt hat.

Für die Poleis in ihrem Machtbereich haben die hellenistischen Monarchen in vielen Fällen Aufsichtsbeamte ernannt, als deren Titel in der Überlieferung Bezeichnungen wie Epistates oder $\delta \epsilon \pi \iota \tau \eta \varsigma \pi \acute{o \lambda \epsilon \omega \varsigma$ erscheinen. Zweifellos hat diese Institution eine makedonische Wurzel, zumal diese Epistatai gerade auch in den makedonischen Poleis des Mutterlandes in der hellenistischen Periode belegt sind. Aber das ist nicht alles. Wir treffen in dem hellenistischen Uruk-Warka um 200 v. Chr. einen Babylonier mit dem babylonisch-griechischen Doppelnamen Anu-uballit-Kephalon, der den babylonischen Titel *šakin āli*, d. h. «der über die Stadt Eingesetzte», führt. Dieser babylonische Titel ist im Neubabylonischen und im Neuassyrischen häufig bezeugt; man kann annehmen, daß die Seleukiden ebenso wie vor ihnen Alexander und die Achämeniden an dem Titel (und vielleicht auch an den Befugnissen) nichts Wesentliches geändert haben.

Der maßgebende Einfluß des Alten Orients, insbesondere aber des Perserreiches auf die Administration des Hellenismus ist auf vielen anderen Gebieten zu spüren. Das hellenistische Postwesen, der Vorläufer des römischen *Cursus publicus*, ist ohne das persische Vorbild und ohne die von den Persern in Vorderasien gebauten Straßen undenkbar. Die Perser stehen hier, wie neuere Urkundenfunde gezeigt haben (A. Alt, Zeitschr. des Deutschen Palästina-Vereins 67 [1945] 147 ff.), wiederum auf den Schultern der Assyrier. Die hellenistischen Verwaltungsaufzeichnungen, das Gegenstück der römischen *Commentarii magistratum*, die sogenannten Hypo-

mnematismoi, haben ihr Vorbild in den am Perserhofe geführten Ephemeriden, und selbst die Ausbildung der hellenistischen Kanzlei-praxis in den sogenannten Königsbriefen ist ohne die Perser nicht denkbar. Von den Achämeniden hat der Makedone Alexander das heilige Feuer übernommen, das Symbol der Ewigkeit des Herrschertums; durch den Hellenismus hat es seinen Weg in das Hofzeremoniell der römischen Kaiserzeit gefunden. Auch die Ausbildung der hellenistischen Hofrangordnung mit ihren zahlreichen Gruppen von «Freunden» und «Verwandten» des Königs hat im Achämenidenreich, im besonderen in der Institution der Orosangen, Vorbilder. Ja selbst der Titel der Perserkönige lebt im Hellenismus, z. B. unter Antiochos III., der sich als «Großkönig» (*βασιλεὺς μέγας*) bezeichnen ließ, wieder auf.

Das im vorigen gegebene Bild bliebe jedoch einseitig, wollte man die besondere Leistung der Makedonen und Griechen auf dem Gebiete der hellenistischen Administration verschweigen. Sie liegt vor allem darin, daß Makedonen und Griechen das Administrationssystem der Perser mit neuem Geist durchdrungen, in wichtigen Punkten umgeformt und rationalisiert haben. Die Aufgabe, die die Makedonen und Griechen zu bewältigen hatten, war alles andere als einfach. Weder die makedonischen Edelleute noch die griechischen Politen verfügten von Hause aus über irgendwelche administrativen Erfahrungen in der Verwaltung großer Territorien, wie sie bei den Persern vorauszusetzen sind. Wenn die Makedonen und Griechen dennoch den ihnen gestellten Aufgaben in so glänzender Weise gerecht geworden sind, so zeigt dies ihre geistige Anpassungsfähigkeit in hellstem Lichte. Das Wort des Verfassers der unter den platonischen Schriften überlieferten «*Epinomis*», daß die Hellenen alles, was sie von den Barbaren übernahmen, erst zur Vollendung geführt hätten, gilt nicht zuletzt für die Leistungen der Griechen und Makedonen auf dem Felde der hellenistischen Administration. Hier kann nur auf einige wenige Tatsachen aufmerksam gemacht werden. An erster Stelle steht die Eingliederung des *hellenistischen Herrscherkultes* in die hellenistische Verwaltung. Die Organisation des Herrscherkultes, der gegenüber der Welt des Orients etwas grundsätzlich Neues darstellt, ist eine Leistung, die allein den hellenistischen Herrschern, im besonderen der zweiten Generation nach Alexander (Ptolemaios II. und Antiochos I.) zuzuschreiben ist. Noch folgenreicher war die Einführung der *griechischen Sprache* als Sprache der Verwaltung in den hellenistischen Königreichen. Das Griechische, in der Form der attischen Koiné, hat sich durch die hellenistischen Herrscher in ganz Vorderasien als Verkehrssprache durchgesetzt, es hat das sogenannte Reichsaramäische, die Verwaltungssprache des altpersischen Reiches, verdrängt, ein Vorgang, der von geradezu unabsehbarer Bedeutung für das Geistesleben des Vorderen Orients geworden ist. Griechische Inschriften und griechische Verwaltungsbezeichnungen finden sich im 3. Jahrhundert v. Chr. in der gesamten hellenistischen Welt bis hin nach Indien, bis zu den Grenzen Nubiens und im fernsten Armenien, das Alexander auf seinem Eroberungszuge nie betreten hatte. Der Siegeszug der griechischen Sprache ist ein Vorgang, der zur inneren Umformung

des Orients Wesentliches beigetragen hat. Wenn der babylonische Bêls-Priester Berossos (unter Antiochos I.) und der Ägypter Manethon die Geschichte ihrer Völker in der Sprache der Fremden geschrieben haben, so zeigt dies, daß auch sie von der Kultur und dem Denken der fremden Eroberer nicht unberührt geblieben waren. Mit der griechischen Sprache hat auch das *griechische Recht* seinen Einzug in den Orient gehalten; griechische Rechtsurkunden finden sich in der ganzen hellenistischen Welt, vor allem aber im ptolemäischen Ägypten. Freilich beurteilt die moderne rechtshistorische Forschung die allgemeine Bedeutung des ptolemäischen Rechts außerordentlich skeptisch, E. Seidl ist sogar so weit gegangen, nicht dem griechischen, sondern dem enchorischen, dem demotischen Recht im ptolemäischen Ägypten die Palme zu reichen (vor allem im Hinblick auf die Urkunden des demotischen Familienarchivs von Siût, deren Publikation wir Sir Herbert Thompson verdanken) – aber hier scheint mir doch wohl aus dem zufälligen Befund ein zu weitgehender Schluß gezogen. Entscheidend ist vielmehr die Tatsache, daß die gesamte Administration des Landes in Ägypten auf griechischen Rechtsgrundsätzen beruht – eine folgenschwere Veränderung gegenüber jenen Zeiten, in denen Ägypten nach dem enchorischen Recht regiert worden ist.

Eine weitere nicht zu unterschätzende Umwandlung der geistigen Welt des Alten Orients brachte die Pflege der Fachwissenschaften und des wissenschaftlichen Denkens durch die Hellenen. Gerade weil Theorie und Praxis nicht voneinander zu trennen sind – man braucht hier nur an einen Gelehrten wie Archimedes zu erinnern – haben die naturwissenschaftlichen Entdeckungen lebhaften Widerhall im praktischen Leben gefunden. Deinokrates von Rhodos, der Städteerbauer, der für Alexander den Plan der neuen Großstadt am Nil entworfen hat, Sostratos von Knidos, der den Pharos erbaute, und mit ihnen ein ganzes Heer von Baumeistern, Architekten und Ingenieuren – sie alle sind die Repräsentanten einer neuen, echt wissenschaftlichen Geisteshaltung, die sich in der hellenistischen Zeit erfolgreich gegenüber einer altgewordenen Geisteswelt durchgesetzt hat. Wieviel etwa das alexandrinische Museion mit seiner Gelehrtenakademie zur Bildung einer neuen Geisteswelt beigetragen hat, das kann hier nicht im einzelnen ausgeführt werden. Die Anziehungskraft des griechischen Geisteslebens auf die Orientalen und insbesondere auf die führenden Schichten ist schwerlich zu überschätzen. Griechisches Denken und griechische Lebensformen haben unter der eingeborenen Bevölkerung weithin Anklang gefunden, nicht allein in Ägypten, sondern auch in Asien, wie z. B. unter den gebildeten Juden, bis hier die Reaktion der Makkabäer einsetzt.

Wenn wir uns nunmehr der Frage zuwenden, wie es kommt, daß sich das ptolemäische Ägypten in vieler Hinsicht von den übrigen hellenistischen Staaten so grundlegend unterscheidet, jener Frage also, die das Grundthema unseres Kongresses bildet, so wäre vor allem auf drei Faktoren hinzuweisen: auf die geographischen Gegebenheiten, auf die Bevölkerung und auf die geschichtliche Vergangenheit. Auf die Geographie brauche ich hier nur mit wenigen Worten einzugehen. Ein Land, dessen einzige Dimension die Länge ist – Ägypten besteht eigentlich

nur aus dem sehr schmalen fruchtbaren Niltal, das zwischen der Arabischen und der Libyschen Wüste eingebettet ist – zwingt jeder Regierung die wesentlichen Züge der Administration von vornherein geradezu auf. Negativ ausgedrückt heißt dies, daß sich in Ägypten die Prinzipien der Verwaltung eines Flächenstaates nicht durchführen lassen. Was in dem schmalen Niltal organisiert werden kann, ist das verhältnismäßig leicht zu übersehende Areal des Fruchtlandes und die Arbeitskraft seiner Bewohner. Die Fellachen zu Dorf- und Gaugemeinschaften zusammenzufassen, mußte die Aufgabe einer jeden Regierung des Landes Ägypten werden, mochte diese Regierung nun eine einheimische oder eine fremde sein. Eine weitere geographische Gegebenheit ist die, daß Ägypten von jeher ein Land ohne Städte gewesen ist. Die wenigen Orte, die im Laufe der pharaonischen Zeit eine politische Rolle als Hauptstädte des Landes gespielt haben, sind bald aufgezählt: Es sind Memphis, Theben und Tanis, dazu noch ganz vorübergehend Tell-el-Amarna. An diesem städtearmen Zustande des Landes haben die Ptolemäer wohlweislich nichts geändert. Sie haben zu Alexandrien und Naukratis noch Ptolemais in Oberägypten hinzugefügt, Kaiser Hadrian hat schließlich noch Antinoopolis gegründet. Auch unter den Ptolemäern ist Ägypten das geblieben, was es von jeher gewesen war: ein einziges riesiges Dorf mit seinen Fellachen. In dieser Hinsicht steht das ptolemäische Ägypten in diametralem Gegensatz zu dem Seleukidenreich, dessen Rückgrat gerade die vielen zum Teil neugegründeten Poleis in Kleinasien, Syrien und Mesopotamien bildeten.

Das wichtigste Kapital des Landes war die Arbeitskraft seiner Bewohner. Nehmen wir an, die Zahl der Einwohner des Landes habe in der Ptolemäerzeit etwa 7 Millionen betragen, so darf man die arbeitende eingeborene Bevölkerung – unter Abzug von etwa 1 Million Griechen in der Hauptstadt Alexandrien und in der ägyptischen Chora – auf mindestens 4 Millionen beziffern, in die allerdings die Frauen miteingeschlossen wären. Diese Zahl ist an und für sich schon sehr hoch, ihre Bedeutung wächst aber noch, wenn man in Betracht zieht, daß sie, auf engstem Raume zusammengedrängt, von der Administration verhältnismäßig leicht erfaßt werden konnte – ganz anders als etwa die auf mehrere Millionen von Quadratkilometern verstreute Einwohnerschaft des Seleukidenreiches in den Weiten Vorderasiens. Jede Administration des Nillandes mußte bestrebt sein, sich diese ungeheure Arbeitskraft der Bewohner zunutze zu machen. Nur die scharf zusammengefaßte und bis ins letzte durchorganisierte Arbeitskraft der ägyptischen Einwohner hat es den Pharaonen ermöglicht, sich in den Pyramiden Monumente zu erbauen, die auch heute noch die Bewunderung des modernen Betrachters erwecken. Die Ptolemäer haben es verstanden, auf den Spuren ihrer Vorgänger in Ägypten ein Wirtschaftssystem zu errichten, das in der hellenistischen Welt seinesgleichen nicht besessen hat: Über der gesamten ägyptischen Chora ist ein Netz ausgespannt, in dessen Maschen sich auch der letzte der Fellachen verfangen mußte: Komarchen und Komogrammateis, Toparchen und Topogrammateis, Meridarchen, Nomarchen, Oikonomoi, Strategen und Epistrategen – sie alle waren

die Repräsentanten eines Systems, das aus der Arbeitskraft der Bewohner auch das Letzte herauszuholen gewillt war. Über allem stand im Betrieb der Landwirtschaft das «Soll», an dessen Erfüllung man festhielt, wenn auch die Bauern darüber zugrunde gingen. Der Fiskalismus durchdringt nicht nur das ganze Wirtschaftsleben, er ist auch die Seele der ganzen Administration, aus allen Verfügungen und vor allem aus den Amnestieerlassen der Ptolemäer tönt uns als oberster Leitsatz die Rücksicht auf die königlichen Einkünfte entgegen. Das ganze Land ist ein einziger riesiger Gutshof, den der Dioiketes für den jeweiligen König verwaltet. Im Gegensatz zu dem Reich der Seleukiden, das zahlreiche Poleis mit ihren Landgebieten aufzuweisen hat, ist das ptolemäische Ägypten bis auf einen verschwindend geringen Teil «Königsland». An seinem Obereigentumsrecht auch über das Tempelland und über das einzelnen Würdenträgern «konzedierte» Land hält der Herrscher grundsätzlich fest. Während im Seleukidenreich das feudale Element als Erbe der Achämenidenzeit sich im Aufbau des Reiches überall bemerkbar macht, fehlt es im ptolemäischen Ägypten nahezu ganz – dies einer der wichtigsten Wesensunterschiede zwischen diesen beiden hellenistischen Großreichen. Was in den iranischen Gebieten der Seleukiden die Satrapen und die anderen großen Grundherren in die Hand genommen haben, die Aufsicht über die Bebauung des Landes, die Ablieferung der Naturalien, das organisierte in Ägypten der König selbst: sein Arm war das Heer der Funktionäre vom Dioiketes herunter bis zum letzten Dorfschulzen. Den Geist der ptolemäischen Administration erschließen uns die Urkunden, insbesondere die Gesetze und Verordnungen der Ptolemäer, die uns Frl. Marie-Thérèse Lenger bequem zusammengestellt hat (*Chronique d'Égypte* Nr. 37 [1944] 108ff.). Wie ein roter Faden zieht sich durch diese Urkunden der Grundsatz, daß die Arbeitskraft der Bevölkerung unter allen Umständen erhalten bleiben muß. Besonders aufschlußreich ist die große Friedenskundgebung des Ptolemaios VIII. Euergetes II. vom Jahre 118 v. Chr. (*PTeb.* I, 5): Unmittelbar nach der Verkündung der Generalamnestie steht der Appell an die arbeitende Bevölkerung, sich wieder an das Werk zu machen, wobei den Gutwilligen die Rückerstattung der früheren Privilegien zugesichert wird. Ähnliche Töne schlägt bereits der Erlaß des Dioiketen Herodes vom Jahre 164 v. Chr. an (UPZ I Nr. 110): wenn diese Urkunde wohl auch im Zusammenhang mit dem Eingeborenenaufstand des Dionysios Petosarapis steht, so geht doch aus ihr das eine mit aller Deutlichkeit hervor: Die Bebauung des Landes (*γεωργία*) steht über allem, sie soll mit allen Mitteln gefördert werden, wenn es sein muß, auch mit Zwangsmitteln, wie z. B. auf dem Wege über die Zwangsverpachtung und ähnliches. Bei dieser Lage ist es verständlich, wenn die Regierung nichts mehr fürchtete, als daß sich die Bevölkerung dem Zugriff der staatlichen Organe zu entziehen versuchte, vor allem durch die «Streiks», die *ἀναρχοῦσεις*. Gefährlich waren auch die Eingeborenenaufstände, die seit dem Ende des 3. Jahrhunderts v. Chr. das Land und seine Wirtschaft erschütterten. Über 20 Jahre lang war die Thebais dem Reiche verloren (207–186 v. Chr.). Die Motive dieser Aufstände sind nicht allein nationalistische Strömungen,

die in Ägypten nicht gefehlt haben, es sind ebenso sehr soziale Gründe, es ist die trostlose Lage der einheimischen Bevölkerung, von der das Schreiben des Herodes vom Jahre 164 v. Chr. wenig erfreuliche Einzelheiten berichtet. Es ist nicht zu übersehen, daß die Regierenden vielfach den besten Willen, oft auch Wohlwollen bewiesen haben, aber die Funktionäre wurden der Schwierigkeiten einfach nicht Herr, und der nur allzu menschliche Egoismus der staatlichen Beauftragten führte immer wieder zu Bedrückungen von Tempeln und Privatleuten. Insbesondere waren die sogenannten *Parusiai* gefürchtet, da sie die von ihnen betroffene Bevölkerung mit schweren Abgaben belasteten, zumal sich auch die geringsten Funktionäre oft anmaßend und habgierig gebärdeten. Der Krebs Schaden lag aber in Wahrheit gar nicht bei den Menschen, er lag im fiskalischen System begründet. Man braucht nur die Verordnung der Großen Kleopatra und ihres Bruders, des XIII. Ptolemäers, vom Jahre 50 v. Chr. zu lesen (BGU VIII 1730), um zu erkennen, mit welcher drakonischen Härte die Grundsätze des Fiskalismus durchgesetzt worden sind: In der Verordnung der beiden Herrscher wird den Kaufleuten in Mittelägypten bei Androhung der Todesstrafe verboten, Korn und Hülsenfrüchte anderswohin als nach Alexandrien zu transportieren.

Wenden wir uns nun von dem System der ptolemäischen Administration zu seinen Trägern, so finden wir als die eigentlichen Repräsentanten der Reichs- und Landesverwaltung im Ptolemäerreicht die *Strategen*. Den Ausbau dieses Systems wird man den ersten drei Ptolemäern zuschreiben dürfen, nachdem Alexander der Große mit der Einsetzung von zwei Militärgouverneuren im Jahre 332/1 v. Chr. (wahrscheinlich je einen für Oberägypten und Unterägypten) vorangegangen war. Während im Seleukidenreich, wie es scheint, nur in Kleinasien die Strategie zu der herrschenden Administrationsform geworden ist – sie ist hier von den Attaliden nach dem Frieden von Apameia (188 v. Chr.) als ein Erbe der Seleukiden übernommen worden –, haben die ersten Ptolemäer dieses System in ihrem Reiche mit aller nur möglichen Folgerichtigkeit entwickelt. Wir finden die Strategen nicht nur an der Spitze der einzelnen auswärtigen Provinzen des Ptolemäerreiches, in «Syrien und Phönikien», in der Cyrenaica und vor allem auf der wichtigen Insel Cypern, wir finden sie auch an der Spitze der einzelnen ägyptischen Gaue des Nillandes, hier spätestens seit der Zeit des 3. Ptolemäers. Außerdem erscheinen in Ägypten noch «Strategen der Thebaïs» und Epistrategen, deren Ämter in der späteren Ptolemäerzeit des öfteren miteinander verbunden sind. Ungeachtet der Tatsache, daß die Ptolemäer manche Einzelheiten des Aufbaues und des Systems der traditionellen Landesverwaltung Ägyptens übernommen haben – besonders charakteristisch ist hierfür die Existenz eines ganzen Heeres von «Schreibern», die nunmehr freilich griechische Titel führen (z. B. βασιλικοὶ γραμματεῖς); ihr ägyptischer, enchorischer Ursprung ist unverkennbar, zumal sie in den anderen hellenistischen Reichen keine Parallelen besitzen. Im Gegensatz zur Administration der Seleukiden, die sich weithin auf das feudale Element stützte, ergab sich für die ersten Ptolemäer die Notwendigkeit, in allem Wesentlichen ohne die Hilfe

der einheimischen Großen auszukommen. Dies konnte man, weil Ägypten als Landschaft viel intensiver durch das neue von hellenischem Geist erfüllte System zu durchdringen war als etwa die Weiten Vorderasiens, über die sich die Herrschaft der Seleukiden, die teilweise nur eine indirekte war, erstreckte. Das ptolemäische Ägypten ist daher der Verwaltungsstaat par excellence nicht nur der hellenistischen Periode, sondern des gesamten Altertums gewesen; die Prinzipien, die die Ptolemäer angewandt haben, sind von den Römern übernommen und in den Staat der Spätantike verpflanzt worden, dessen nivellierende Organisation sich zum mindesten dem Geiste nach auf das ptolemäische Vorbild berufen kann.

Gegenüber den anderen hellenistischen Staaten hat die Verwaltung des Ptolemäerreiches einen sehr entscheidenden Vorzug: es ist der Vorzug der *Einheitlichkeit*. Während für das Seleukidenreich und seine Organisation gerade die Zweiteilung in den nach griechischen Prinzipien regierten Westen und in den nach iranischem Vorbild regierten Osten charakteristisch ist, haben die ersten Ptolemäer der ptolemäischen Reichsverwaltung eine gewisse Uniformität gegeben, die ihr erhalten geblieben ist, solange es überhaupt einen ptolemäischen Staat gegeben hat. Wenn meine eigene Vermutung richtig ist, so wäre es Antiochos III. gewesen, der als erster den Versuch unternommen hat, die Verwaltung seines immer noch sehr bedeutenden Reiches nach einheitlichen Gesichtspunkten auszurichten (seit etwa 223 v. Chr.). Wenn wir nun in Betracht ziehen, daß die Seleukiden auch in der Organisation des südlichen Syriens, des sogenannten Koilesyriens, wichtige Züge der ptolemäischen Organisation übernommen haben, so liegt der Schluß nahe, daß Antiochos III. bei seiner «Reichsreform» sich die ptolemäische Administration zum Vorbild genommen hat. Wenn es zutreffen sollte, daß es Ptolemaios III. Euergetes I. gewesen ist, der – und zwar vor 229 v. Chr. – die Institution der Gaustrategie in der gesamten ägyptischen Chora eingeführt hat, so würde hier eine Verbindungslinie zwischen den beiden hellenistischen Großreichen sichtbar. Vielleicht ist es auch kein Zufall, daß die Römer im Jahre 227 sowohl in Sizilien als auch in Sardinien und Korsika die Verwaltung dieser beiden Provinzen in die Hände von Funktionären gelegt haben, deren Prätortitel und deren Funktionen wohl nicht durch Zufall an die hellenistische Strategie erinnern.

Ebenso uneinheitlich wie die Organisation des Seleukidenreiches war die Administration des Reiches der Antigoniden in Makedonien und in den makedonischen Nebenländern. Während im Stammlande, soweit wir jedenfalls sehen, die alte Stammesverfassung erhalten geblieben ist, stehen die auswärtigen Besitzungen der Antigoniden und die sogenannten Nebenländer Makedoniens (Thrakien, Päonien, die griechischen Gebiete und die Eroberungen der Antigoniden in Karien) unter königlichen Gouverneuren, Strategen.

Der Unterschied springt deutlich in die Augen: Was den beiden anderen großen hellenistischen Reichen fehlt, die Einheitlichkeit der Verwaltung – hier im ptolemäischen Ägypten ist sie vorhanden. Die ptolemäische Landesverwaltung ist in allen wesentlichen Zügen einheitlich; gewisse Anomalien wie z. B. im Arsinoites

Nomos und in der Thebais – auf die letzteren hat kürzlich E. Van't Dack mit Recht hingewiesen – vermögen das Gesamtbild nicht wesentlich zu ändern. Wir müssen in der Verwaltungsgeschichte des Altertums bis in die Zeit Diokletians gehen, wenn wir eine ähnlich uniforme Reichsverwaltung finden wollen, und in der Neuzeit müßte man etwa an die Einrichtung der französischen Departemente im Jahre 1789 erinnern. Es ist viel mehr als eine bloße Äußerlichkeit, wenn man die gleichen Funktionäre, die Strategen, Oikonomoi, Meridarchen, Toparchen und Komarchen, nicht allein in Ägypten, sondern auch in den auswärtigen Besitzungen des Ptolemäerreiches antrifft. Die Strategen sind nicht nur die Häupter der Gauverwaltung des Nillandes, sie sind auch die Militär- und Zivilgouverneure der auswärtigen Besitzungen; die Oikonomoi finden sich außer in Ägypten, in dem sie bis in das 2. Jahrhundert v. Chr. hinein die leitenden Funktionäre der Finanzverwaltung der einzelnen Gaue gewesen sind, auch auf der Insel Cypern, selbst für den Nesiotenbund unter ptolemäischem Protektorat ist inschriftlich ein *οἰκονόμος τῶν νήσων* bezeugt. Die Meridarchen des arsinoïtischen Gaues haben ihr Gegenstück in den Meridarchen in Palästina, auch die Toparchen und Komarchen finden sich in Südsyrien wie in Ägypten. Endlich wäre noch an die «Stadtgouverneure» zu erinnern, die – unter dem Titel *ἐπὶ τῆς πόλεως* – nicht nur für die Reichshauptstadt Alexandrien, sondern auch für die Städte der Cyrenaica, für die cyprischen Gemeinden und für Thera bezeugt sind. Wenn sich also die ptolemäische Verwaltung trotz ihren Besonderheiten im großen und ganzen in den Rahmen der hellenistischen Administration einfügen läßt, so bleibt dennoch das andere große Problem, das schon Mommsen gesehen hat, bestehen: Es bleibt die Frage zu beantworten, inwieweit das pharaonische, das «sesostrische» Erbe (um mit Mommsen zu sprechen) für den Aufbau der ptolemäischen Verwaltung bestimmend gewesen ist. Ich kann diese Frage, die in letzter Zeit recht verschieden beantwortet worden ist, hier nur kurz streifen, da jede eingehende Behandlung viel zu weit führen würde. Daß die pharaonische Administration in manchen Einzelzügen in der Ptolemäerzeit weiterlebt, ist ein historisches Faktum, das von keinem Einsichtigen mehr bestritten wird. Ich brauche hier nur an die ägyptische Gaueinteilung als solche zu erinnern oder an die Tatsache, daß auch im pharaonischen Ägypten, zuletzt in der Saitenzeit, Zusammenfassungen von mehreren Gauen in der Form von größeren Kommandos erscheinen – das alles sind Dinge, die von vornherein zu erwarten waren und daher keine Überraschung bedeuten. Zu allen Zeiten lebt in der Verwaltung das Erbe der Vergangenheit fort. Entscheidend für die Beurteilung ist jedoch der Geist, der die Materie gestaltet, und hier kann kein Zweifel darüber bestehen, daß der Geist des Griechentums in dem alten Pharaonenlande grundlegend Neues geschaffen hat, vor allem unter der Regierung der drei ersten Ptolemäer. Das 1. Jahrhundert der Ptolemäer ist weitgehend ein *griechisches* Jahrhundert für Ägypten gewesen, auch gerade auf dem Felde der Administration. Die weitere Entwicklung, für die vor allem ein Herrscher wie Ptolemaios VIII. Euergetes II. (145–116) verantwortlich zu machen ist, führt allerdings zu

einer inneren Wandlung des Staates, in dem von nun an das Ägyptertum eine wichtige Rolle gespielt hat. Inwieweit sich dies auf dem Gebiet der Administration ausgewirkt hat, das zu zeigen muß die Aufgabe künftiger Studien sein.

Die allgemeine Bedeutung der ptolemäischen Administration kann hier nur in wenig Worten angedeutet werden. Nicht nur die Nachbarn der Ptolemäer im Osten, die Seleukiden, haben von den Ptolemäern gelernt, auch der Westen ist von ptolemäischer Beeinflussung nicht unberührt geblieben. Wahrscheinlich auf dem Wege über Kyrene, vielleicht aber auch auf direktem Wege, hat die Institution der ptolemäischen Strategie Eingang auch in das karthagische Staatswesen gefunden, und auch die römische Provinzialverwaltung hat Ideen der ptolemäischen Administration sich zu eigen gemacht. Die Leistung aber der ersten drei Ptolemäer, denen wir den Aufbau der ptolemäischen Administration verdanken, erscheint um so größer, als die Herrscher bei ihrem Aufbauwerk durch die Zeitumstände nicht immer begünstigt worden sind. Die Annalen des Ptolemäerreiches verzeichnen in dem 3. Jahrhundert v. Chr. eine ganze Reihe blutiger Kriege, vor allem mit dem seleukidischen Nachbarn. Wenn es den ersten Ptolemäern dennoch gelungen ist, ein so festes und dauerhaftes Gebäude zu errichten, das selbst den Untergang der Eigenstaatlichkeit noch überdauert hat, so zeugt dies von der Gründlichkeit und Solidität eines Verwaltungsaufbaues, der im gesamten Altertum seinesgleichen nicht findet.

Jede Administration ist so gut wie die Menschen, von denen sie getragen wird. Wir dürfen uns darüber nicht wundern, wenn in den Urkunden in erster Linie die negativen Seiten der ptolemäischen Verwaltung zur Sprache kommen. Menschliche Schwäche und Unzulänglichkeit, Bestechlichkeit, Bedrückung der arbeitenden Bevölkerung, Fehlgriffe der Funktionäre – an all diesen Dingen hat es im ptolemäischen Ägypten nicht gefehlt. Über diesen Dokumenten menschlicher Unzulänglichkeiten darf man jedoch das Positive nicht übersehen. In einer Urkunde aus den letzten Zeiten der Ptolemäerherrschaft lesen wir die Worte, die ein Gaustrategie an den Dioiketes gerichtet hat: «Das Heil des Staates ruht auf der Tyche des göttlichen Königs, auf der Voraussicht (*πρόνοια*) des Dioiketes und auf unserer in Angst und Rastlosigkeit vollbrachten Dienstleistung.» Mag diese Dienstauffassung auch himmelweit verschieden sein von der, die uns heute als das Ideal eines pflichttreuen Beamtentums erscheint – sie zeigt dennoch eine Berufsethik, deren Fundamente Gehorsam und das Bewußtsein der eigenen Leistung gewesen sind. Ohne Gehorsam und Arbeitsfreudigkeit seiner Beamten vermag kein Staat zu bestehen. Wie heißt es in dem berühmten Schreiben eines Dioiketes an einen Oikonomos vom Ende des 3. Jahrhundert v. Chr. (P Teb. III, 703)? «Ich halte es für Eure vornehmste Pflicht, daß Ihr mit besonderer Sorgfalt, in aller Ehrenhaftigkeit und in der besten Weise, in der es Euch möglich ist [Eure Aufgaben zu erfüllen versucht], daß die Richtschnur Eures Handelns in Eurem Bezirk Rechtschaffenheit und Geradheit seien, daß Ihr Euch von schlechter Gesellschaft fernhaltet. Fliehet daher jede Gemeinschaft, wenn sie zur Erreichung eines unrechten Zweckes

geschaffen worden ist. Wenn Ihr Euch in diesen Punkten untadelig erweist, so dürft Ihr gewiß sein, daß man Euch eines höheren Amtes für würdig erachten wird.»

Die Geschichte des ptolemäischen Ägypten zeigt, daß diese Grundsätze keine Phrasen gewesen sind, und wenn wir noch heute die ptolemäische Administration bewundern, so gilt diese Bewunderung zugleich der Leistung der Makedonen und Griechen, die in fremder Umgebung aus griechischem Geiste Großes geschaffen haben. Die Wirkungen dieser Leistung aber sind aus der Geschichte der Alten Welt nicht mehr geschwunden.

Das in dem vorliegenden Vortrag behandelte Thema stützt sich auf eine Reihe von Untersuchungen, von denen hier nur einige wenige neueren Datums genannt werden können. In jüngster Zeit hat sich der belgische Forscher E. Van't Dack in materialreichen Arbeiten mit Einzelproblemen der ptolemäischen Verwaltung beschäftigt; zu nennen wäre etwa sein in Verbindung mit seinem Lehrer W. Peremans verfaßter Aufsatz in den *Miscellanea Gessleriana* (Antwerpen 1948) 988ff.: *Problemen in de administratie van ptolemaeisch Egypte*, ferner: *Recherches sur l'administration du nome dans la Thébaidé au temps des Lagides*, *Aegyptus* 32 (1952) 3ff.; *Notes concernant l'épistratégie ptolémaïque*, *Aegyptus* [noch ungedruckt]. – Wichtig ist der Beitrag von C. B. Welles, *The Ptolemaic Administration in Egypt*, *Journ. of Juristic Papyrology* 3 (1949) 21ff., der jedoch – wenigstens nach meiner Auffassung – das pharaonische Element in der ptolemäischen Verwaltung überschätzt. Schließlich darf ich auf meine eigene *Strategie in der hellenistischen Zeit*, 3 Bände, 1937–1952, hinweisen, von denen der 3. Band eine Monographie über den ptolemäischen Strategen bringt. – Auf das auch von Mommsen angeschnittene «sesostrische Problem», d. h. auf die Frage, inwieweit im ptolemäischen Ägypten die Institutionen der Pharaonenzeit weiterleben, haben jüngst zwei Publikationen neues Licht geworfen: es sind dies die Edition des Papyrus Wilbour vom 4. Jahre Ramses' V. (Oxford 1941 und 1948) und die *Ramesside Administrative Documents* (1948), beide von A. H. Gardiner. Vgl. etwa die Hinweise bei E. Drioton und J. Vandier, *L'Egypte*, 3. Aufl., in der Sammlung «Clio» (Paris 1952) 472ff. 505. Ein abschließendes Urteil (für Hinweise bin ich Herrn Kollegen F. Heichelheim verpflichtet) scheint mir noch verfrüht.

Population et administration

Par B. A. van Groningen, Leyde

Le thème spécial que le comité organisateur de notre congrès m'a fait l'honneur de me confier, est indiqué sommairement par le titre de la présente communication: Population et Administration, ou, si vous préférez: Gouvernement. Un peuple et son gouvernement sont en relations constantes l'un avec l'autre. Leurs intentions, leurs activités, leur volonté et leur inertie se touchent, s'entrecroisent et se heurtent à tout moment et sur des domaines très variés. C'est le cas partout; c'est encore le cas dans l'Égypte gréco-romaine. La papyrologie nous fournit un grand nombre de données qui peuvent illustrer ces rapports. A nous la tâche d'exposer brièvement et dans la mesure du possible si dans l'Égypte gréco-romaine ces rapports présentent un caractère original. et, dans l'affirmative, dans quelle mesure et à quels points de vue.

Puis-je avouer que, le thème une fois fixé, son élaboration m'a causé pas mal de soucis? Les difficultés sont au nombre de trois. D'abord il y a l'ampleur du sujet. La vie d'un peuple se ressent sous presque tous ses aspects des initiatives et des mesures prises par l'administration, surtout celle d'un gouvernement absolu. Notre coup d'œil doit donc, en principe, embrasser tout ce panorama, si vaste et si varié. Le temps nous manque, et la compétence.

Il y a une deuxième difficulté. Elle résulte de l'état de nos connaissances. La constatation d'une originalité implique comparaison. Elle ne se constate pour un objet déterminé que si on le compare avec des objets voisins. Dans le cas qui nous occupe, la comparaison doit se faire d'abord entre l'Égypte ptolémaïque et les autres royaumes hellénistiques, ensuite entre l'Égypte romaine et les autres provinces, surtout les provinces orientales, de l'Empire. Mais cette comparaison n'est matériellement possible qu'à un degré très restreint. Nous ne découvrons toujours de la réalité historique que quelques aspects et quelques phénomènes. Mais ici la comparaison est exceptionnellement malaisée du fait que nous connaissons l'Égypte assez bien, grâce à nos papyrus; mais la pénurie de documents de cette espèce fait précisément que nous connaissons fort mal les pays voisins avec lesquels il faudrait la comparer. Des phénomènes semblables peuvent s'être présentés ailleurs sans que nous en sachions rien.

Mais la troisième difficulté est bien la plus grave de toutes. Que faut-il entendre au juste par l'originalité d'un pays ou d'un aspect de la vie d'un peuple? Elle ne coïncide certainement pas avec la somme des différences qui existent entre eux et les autres. Tout est différent dans le monde, même les choses qui sont présentes dans des nombres infinis d'exemplaires; les classements en groupes, en genres,

espèces ou variétés, se basent sur des éléments qu'on appelle caractéristiques de ces groupes. De même on ne peut parler d'originalité d'un phénomène ou d'un groupe de phénomènes que là où les différences que l'on constate sont réellement caractéristiques, c'est-à-dire dérivent de l'essence même de la chose considérée. Un trait de visage, une façon de parler, une conviction, sont originaux dans un être humain ou dans un peuple, s'ils se trouvent être en relation directe avec leur individualité, s'ils permettent de dire immédiatement: voilà bien un tel; voilà à quoi on reconnaît ce peuple. Il faut donc qu'à la simple différence s'ajoute une autre dimension, un élément de portée générale, essentielle. L'originalité, c'est la différence considérée sous un certain angle. Les différences peuvent n'intéresser que le curieux; l'originalité ne pourra être saisie que par l'historien qui construit sa synthèse au moyen des détails, mais évalue les détails en fonction de cette synthèse. Ainsi, qu'entendrons-nous par l'originalité de l'Égypte gréco-romaine et que pouvons-nous attendre de celui qui la cherche dans les rapports réciproques de la population et de l'administration? Certes non une longue liste de différences. N'entrent en ligne de compte, à mon avis, que les phénomènes qui nous font dire: voilà bien l'Égypte; voilà bien de l'égyptien. C'est pour cela que j'attends avec si grande impatience le rapport de Mademoiselle Préaux, qui nous parlera demain soir des causes de l'originalité de l'Égypte. Les considérations qu'elle développera constitueront, je crois, la base théorique et générale de ce que les autres rapporteurs pourront exposer.

Prenons un exemple. Les premiers Ptolémées ont confié les intérêts financiers et économiques de leur pays – aspect très important de leurs rapports avec la population – à un ministre qui porte le titre de *διοικητής*. Ce titre est en usage dans quelques cités du monde grec et dans des sociétés privées. Comme désignation d'un fonctionnaire royal dont le ressort est tout un royaume, ce titre ne se trouve, à ma connaissance, qu'en Égypte¹. Voilà donc une différence bien nette. Est-ce un symptôme d'originalité? Ce titre est-il de quelque façon la conséquence du fait que l'Égypte est l'Égypte, que l'administration est celle de l'Égypte, ou que les administrés sont des Égyptiens? Evidemment non. Il aurait pu être celui de *ταμίης*, d'*οἰκονόμος*, ou tel autre, sans que rien d'essentiel ne fût changé.

Autre exemple. L'empereur Hadrien a pris une mesure administrative très importante pour une catégorie de la population de l'Égypte. Il a fondé la cité d'Antinoopolis; il a augmenté de la sorte le nombre très restreint de cités grecques dans cette province et en même temps le nombre de *πολῖται*; il a créé en outre, à côté des nomes traditionnels, une nomarchie antinoopolitaine d'une structure et d'une administration spéciales². Ces faits, remarquables en soi, contribuent-ils à affirmer une certaine originalité de l'Égypte dans le total de l'Empire romain? Certes non. Hadrien aurait pu prendre une décision semblable dans toute autre province et, de fait, Antinoopolis n'est pas la seule cité grecque qu'il a fondée³.

¹ RE, s.v. *Dioiketes* (Brandis). ² P. V. Pistorius, *Indices Antinoopolitani* (1939) 68 ss.

³ W. Weber, *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Hadrian* (1907) 16, 130 et passim.

C'est la réaction de l'empereur à un événement dû au hasard et non au fait que l'Égypte est ce qu'elle est, qui fournit l'explication nécessaire; à moins qu'on ne veuille attribuer une importance indue au fait qu'Antinoos s'est noyé dans le Nil, et non par exemple dans l'Oronte ou le Rhône.

On ne peut donc raisonnablement reconnaître aux rapports entre la population et l'administration un caractère d'originalité que si les différences constatées avec les pays semblables résultent d'une part du caractère spécial de cette population et de la structure spéciale de sa vie culturelle et économique, et, d'autre part, des tendances et principes généraux du gouvernement. Heureusement l'Égypte est un pays d'une configuration très particulière; ses frontières sont nettement déterminées par la nature elle-même, et par conséquent elle se présente comme un pays très concentré sur lui-même, un pays qui, malgré des intervalles de désordre ou d'anarchie, revient toujours à une certaine unité économique et administrative.

Envisageons notre problème d'abord sous ses aspects les plus généraux. Les rapports réciproques de la population et de l'administration peuvent résulter en partie, il est vrai, – et surtout du côté des autorités dirigeantes – de principes conscients. Mais l'influence du primesautier, de l'irrationnel et de l'émotionnel ne pourra jamais être perdue de vue. Les princes et les ministres ont une tendance toute naturelle à conserver leur pouvoir et à profiter du pays. La population, d'autre part, a ses réactions immédiates et irréfléchies. Dans le cas qui nous intéresse, l'administration centrale est essentiellement celle d'une autorité étrangère. Le pays a été conquis les deux fois par la force des armes. Les Ptolémées et les empereurs ont beau jouer dans les temples le rôle du pharaon antique, ils sont et restent Macédoniens, Hellènes, Romains. Ils le savent eux-mêmes, et le peuple le sait. Celui-ci n'oubliera jamais qu'ils sont des intrus, de race, de culture, de religion différentes. Il n'y aura pas d'unité intrinsèque, nationale. Il y aura plutôt une inimitié profonde, latente même dans les périodes les plus calmes.

Dans ces conditions, le gouvernement se voit placé devant une alternative de bienveillance ou de malveillance. En termes moins simplistes: quel sera son objectif général vis-à-vis de la masse du peuple soumis? S'efforcera-t-il d'améliorer sa condition économique, sociale et culturelle, ou se bornera-t-il à une exploitation économique et fiscale, en restant indifférent ou même en s'opposant à un essor matériel ou spirituel? Dans les deux cas il doit s'attendre à des résistances. La structure géographique du pays, les longues traditions sociales et autres entreront en ligne de compte. Le prince qui les néglige, que ce soit pour des motifs égoïstes ou pour des raisons d'utilité publique, se heurtera inévitablement à des résistances fortes et efficaces, même s'ils ne parvient pas à découvrir des coupables individuels. Toute vie collective a ses lois propres qui s'opposent à la longue et avec succès à une exigence forcée ou contre nature. Inutile de dire que l'administration malveillante se heurtera à des résistances: le peuple exploité et maltraité ripostera par la chicane, le sabotage, la révolte ouverte ou la fuite. Mais même le gouvernement en principe bienveillant aura ses difficultés résultant de l'inertie des choses, de

malentendus et de mauvaise compréhension, de différence d'idéal ou de simple tradition d'inimitié. Parfois aussi du fait qu'il lui faut toujours des organes et des fonctionnaires inférieurs, qui ne mettront pas nécessairement en pratique les théories éclairées des princes. La réalité des choses sera toujours un compromis entre la volonté du pouvoir central et la lourdeur de la masse. Les deux exerceront une influence, différente de caractère, mais réelle de part et d'autre. Tantôt c'est l'administration, tantôt c'est la masse qui prévaudra, et la nature pratique du compromis en portera les traces claires et évidentes, pourra, en outre, être très originale. Voyons ce qu'il en est pour le pays qui nous intéresse.

En entrant en Egypte, les Lagides (je néglige la brève période d'occupation qui précède la nomination de Ptolémée Sôtér au poste de gouverneur) y ont trouvé les restes de l'administration perse. Celle-ci est très mal connue. En général le grand roi se contentait, semble-t-il, de n'imposer que le cadre administratif strictement nécessaire⁴. Les satrapies de l'immense empire ne se ressemblaient que dans les lignes les plus générales, et à l'endroit des fonctionnaires tout à fait supérieurs. L'administration inférieure a dû rester ce qu'elle était sous les Pharaons. Pour les Lagides le problème se posait de façon différente, puisque, pour eux, l'Egypte n'était pas une province, mais la partie centrale de leur empire et bientôt leur unique possession. Ils avaient à décider dans quel but ils la gouverneraient. Or le principe est évident : ils ont considéré et traité le pays comme terre conquise et toute leur politique prouve que leur objectif principal a été l'exploitation des richesses nationales au profit de la cour et de sa politique extérieure⁵. Bienveillance ou malveillance ? Tout au plus la bienveillance du despote qui subordonne le bien-être de ses sujets à celui de sa maison.

Il est utile, avant de passer aux détails, de préciser, aussi rapidement que possible, la structure de la population qu'ils y ont trouvée. Je néglige les fonctionnaires qui, en tant qu'organes administratifs, constituent le prolongement de l'autorité centrale. Il y avait donc en premier lieu la masse ouvrière ; à la campagne elle était pratiquement attachée à la glèbe pour des motifs d'ordre économique sinon politique et social ; dans les villes elle profitait, dans une certaine mesure, d'une indépendance relative résultant du grand nombre de ses membres et du fait que la révolte y est plus facile. Il y avait ensuite les propriétaires, petits et grands, les artisans et, en particulier dans les villes, les commerçants et les expéditeurs. Ajoutons un élément excessivement important : les prêtres et le personnel directement ou indirectement attaché aux temples. Leur influence date de plusieurs millénaires et, le cas échéant, ils font aisément comprendre aux étrangers d'Alexandrie que religion et nationalisme sont souvent synonymes⁶. Peu d'esclaves, semble-t-il⁷. Peu d'étrangers aussi, malgré Naucratis, et quelques Cariens, Syriens, Juifs,

⁴ L'essentiel se trouve dans l'article *Satrap* de la RE (Lehmann-Haupt).

⁵ C. Préaux, *L'économie royale des Lagides* (1934).

⁶ Cassius Dion rapporte entre autres le fait remarquable qu'à la tête de la révolte des Boucoloi s'est trouvé un prêtre (71, 4).

⁷ W. L. Westermann, *Upon Slavery in Ptolemaic Egypt* (1929).

Ethiopiens ou Perses. Somme toute, une population franchement égyptienne, originale.

A cette population viennent se surimposer par voie de force une cour et une armée gréco-macédonienne, qui entendent profiter du pays à toutes fins qui leur semblent utiles. Et à leur suite entrent un nombre assez considérable de Gréco-Macédoniens – disons pour simplifier: de Grecs – qui se mettent au service des nouveaux maîtres ou désirent simplement s'assurer leur protection.

Comment l'administration se conduira-t-elle à l'égard de cette population ? La classe ouvrière a toujours possédé peu de droits et a eu peu d'exigences aussi. Mais elle est indispensable. C'est sur elle et sur son labeur que repose, et certainement en Egypte, la force économique et fiscale du royaume. Aucun gouvernement ne changera rien d'essentiel à sa position. Pourquoi le ferait-il ? Les seules mesures à prendre sont celles qui permettront à cette catégorie de subsister et l'obligeront à continuer son travail. Les petits propriétaires ne constituent qu'un autre élément de la main d'œuvre agricole. Les grands propriétaires égyptiens, souvent de vieille souche noble, posent un problème *sui generis*. Quel avait été leur sort durant l'occupation perse ? Ont-ils été liquidés d'abord par les Perses, ensuite par les Macédoniens ? La situation économique a-t-elle causé leur déclin ou est-ce simple hasard qu'on ne les trouve guère dans nos textes ? La question est intéressante, mais peut être négligée ici. Il ne semble pas que ce groupe ait posé un problème important ou délicat à l'administration grecque. Le commerce et l'industrie seront réglés de façon à être aussi productifs que possible. La principale opposition viendra naturellement du clergé qui dispute au gouvernement non seulement des revenus, mais encore le pouvoir. Il faudra donc réduire ce pouvoir dans la mesure du possible, tout au moins en entraver l'agrandissement. Le système le plus pratique consiste à faire tarir les revenus qui alimentent les trésors des grands centres religieux⁸. Quant aux Grecs, il est naturel que le gouvernement central leur accordera sa bienveillante protection. Le motif est clair: il croit, de son côté, pouvoir compter en toute circonstance sur l'appui loyal de compatriotes.

Ce que nous venons d'exposer ici se rapportait à l'Egypte. Mais si nous avions eu à parler de la Syrie, de la Mésopotamie, de la Perse, de grandes parties de l'Asie Mineure, rien n'aurait dû être changé. Même en Grèce les Diadoques et leurs successeurs se sont trouvés en présence et souvent en opposition avec une population composée en grande partie de travailleurs sans nom, de commerçants et de propriétaires plus ou moins riches. Partout les temples avaient le désir de maintenir leur influence et de conserver leurs privilèges. Il serait dangereux de prétendre que le clergé égyptien a été plus influent et sa résistance plus obstinée qu'ailleurs. Les éléments nécessaires à la comparaison sont insuffisants en nombre et en qualité, à l'exception de ceux qui concernent la Palestine⁹.

Le problème essentiel de politique nationale qui attendait les Lagides ne diffé-

⁸ C. Préaux, *op. cit.*, passim.

⁹ Spécialement grâce aux Livres des Macchabées et à Flavius Josèphe.

rait donc pas de celui qui s'offrait aux Séleucides, aux Antigonides, aux Attalides, même si l'on tient compte de l'isolement de l'Égypte dans le proche Orient. A ce point de vue tout à fait général il n'y a donc pas d'originalité.

Passons au détail, c'est-à-dire aux mesures administratives elles-mêmes, et voyons si elles méritent d'être qualifiées d'originales, de typiques pour l'Égypte ptolémaïque. Un premier groupe de mesures a trait à la constitution du corps administratif, depuis les ministres royaux jusqu'aux modestes fonctionnaires. La cour des Lagides n'a pas dû différer beaucoup de celles des autres dynasties hellénistiques. Elle est tout d'abord militaire et les rangs et les titres qui en sont la conséquence immédiate ne manquent pas¹⁰. La présence d'un ministre spécialement chargé des affaires économiques et financières, le *διοικητής*, de chanceliers tels que l'*ἐπιστολογράφος*¹¹ et l'*ὑπομνηματογράφος*¹², n'a rien d'étonnant. Ce n'est pas au sommet de l'échelle administrative qu'il faudra s'attendre à quelque originalité. Au fur et à mesure qu'on la descend, la structure géographique et historique du pays devient de plus en plus influente. La subdivision en nomes avec leurs métropoles et leurs toparchies constitue une caractéristique très égyptienne. L'administration ptolémaïque a innové par-ci par-là, notamment en divisant le Fayoum en trois districts, mais tout ceci est sans importance réelle. Le système et les principes ne changent pas. Le nomarque égyptien a été supplanté de plus en plus par le stratège¹³, mais l'empire perse lui aussi avait déjà connu dans ses provinces un gouverneur militaire distinct du gouverneur civil, le satrape¹⁴, et la figure est normale dans un pays occupé. Les faits semblent plutôt montrer que les Lagides se sont contentés d'adopter les cadres existants, et le titre du *βασιλικὸς γραμματεὺς*¹⁵ ainsi que ses fonctions en sont un exemple frappant. La politique était sage; cette structure du corps administratif inférieur était naturelle dans le pays. Elle est originale, mais surtout traditionnelle. On constate ici une originalité, mais c'est l'originalité de l'Égypte, non celle de l'Égypte ptolémaïque.

Y a-t-il lieu de mentionner des mesures spéciales relatives à la population ouvrière? Tout ce qui dérive directement de la nature du pays et des inondations du Nil, les corvées nécessaires à l'irrigation et à l'entretien des digues, était usuel depuis des siècles. Les nouveaux maîtres n'avaient rien à innover. Ils n'avaient qu'à continuer ou à préciser. Ensuite la tendance générale est évidemment de maintenir la population au travail, d'éviter autant que possible les déplacements. Ne sont encouragés à se déplacer – et encore en voyages bien délimités – que ceux qui doivent effectuer les transports nécessaires. Le gouvernement tendra, dans

¹⁰ Voir par ex. l'étude approfondie de H. Bengtson, *Die Strategie in der hellenistischen Zeit* (1937 ss.).

¹¹ Les épistolographes sont énumérés dans W. Peremans et E. Van't Dack, *Prosopographia Ptolemaica* I, nos. 1–5.

¹² Les hypomnémato-graphes, *ibidem*, nos. 6–12.

¹³ Wilcken, *Grundzüge* II, et G. Seider, *Beiträge zur ptolemäischen Verwaltungsgeschichte* (1938).

¹⁴ Voir en particulier Xénophon, *Oec.* 4, 4–11. Le passage prête à discussion, mais le cas de Cyrus le Jeune est certain.

¹⁵ Voir E. Biedermann, *Der Basilikos Grammateus* (1913).

l'intérêt de l'essor économique et fiscal, à éviter encore d'autres «déplacements». Maintenir les hommes et les choses en place signifie également maintenir les distances, entraver dans la mesure du possible le mélange des groupes, en un mot, maintenir la stabilité sociale et contrecarrer ce que la sociologie moderne appelle «la mobilité verticale». De nouveau, la tradition égyptienne allait dans la même direction. Beaucoup de postes ecclésiastiques étaient héréditaires¹⁶; l'élevage d'animaux impurs et le métier de nécrotaphe l'étaient également. En général d'ailleurs le fils suivait la condition du père. Hérodote mentionne sept classes différentes et la façon dont il le fait implique qu'il les considère comme en principe héréditaires¹⁷. Quoiqu'il en soit, la structure économique et sociale était plutôt fixe que souple et l'administration ptolémaïque n'avait qu'à s'y conformer. Les exemples sont rares, en Egypte comme ailleurs dans l'Antiquité, de personnages qui ont monté avec succès les degrés de l'échelle sociale. Il est intéressant de constater que ce sont les esclaves, et beaucoup plus tard, les soldats qui ont eu, à cet égard, les meilleures chances¹⁸.

Au reste, cette tendance à maintenir les choses en place peut se constater et doit même, à défaut de données matérielles, être postulée pour tous les royaumes hellénistiques. Il n'y a donc guère d'originalité de l'Egypte ptolémaïque encore à ce point de vue.

Seule la partie grecque de la population mérite un instant notre attention spéciale. Parmi les Grecs il faut d'abord considérer les soldats. Les rois se sont intéressés à eux en premier lieu; ils ont voulu les tenir à l'écart de la population indigène. Nous y revenons dans un instant. Mais également pour ce qui concerne les autres, on peut poser en principe que le gouvernement, qui au début semble avoir suivi une politique de laisser-aller, a bientôt préféré les tenir à part. L'exemple d'Alexandre le Grand, qui a songé, vers la fin de sa carrière, à un amalgame de Grecs et de Perses, n'a pas été suivi. On se rappelait trop bien les vives réactions que cette politique avait suscitées. Et puis, l'Egyptien n'était pas un Perse. L'attitude spontanée du Grec vis-à-vis de l'Egypte était ambiguë. D'une part il était plein de respect pour les longues traditions et les monuments millénaires. Mais d'autre part il méprisait ce peuple si singulier, beaucoup plus singulier qu'un Asiatique, un Illyrien ou même un Scythe, un peuple qui, à en croire Hérodote¹⁹, faisait tout à l'envers, un peuple enfin qui passe sans le moindre mouvement de résistance d'une domination à l'autre.

Les Ptolémées n'ont donc pas conçu l'idéal d'une population unifiée. Ils n'ont pas songé à helléniser l'Egypte ou à devenir Egyptiens eux-mêmes. La langue officielle sera toujours le grec, puisque c'est la langue de la cour, mais ils ne s'opposent nullement à ce que le peuple conserve à son propre usage sa langue

¹⁶ W. Otto, *Priester und Tempel I* (1915) 201ss.

¹⁷ II, 164.

¹⁸ Mentionnons les esclaves affranchis devenus hauts fonctionnaires de l'Empire et des empereurs comme Macrin et les deux Maximins.

¹⁹ II, 35, 2.

maternelle, ou que les prêtres érigent en leur honneur des stèles bilingues, sur lesquelles le grec vient en dernier lieu²⁰. Ils n'imposent pas un droit hellénique. Où le trouver d'ailleurs, puisqu'il diffèrait de cité à cité. Ils ont institué ou plutôt laissé en fonction les laocrites²¹. Ils préfèrent en somme que l'Égyptien reste ce qu'il est et surtout que le Grec reste Grec. De cette façon ils seront plus sûrs de lui et de son appui en cas de nécessité.

A ce point de vue, une chose mérite d'être considérée à part : c'est l'institution du culte de Sérapis par Ptolémée Sôter²². Il est pratiquement certain que ce dieu était destiné à devenir la principale divinité officielle du royaume. Sa conception était nettement synchrétique ; il devait et aurait pu être accepté par les deux parties essentielles de la population. Ce culte aurait pu constituer un élément unificateur de premier ordre. Il ne l'a pas été. On peut même se demander si le but principal, secret peut-être, du roi, n'était pas plutôt de faire concurrence aux cultes traditionnels et d'en restreindre l'influence. En tout cas, cette mesure, qui n'a, à ma connaissance, pas de parallèle dans un royaume voisin, mais qui, d'autre part, se base sur un état de choses bien égyptien, constitue un trait original dans les initiatives du gouvernement ptolémaïque.

Mais nous parlions de la préférence des Lagides pour l'élément grec de la population. Commençons par les soldats. Hérodote²³ rapporte que jadis chaque membre de la classe des μάχιμοι (*Καλασίτριες* et *Ἐρμοτύβιες*) avait à sa disposition pour la durée d'une année une parcelle de terre de 12 aroures, exempte de taxes. Nous aimerions savoir davantage. Mais ce qui nous suffit pour le moment c'est que le système des clérouchies militaires n'a pas été inventé de toutes pièces par les Lagides. Il y avait ce précédent égyptien. Il y avait en outre les précédents grecs. Partout dans son immense empire Alexandre le Grand avait déjà fondé des colonies militaires et Diodore²⁴ les désigne du terme naturel de κατοικίαι. Dans les royaumes des Séleucides et des Attalides les colonies de cette espèce ne manquaient pas et il se peut que Séleucus I en ait déjà fondé quelques-unes²⁵. Le système a été développé en Egypte de façon considérable, probablement beaucoup plus que dans les royaumes voisins, bien que le nombre très restreint de données nous engage à une extrême prudence. L'organisation était toute militaire au début ; les catèques étaient Grecs ou considérés comme tels. Ptolémée Philopator, on le sait, s'est vu obligé, dans sa lutte avec Antiochus III, d'incorporer à son armée de forts contingents égyptiens²⁶. La classe des μάχιμοι redevenait une réalité, et ils ont, à la fin de la campagne, reçu leurs clérouchies à eux, plus modestes, il est vrai, que celles accordées aux Grecs.

²⁰ Par ex. la célèbre inscription de Rosette, *OGI* no. 90.

²¹ RE s. v. *Laokritai* (Kreller).

²² Wilcken, *UPZ* I, p. 18-37 et 77-95, ainsi que C. E. Visser, *Götter und Kulte im ptolemäischen Ägypten* (1938) 20ss.

²³ II, 168.

²⁴ XIV, 27, 5.

²⁵ RE s. v. *Katoikoi* (Oertel).

²⁶ Polybe V, 65, 9 et 107.

Dans tout ceci, il n'y a donc pas d'originalité réelle. On peut même admettre jusqu'à preuve expresse du contraire que partout dans le monde hellénistique les terres catéciques auront obtenu de plus en plus le statut pratique, sinon juridique, de propriété privée.

Considérons maintenant la situation des Grecs en général. Celle-ci pourrait bien présenter quelque originalité intéressante. Une tendance à les tenir à l'écart des groupes indigènes aura ses conséquences pratiques. Le gouvernement leur permettra de vivre selon leurs traditions et, à cet effet, de maintenir les éléments essentiels de la vie sociale et culturelle grecque. A Alexandrie il institue le Musée, en province il leur laisse leurs gymnases, leurs fêtes publiques, leurs éphèbes et quelques fonctions publiques qui rappellent de loin celles de la mère patrie. C'est de cette façon que le Grec s'est protégé partout dans le monde. Mais ici l'Egypte présente une originalité réelle. A la différence des autres royaumes hellénistiques, le nombre de véritables cités, de πόλεις, y est remarquablement restreint. Il y a Naucratis, sans importance réelle depuis la fondation d'Alexandrie. Celle-ci, la capitale, n'est même pas restée πόλις complète, puisqu'elle n'a probablement possédé de conseil, de βουλή, que durant une période assez courte. Il y a Ptolémaïs, certainement plus petite que la majorité des métropoles. Et c'est tout. Apparemment les Lagides n'ont pas eu trop de sympathie pour les πόλεις véritables. Le résultat est que, dans presque tout le royaume, la vie hellénique est à peine politique, plutôt sociale et culturelle, ce qui est exceptionnel.

Le rapport économique entre le gouvernement et la population présente un aspect qui lui est particulier, en tout cas dans la mesure où il s'affirme. Les Lagides se sont intéressés beaucoup plus directement que leurs collègues à l'exploitation économique de leur domaine. Le pays s'y prêtait : l'Egypte est fertile et riche, mais sa structure économique a toujours été rigide. Le climat, le Nil, le désert, la fixent beaucoup plus strictement que celle des pays voisins. De plus, le contrôle en est, pour la même raison, très facile, le Nil étant la seule réelle voie de communication. Il en résulte que le mercantilisme dirigiste des rois a pu se développer de façon remarquable. Je me borne au symptôme le plus important : L'existence des monopoles²⁷. En continuant les monopoles traditionnels ou en en imposant de nouveaux, le gouvernement central a déterminé dans une mesure considérable le coût de la vie de la population, l'organisation de son industrie et de son commerce, probablement aussi la qualité des produits, et il a nettement entravé l'initiative personnelle. La régie lui permettait en même temps d'influencer sensiblement la situation financière des temples et faisait profiter l'Etat des revenus directs de ceux-ci.

Il est vrai que les Lagides avaient sous les yeux l'exemple de leurs prédécesseurs pharaoniques, dont le vaste domaine royal comprenait beaucoup d'endroits d'importance décisive soit pour l'exploitation de richesses naturelles, soit pour leur transport. Encore une fois, nous ne savons pas au juste quelle était la situation dans les autres royaumes hellénistiques. Il est *a priori* très peu probable qu'un

²⁷ Pour toute la question des monopoles, cf. RE s. v. *Monopole* (Heichelheim).

empire vaste et complexe comme celui des Séleucides par exemple ait connu des monopoles d'Etat généraux, à l'exception de celui du sel. Par contre on peut admettre l'existence de monopoles régionaux. Le caractère géographique et économique des états de moindre étendue qui se sont formés après la désagrégation de cet empire, n'invite pas davantage à postuler l'existence de monopoles dans une mesure quelque peu considérable. Mais on sait jusqu'à quel point les Ptolémées ont développé le système. La différence avec leurs collègues royaux est dans ce cas si prononcée, elle résulte d'une caractéristique si spéciale du pays, que nous sommes en droit de parler d'une originalité réelle. Par ce système les Lagides ont réglementé le labeur et exploité les besoins naturels et conventionnels de leur peuple d'une façon considérable et avec des résultats très favorables ... pour leur trésor.

Voilà pour le côté de l'administration. Quelles ont été les réactions de la population ? Y trouve-t-on quelque chose d'original ? Je crois que oui. A part un léger mécontentement des Grecs causé par le refus d'une autonomie municipale – ne fût-ce que dans les formes – ce groupe ethnique a vécu satisfait de sa situation. Mais la réaction indigène a été forte, plus forte qu'ailleurs, semble-t-il, si l'on excepte la Perse et la Palestine. Le règne de Philopator marque le point où la balance commence à pencher en faveur de la population. A partir de ce moment, et à mesure que l'autorité centrale s'affaiblit, la voix du peuple, énergiquement soutenue par celle du clergé, résonne de plus en plus fort. Rien d'étonnant, puisque, malgré toutes ses diversités, le peuple égyptien formait un ensemble, une unité de traditions, de langue, de religion. Même le sort de Sérapis est un symptôme qui mérite d'être relevé. Tout près de la cour, à Alexandrie – et ailleurs dans le monde – il a eu grand succès ; pour la population indigène Sérapis n'a été qu'un autre nom de l'antique Osiris, le parèdre de la reine Isis.

Pourtant cette réaction populaire a eu ses limites. Personne en Egypte ne pouvait entrevoir apparemment d'autre possibilité constitutionnelle que la royauté. Il y a eu quelques prétendants au trône²⁸, mais en fait il n'y avait plus de lignée nationale qui eût pu s'opposer de droit, réel ou fictif, à la dynastie régnante. Celle-ci a continué à occuper le trône, on pourrait dire : par la force de l'inertie. Ceci peut expliquer que la réaction nationale n'a jamais eu de succès réel. L'Egypte ne s'est pas libérée.

A titre de conclusion générale pour la période ptolémaïque, je voudrais dire ceci : les rapports du gouvernement et de la population ne peuvent être qualifiés d'originaux que sous certains aspects bien déterminés. Il n'y a pas d'originalité dans les éléments généraux de ces rapports, ni dans la structure, ni dans les tendances de l'administration, ni encore dans les fonctions essentielles. On ne l'aperçoit qu'au bas de l'échelle hiérarchique des fonctionnaires, et là l'originalité est toute traditionnelle. Certains aspects du dirigisme économique et fiscal, notamment le grand nombre de monopoles, permettent également de dire : voilà bien une

²⁸ Voir Wilcken, *Grundzüge*, 20ss.

situation qui n'est possible qu'en Egypte, et, sous certaines réserves, il est possible de dire la même chose de la façon dont le peuple a réagi à la politique gouvernementale.

La déchéance du pouvoir des Ptolémées, résultat de la déchéance morale des membres de la dynastie, a facilité la conquête romaine. Les circonstances ont permis à un homme sûr de lui de décider du sort de l'Egypte et de déterminer les principes d'après lesquels elle serait administrée sous ses nouveaux maîtres. Ces mesures – inutile d'insister là-dessus – ont été prises dans le but bien arrêté de mettre l'Egypte à l'écart des autres provinces. Mais ce fait ne peut nous intéresser pour le moment que s'il a eu des conséquences directes pour les rapports de l'administration et de la population. Or, envisagés du point de vue le plus général, ces rapports ne différaient point de ceux qui existaient dans les autres provinces récemment conquises. En Egypte on trouve également une majorité d'indigènes et un certain nombre de Grecs privilégiés. Nous avons posé auparavant l'alternative de bienveillance ou de malveillance. Elle contribue tout aussi peu à la compréhension de la période romaine qu'à celle de la période ptolémaïque. L'Egypte n'a certainement pas été gouvernée par Rome dans l'intérêt du pays et de sa population. A un certain point de vue même moins que par les Lagides. Après tout, ceux-ci résidaient à Alexandrie et les dépenses de leur cour fastueuse et extravagante se faisaient en grande partie dans le pays même, et la population pouvait encore en profiter. Les bureaux du préfet d'Egypte étaient beaucoup plus modestes et moins coûteux; seulement la force productive du pays était désormais mise directement au service d'un gouvernement qui siégeait au loin et qui possédait par longue tradition l'art de profiter du labeur des provinciaux; en outre un gouvernement incomparablement plus fort que celui des rois grecs. Toute résistance active ne pouvait conduire qu'à un échec sanglant.

L'Egypte, grande productrice de denrées éminemment utiles, était particulièrement indispensable et le simple travailleur des champs était plus que jamais, cette fois-ci en faveur de Rome, la base principale de toute exploitation. L'empereur sera donc, comme ses prédécesseurs royaux, l'adversaire déclaré de tout changement, de toute mobilité économique et sociale. On sait que le nombre de citoyens romains admis en Egypte a été restreint²⁹: à part les soldats et les hauts fonctionnaires, quelques propriétaires et gérants. Leur nombre s'accroît un peu grâce aux manumissions. On comprend qu'ils sont privilégiés; ils le sont partout dans l'Empire.

Ni la structure de la population, ni les principes généraux de l'administration n'offrent donc rien d'original dans l'Egypte romaine. Mais le tableau change quand nous faisons attention à quelques détails. L'importance du pays pour l'approvisionnement de Rome et de ses armées, dépassait celle de toute autre province. Elle a été décisive pour plus d'un aspect des rapports entre l'administra-

²⁹ Tacite (*Annales* II, 59) et d'autres notent que les sénateurs étaient exclus en principe.

tion et la population. Celle-ci a été mise à contribution de façon directe et indirecte pour collaborer au but poursuivi. Le service de l'*annone*³⁰ s'impose aux laboureurs, dont le travail est dirigé et contrôlé; aux transporteurs, et en outre aux liturges, qui portent les responsabilités matérielles et financières. Depuis le moment des semailles jusqu'au chargement des navires à Alexandrie l'administration surveille. Nulle part ailleurs l'occupation principale d'un peuple n'était sujette à un contrôle si précis et si constant.

Mais à part ce monopole essentiel des céréales, les monopoles, si caractéristiques pour la période précédente, tendent plutôt au déclin. A ce point de vue les rapports entre le gouvernement et la population perdent une partie de l'originalité qu'ils avaient auparavant. Mais il n'est pas probable que la masse ait profité du changement; loin de là.

La situation des Grecs mérite de nouveau notre attention. Maintenant qu'ils ne se trouvent plus au sommet de l'échelle sociale, il y avait lieu pour le gouvernement romain de reconsidérer leur position. Mis à part le cas très spécial d'Antinopolis, le nombre de πόλεις grecques n'a pas été accru par les empereurs. Pourtant au point de vue strictement politique la situation des Grecs s'améliore. Les métropoles ressemblent davantage à des cités grecques. Elles obtiennent ce caractère très spécial qu'on ne rencontre pas ailleurs³¹. Les «Hellènes» qui en constituent le δῆμος et qui peuvent fréquenter leur gymnase, n'ont pas droit au titre suprême de πολῖται, qui est normal ailleurs. Ils portent celui de μητροπολίται ou de ἀπὸ τῆς μητροπόλεως, de ἀπὸ (τοῦ) γυμνασίου. Ils soumettent leurs fils à l'épicrisis qui les admet au nombre des éphèbes. Ils peuvent être nommés aux diverses fonctions du *cursus honorum* d'un archontat. Ils sont exemptés des corvées infamantes – quitte à payer une redevance compensatoire – et ne payent souvent qu'un ἐπικεφάλαιον réduit³². Qu'y a-t-il de spécialement égyptien là-dedans? Partout dans les provinces orientales de l'Empire, et même en Grèce propre, l'autonomie politique des cités n'est plus qu'une forme illusoire, bien qu'elle soit encore partout considérée comme un précieux trésor. Partout l'autonomie politique grecque n'est plus qu'un anachronisme. Même le philhellénisme d'un Hadrien ne songe pas à y changer quoi que ce soit. Il y a ici une originalité de l'Égypte: elle consiste en ce que la part d'irréel y est moins prononcée. Le statut du μητροπολίτης dans un nome égyptien est moins fictif, plus honnête enfin, que celui du πολίτης dans une des innombrables cités grecques qui couvrent le monde oriental. Le semblant de droits et de prérogatives dont il jouit est moins considérable. Nous avons mentionné le peu de sympathie que les Ptolémées ont eu pour la réelle πόλις. Ils ont tenu leur royaume à l'écart d'une hellénisation «politique» et les empereurs des deux premiers siècles n'ont changé rien d'essentiel à ce principe. L'isolement «politique»

³⁰ Pour l'*annone*, cf. Wilcken, *Grundzüge* 359s. 368s.

³¹ P. Jouguet, *La Vie municipale dans l'Égypte romaine* (1911) passim, ainsi que A. H. M. Jones, *The Greek City from Alexander to Justinian* (1940).

³² S. L. Wallace, *Taxation in Egypt from August to Diocletian* (1938) 109s.

de l'Égypte continue. Cet aspect de son originalité persiste. Les Grecs, enserrés entre une population de race et de culture différentes et un gouvernement qui pouvait du jour au lendemain abolir leur privilèges, avaient beaucoup à perdre et peu à gagner. Ils ont essayé, de temps à autre, notamment à Alexandrie, d'obtenir de la bienveillance ou de la faiblesse impériales – réelles ou présumées – une augmentation de faveurs, spécialement une municipalisation plus complète³³. Mais en général ils se sont fort bien accommodés de leur situation. Ils ont même dû croire que les mesures de Septime-Sévère, qui accorda aux métropoles un conseil et des prytanes, en un mot le statut de cité grecque, réalisaient un rêve séculaire. Cette idée n'a pas immédiatement disparu, mais, strictement parlant, il faut dire qu'elle devint pure illusion le jour où la constitution de Caracalla remplaça le droit de cité grec par la *civitas Romana*, accordée aux Hellènes des anciennes métropoles. A ce moment l'originalité «politique» que nous avons signalée disparaît.

Et, s'il m'est permis de brûler les étapes, la réorganisation de l'Empire par Dioclétien efface définitivement les dernières originalités, et même un grand nombre de différences, dans les rapports de l'administration avec la population. Désormais l'habitant de l'Égypte est traité comme celui de la Syrie, de l'Espagne, de l'Italie. Désormais, et partout dans l'Empire, le gouvernement ne distingue plus que trois types de sujets: les soldats, les civils, les esclaves.

En Égypte la culture grecque va à la dérive, lentement, mais inexorablement. Mais il reste la population indigène, et les rapports de celle-ci avec l'administration méritent un dernier mot. Elle réagit à sa façon, et son originalité à elle peut s'affirmer dans des réactions spéciales, même à une politique administrative uniformisée. La patience plus que millénaire du travailleur égyptien se doublait d'une force énorme de résistance passive. Le pays n'a pas été romanisé: personne, pas même Dioclétien et ses successeurs, n'y a songé. Mais il n'a pas davantage été véritablement hellénisé, malgré la présence, durant dix siècles, de cités, de métropoles, de villages peuplés de Grecs privilégiés et jaloux de leur langue, de leurs droits et de leurs traditions, que l'administration centrale s'obstinait à encourager ou à tolérer. L'Égypte reste foncièrement égyptienne, parce que ni le pays, ni le peuple ne changent. La réaction infatigable, et finalement victorieuse, à toute mesure administrative qui ne tient pas compte des caractéristiques essentielles du pays et de la population, dérive de cette originalité foncière. Elle est présente partout, mais elle se cristallise rarement. Il est difficile, il est en tout cas arbitraire, de signaler tel ou tel fait ou groupe de faits, pour deux raisons. D'abord parce qu'il faudrait en nommer beaucoup d'autres à la fois; ensuite parce que ces phénomènes sont toujours complexes et ne résultent pas uniquement de cette originalité. L'anachorèse, pour donner un dernier exemple, est caractéristique de l'Égypte et forme un aspect très intéressant de la réaction du peuple aux exigences de l'administration. Mais elle n'est pas uniquement cela. Il faut tenir compte également de senti-

³³ Les exemples classiques sont la lettre de l'empereur Claude (*P. Jews* 1) et les actes des martyrs alexandrins.

ments religieux, de tendances anticulturelles, de l'enchantement du désert, que sais-je.

Il semble donc que dans l'Égypte romaine les rapports de l'administration et de la population présentent moins d'originalité matérielle qu'auparavant, si l'on excepte le statut accordé aux métropoles. Mais l'originalité foncière reste. Le puissant Empire romain s'est heurté à cette originalité tout comme la civilisation grecque, et les administrations s'en sont aperçues.

Le but de l'histoire n'est jamais de donner des leçons. Pourtant elle en donne. Il résulte de l'exposé trop sommaire que nous venons de vous soumettre, que d'une part une population a le devoir de comprendre qu'une administration même bienveillante est obligée de temps à autre à prendre des mesures désagréables, mais que d'autre part un gouvernement a le devoir beaucoup plus impérieux d'adapter son système à la nature des choses, c'est-à-dire à la nature du pays et à la nature du peuple.

Autonomous Price Trends in Egypt from Alexander the Great to Heraclius I.

By F. M. Heichelheim, Toronto-Giessen

Bericht: Der Vortragende zeigte und erklärte drei umfangreiche graphische Darstellungen der Getreidepreise der Zeit von Solon bis Heraklius I. sowie hellenistischer Wirtschaftszahlen, die in der zweiten Auflage einer seiner Monographien¹ veröffentlicht werden sollen. Bei dieser Gelegenheit faßte er zusammen und ergänzte seine seit 1929 mehrfach ausführlich auf Grund der Quellen dargelegten Ansichten² über das obige Thema unter Berücksichtigung neuen Materials und überzeugender Neuinterpretationen der Mitforscher auf demselben Fachgebiet.

Völlig neu war ein ausführlicher Vergleich der Getreidepreisschwankungen im ptolemäisch-ägyptischen Planwirtschaftsstaate des 3. und frühen 2. Jahrhunderts v. Chr. mit denen auf dem freien Weltmarkte des Ostmittelmeergebietes. Sie sind vor allem durch Inschriften der ägäischen Insel und Hafenstadt Delos für diese Zeit wohlbekannt. Es ergab sich, daß die Ptolemäer zwar von etwa 280/70 v. Chr. an in der Regel imstande waren, ihre Produzentenprofite und den ägyptischen Lebensstandard durch Planwirtschaftsmaßnahmen beträchtlich über denen der meisten freien Weltmarktgebiete zu halten. Indessen versagte ihr System bereits in der Überproduktionsperiode von 250/40 v. Chr. zeitweise und führte damals zu katastrophalen Preissenkungen in Ägypten, die von den gemäßigten gleichzeitigen Preissenkungen in Delos proportional überraschend stark abweichen.

Während der letzten Jahrzehnte des 3. und der ersten Jahrzehnte des 2. Jahrhunderts v. Chr. wurde dann die Kaufkraft der Getreideeinfuhrgebiete des Ostmittelmeergebietes durch wohlbekannte politische Verwicklungen derartig untergraben, daß die ptolemäische Ausfuhrplanwirtschaft und mit ihr der Lebensstandard der frühptolemäischen Zeit fast völlig zusammenbrachen.

Der Vortragende vermutete, daß dieser Zusammenbruch der ptolemäischen Planwirtschaft kein historischer Zufall war, sondern auf Grund ökonomischer Gesetze erfolgte, die für alle Planwirtschaftssysteme von den altorientalischen bis zu den modernsten Kollektivorganisationen gelten.

¹ *Wirtschaftliche Schwankungen der Zeit von Alexander bis Augustus* (G. Fischer, Jena 1930); zweite Auflage in italienischer Sprache in Vorbereitung für La Nuova Italia Editrice, Florenz.

² Vgl. *Agricultural Prices from Solon to Heraclius I*, *Agricultural History* (1953/4, im Druck); *Syria* in T. Frank, *An Economic Survey of Ancient Rome* IV (1938) 149f. 163f. 178f.; *Wirtschaftsgeschichte des Altertums* I, II (1939), Index s. v. Preis, Preise (zweite Auflage in englischer Sprache in Vorbereitung für A. W. Sijthoff, Leiden, Holland).

Le Statut Augustéen de l'Égypte et sa destruction

Par André Piganiol, Paris

«L'Égypte est un corps étranger dans l'Empire», écrit Madame Claire Préaux. Or, c'est par la volonté d'Auguste qu'elle est demeurée ce corps étranger. La tâche la plus pressante qui s'offre aux historiens est donc de définir le régime qu'Auguste a imposé à l'Égypte¹.

Ce statut ne résultait pas d'un texte simple et clair. Il présentait sans doute les mêmes obscurités calculées que le statut même de l'Empire. Les *instituta Augusti* concernant l'Égypte sont mentionnés dans le texte fameux de Tacite, *Annales* II 59, où il est question du blâme infligé par Tibère à Germanicus coupable de ne les avoir point respectés. En quoi il ne les avait pas respectés, une étude récente de M. F. De Visscher donne à penser que cela même n'est pas clair². Tacite range ces *instituta* parmi les *dominationis arcana*; nous touchons là à un mystère, que les anciens eux-mêmes considéraient comme tel.

Est-il possible de fixer une date au règlement d'Auguste? On songe naturellement au lendemain de la mort de Cléopâtre. Volkmann – dans l'édition qu'il a donnée du livre posthume *Vom Werden des Prinzipats* – cite une formule frappante de von Premerstein: «La situation particulière de l'Égypte vient de ce que son statut a été fixé durant la période absolutiste du gouvernement d'Auguste» (p. 4). L'interdiction aux sénateurs de pénétrer en Égypte ne se comprendrait pas aisément après 29.

C'est au troisième gouverneur d'Égypte, Petronius, de 24 à 21 av. J.-C., que J. Grafton Milne attribue les innovations essentielles du régime impérial³: la confiscation des terres d'église daterait de 20/19, le plus ancien épistratège, Ptolémée, fils d'Héraclide, paraît en 17, le premier *στρατηγὸς ἐπὶ τῶν προσόδων* en 15.

La datation par années impériales commence en l'an 10.

On ignore le point de départ du cycle de recensement de quinze ans. Le premier document date de 19/20 après J.-C. L'institution aura été introduite soit en 10/9 av. J.-C., soit en 5/6 après J.-C.

En vue de maintenir la séparation des classes sociales, les Romains ont introduit l'institution de l'*épikrisis*, la vérification des titres. Pierre Jouguet observait en

¹ Sur les relations entre l'Égypte et l'Empire, je me contente de renvoyer aux études les plus récentes, la conférence de P. Jouguet, *La domination romaine en Égypte aux deux premiers siècles ap. J.-C.* (Société Royale d'Archéologie à Alexandrie 1947) – le chapitre de Sir H. I. Bell dans son livre *Egypt from Alexander the Great to the Arab conquest, a study in the diffusion and decay of Hellenism* (Oxford 1948) –, le livre d'Allan Chester Johnson, *Egypt and the Roman Empire* (Ann Arbor 1951).

² Muséon = Mélanges Lefort 1946.

³ *The ruin of Egypt by Roman mismanagement*, JRS 17 (1927) 1.

1919⁴ que ceux qui se soumettent à cette formalité citent les examens subis par leurs ancêtres en remontant jusqu'à une liste établie en 4 ou 5 après J.-C.

Le *gnomon de l'idiologue* est habituellement étudié comme un texte du II^e siècle⁵. Peut-être les éditeurs ne se sont-ils pas assez attachés à dégager le noyau augustéen. Le comte Uxkull-Gyllenband a commencé de distinguer au sein du *gnomon* plusieurs types de formules. Notre texte détaille les conséquences de la *lex Aelia Sentia* et suppose que la *lex Papia Poppaea* (9 après J.-C.) était votée; mais il peut s'agir d'additions postérieures à la rédaction du premier texte.

Faut-il donc penser qu'Auguste a rédigé un statut véritable? R. Taubenschlag, au tome I de son monumental ouvrage, exprime l'avis qu'il dut y avoir «a great basic law» réglant les relations entre Romains et Egyptiens⁶. Pourtant, s'il paraît certain que l'isolement de l'Egypte fut décidé dès l'an 30, l'impression demeure que le statut du pays est constitué par un ensemble de textes de dates diverses.

L'annexion de l'Egypte à l'Empire doit-elle être considérée comme un simple changement de dynastie? Telle était la formule que proposait A. Stein en 1915, que conserve aujourd'hui M. Michael Grant. Kornemann expliquait naguère très brillamment⁷ que, de même que Victoria était reine d'Angleterre, impératrice des Indes, de même Auguste était empereur de Rome, roi d'Egypte. On devrait donc parler non pas d'une «Realunion», mais d'une «Personalunion», comme le pensaient aussi J. Beloch, Gardthausen. Les préfets qui représentent l'empereur gouvernent *loco regum*. Les *προστάγματα βασιλέων* dont parle le *gnomon* sont les lois des Lagides, comme l'a reconnu, après une intéressante controverse, Made-moiselle Lenger⁸. Il était indispensable, en effet, et surtout pour des raisons religieuses, que l'empereur prît rang parmi les Pharaons. Sans les cérémonies religieuses que seul le Roi – ou son délégué – pouvait accomplir, la crue du Nil n'aurait pas lieu.

Pourtant, si la couronne d'Egypte avait été héréditaire dans la famille julio-claudienne, il est évident que Tibère, à la mort d'Auguste, se serait trouvé aussitôt roi d'Egypte. Or, il n'en est rien. Les recherches de MM. Pippidi, Grant, confirmées et précisées par les études encore inédites de J. Béranger, prouvent qu'à la mort d'Auguste s'ouvrit en Egypte un interrègne qui ne cessa que lorsque Tibère eut officiellement accepté à Rome le titre impérial. Le seul prince qui ait songé à se conduire en roi d'Egypte est Néron, suppliant, à la veille de la catastrophe, que ce trône du moins lui fût laissé.

Dirons-nous que l'Egypte est une province? Auguste veut certainement le faire

⁴ Rev. Egyptol. 1919, 57.

⁵ Je n'ai pas consulté l'édition du *Gnomon* donnée par S. Riccobono jr. à Palerme en 1950.

⁶ *The law of Greco-Roman Egypt in the light of the papyri, 332 B.C. to 640 A.D.* (New-York 1944).

⁷ Dans un appendice de l'*Einleitung zur Allertumswiss.* de Gercke et Norden.

⁸ *Les vestiges de la législation des Ptolémées à l'époque romaine*, Rev. internat. des droits de l'antiqu. 3 (1949) (= Mél. De Visscher II 69). – M. Amelotti, J. Bingen, M. T. Lenger, *Προστάγματα βασιλέων*, Chron. d'Egypte (1950) 317. – Le préfet *τὴν τοῦ βασιλέως ἔχει τάξιν*, Strab. XVII 7, 97.

croire. On lit sur l'obélisque dressé à Rome en 10 av. J.-C. les mots: *in potestatem populi Romani redacta*, et nous retrouvons dans les *Res Gestae* que l'Égypte est soumise *imperio populi Romani*. Pourtant il est évident, comme le dit Sir H. I. Bell, que l'Égypte n'est pas une province comme une autre. Nous n'y rencontrons pas un seul magistrat romain, pas un seul personnage qui doive sa nomination au peuple. D'ailleurs l'Égypte n'est pas mentionnée lors du partage des provinces qui fut réalisé entre le prince et le peuple.

Si l'Égypte n'est pas un royaume, gouverné par un Roi, si elle n'est pas non plus une province, gouvernée par un magistrat, il ne reste qu'une solution: l'Égypte est un domaine particulier du prince, administré pour son compte par un homme à lui. Mais cette solution implique des difficultés graves.

Qui percevait les revenus des impôts? Le diocète ptolémaïque a disparu; qui le remplace? Un personnage invisible qui ne peut être qu'un homme du prince. Plutarque nous a préservé par miracle le nom d'Eros, affranchi d'Auguste, *ὁ τὰ ἐν Αἰγύπτῳ διοικῶν*, que l'empereur fit crucifier (*Apophtheg.* 207, 4). Sous les Ptolémées, au II^e siècle avant notre ère, avait paru à côté du diocète l'idiologue. Auguste a conservé l'idiologue des Ptolémées, et, dans une définition souvent reproduite, Strabon (XIII 797) dit expressément que sa fonction est de rechercher les revenus qui doivent tomber dans la caisse du prince. La distinction entre le diocète et l'idiologue suppose que, dès le temps des Ptolémées, les revenus administrés par le diocète avaient cessé d'être conçus comme les biens propres du prince: il est d'autant plus significatif qu'Auguste ait supprimé le diocète.

L'ancienne terre royale est désormais appelée, mais non d'une façon constante, terre publique. Il serait utile d'étudier l'exact emploi des termes *δημοσία* ou *βασιλική γῆ*, *δημοσίοι* ou *βασιλικοὶ γεωργοί*. Le terme «royal» était difficile à conserver puisqu'il n'y avait plus de rois; le terme «public» ne paraît pas supposer une assimilation rigoureuse avec l'*ager publicus* de l'empire; aussi bien celui-ci finira-t-il par être lui-même confondu avec les terres du prince. C'est sans doute au détriment des «terres royales» qu'Antoine avait constitué ces grandes propriétés qui semblent être passées ensuite, par l'intermédiaire d'Antonia minor, à Germanicus et à Claude; ce doit être sur les mêmes terres qu'Auguste aura créé l'*οὐδσία Λουριάνη* en faveur de ce M. Lurius qui commandait à Actium l'aile droite de la flotte.

Il est bien difficile d'admettre avec Tenney Frank que la fortune d'Auguste n'a pas excédé celle d'un grand seigneur⁹. Si Auguste a administré comme siens les revenus de l'Égypte, on comprend qu'il soit venu à quatre reprises au secours du trésor public, *quater ex pecunia mea iuvi aerarium*, et qu'il puisse dire qu'il a comblé le déficit des *vectigalia ex horreo meo*¹⁰. Ainsi prend tout son sens l'éclatante formule de Mommsen: Rome a capitulé en 30 devant la flotte annonaire.

Si nous essayons de définir les pouvoirs du préfet, nous retrouvons la même

⁹ On *Augustus and the aerarium*, JRS 1933.

¹⁰ *Res Gestae* 17 et 18.

équivoque. Le préfet n'est pas autre chose qu'un intendant du prince, un procureur. Suétone nous dit que, sous Néron, Caecina Tuscus était *in procuratione Aegypti*¹¹.

Qu'un procureur privé soit doté d'une autorité publique, c'est un abus qui est né à la fin de la République. Un texte de Cicéron, durant son proconsulat de Cilicie, nous fait connaître que les grands usuriers qui exploitaient les villes et les rois, Brutus, Pompée, réclamaient pour leurs procureurs le titre officiel de préfets¹². Ainsi les dettes privées devenaient des dettes publiques, dont le recouvrement pouvait être poursuivi selon une procédure impitoyable. La restauration de Ptolémée Aulète avait été une affaire financée par les publicains et surtout par le prince des publicains, Rabirius Postumus; Gabinus, Pompée, César lui-même étaient intéressés à l'opération: elle aboutit à faire du banquier Rabirius le diocète des finances d'Égypte, comme un syndic de liquidation.

Les conceptions d'Auguste sont étroitement liées aux phénomènes de décomposition qui apparurent à la fin de la République. Comme le procureur de Brutus nanti du titre de préfet, l'intendant d'Auguste en Égypte est armé d'une autorité publique.

L'empereur choisit son homme parmi ses amis sûrs, son préfet du prétoire, des hommes de lettres, comme Balbillus ou Vestinus, ou même un affranchi, tel qu'Hiberus sous Tibère¹³.

Mais le préfet aura nécessairement une autorité à exercer sur les Romains résidant en Égypte, sur les légionnaires, à propos du cens, dans les tribunaux. Il a donc besoin d'un *imperium*. Un texte fameux d'Ulpien parle de l'*imperium, quod ad similitudinem proconsulis lege sub Augusto [praefecto] datum est*¹⁴. L'authenticité de cette incidente a été mise en doute par S. Solazzio, qui pense y déceler une interpolation tribonienne¹⁵. Assurément, le procureur peut s'être contenté d'abord d'une autorité déléguée par le prince: ainsi Cornelius Gallus, ralliant en 31 à la cause d'Auguste les légions de Cyrène et soumettant en 30 la Thébaidé révoltée. Mais je ne consentirais pas à écarter le texte d'Ulpien, qui nous fait toucher du doigt la méthode employée par Auguste pour obtenir une apparence de régularité constitutionnelle. C'est de la même manière que, pour permettre aux procureurs du Maroc de commander des légionnaires, il faudra leur donner un *imperium pro legato*.

Il est vrai que d'autres textes parlent d'une constitution d'Auguste – non plus d'une loi – qui définit les pouvoirs du préfet: elle lui conféra la juridiction gracieuse, qui permettait de procéder aux affranchissements *vindicta*¹⁶; elle l'autorisa à prononcer des décrets, comme un véritable magistrat¹⁷; peut-être organisa-t-elle,

¹¹ Nero 19, 2.

¹² Ad Att. V 21.

¹³ Dio. Cass. 58, 19, 6 le dit préfet. A. Stein, *Die Präfecten von Ägypten in röm. Zeit* (Diss. Bern, sér. I, fasc. I [1950] 26), le considère seulement comme vice-préfet.

¹⁴ Dig. I 17, 1.

¹⁵ *Di una pretesa legge di Augusto relativa all'Egitto*, Aeg. 9 (1928) 296.

¹⁶ Dig. XL 2, 21. ¹⁷ Tac. Ann. XII 60.

selon l'hypothèse de Taubenschlag, les *conventus*. Mais cette constitution peut avoir eu précisément comme objet limité de définir les pouvoirs judiciaires du préfet.

La conduite d'Auguste à l'égard de l'Égypte paraît avoir été dictée par la peur. M. Michael Grant a observé qu'Auguste craint l'Orient et qu'il a évité pour cette raison d'y créer des colonies: le duel entre Octave et Antoine avait été représenté aux foules comme celui de l'Occident contre l'Orient et nous aurions tort sans doute de croire qu'il s'agit d'un mythe artificiellement créé par les poètes de la propagande. Cette peur explique pourquoi Auguste a voulu systématiquement isoler l'Égypte: elle conserva sa monnaie propre, son calendrier, son rythme du cens.

L'accès de l'Égypte fut interdit non seulement aux sénateurs, mais, dit Tacite, *aux plus riches chevaliers*. Il est remarquable que la loi électorale récemment révélée par la table de Magliano met aussi sur le même pied, en l'an 5 de notre ère, les sénateurs et l'élite des chevaliers.

Les Égyptiens ne pouvaient quitter l'Égypte sans autorisation. L'obligation du passeport est attestée par un article du *gnomon*, un passage des Actes des martyrs alexandrins, et par un beau papyrus latin qui nous a conservé le texte d'un laissez-passer accordé en 242 à une Égyptienne par le préfet¹⁸.

Les Égyptiens ne sont pas des pérégrins comme les autres. C'est ce que Pline reconnut avec étonnement: *ego autem qui inter Aegyptios ceterosque peregrinos nihil interesse credebam*. Avons-nous raison d'insister sur leur qualité de déditices? Pierre Jouguet, commentant le *papyrus Giessen 40*, en avait tiré que Caracalla avait donné la cité romaine à tous les sujets, sauf aux déditices; il en concluait que les Égyptiens, étant des déditices, avaient été exclus du bénéfice de cette mesure. Or, il est certain au contraire qu'ils n'en ont pas été exclus, et, par conséquent, si on maintient la restitution du terme de déditices, il faudrait conclure que les Égyptiens n'étaient pas des déditices. Mieux vaudrait renoncer à introduire dans la discussion un terme reconstitué par conjecture dans une phrase très obscure.

Mais Josèphe, dans le *Contre Apion*, donne une formule capitale, qui éclaire le texte de Pline: les Romains ont interdit aux Égyptiens de faire partie d'une *politeia*. Ils ne leur ont pas permis de jouir d'un régime municipal, ils n'ont accepté que les communautés villageoises.

De cette maxime plusieurs corollaires découlent:

1. dans les métropoles des nomes, la place des municipalités est tenue par un simple comité d'administrateurs, dont le gymnasiarque est le plus en vue;

2. la ville d'Alexandrie est mise à part de l'Égypte. Une belle étude de Sir H. I. Bell, en 1946, a établi qu'au sens propre Alexandrie n'est pas en Égypte²⁰. A vrai dire cette opposition naît à la fin de la période ptolémaïque, comme le prouve un texte cité par P. M. Fraser, où Alexandrie est dite *πρὸς Αἰγύπτῳ* (OGIS 193)²¹.

¹⁸ A. Calderini, *Papiri latini* n° 26.

¹⁹ II 41 et 72.

²⁰ *Alexandria ad Aegyptum*, JRS 36 (1946) 130.

²¹ *Alexandria ad Aegyptum again*, JRS 39 (1949) 54.

3. Alexandrie elle-même est privée d'une municipalité véritable et doit se contenter d'un comité d'administrateurs. Inutile d'insister sur les documents qui nous font connaître combien les Egyptiens ont été irrités de cette privation d'une *boulé*: – le PSI 1160, qui raconte une démarche faite auprès d'un empereur qui peut être Auguste ou Claude²² – le Papyrus de Giessen, publié par von Premerstein, sur une ambassade à Caligula²³, – la lettre de Claude aux Alexandrins. On admet aujourd'hui que ce n'est pas Auguste qui a supprimé la *boulé*; selon M. Arangio-Ruiz, elle avait disparu sous les derniers Ptolémées²⁴. La date du PSI 1160 demeure controversée; ce texte, selon W. Schubart, J. Olivier, serait anachronique au temps d'Auguste; et, en effet, l'opposition qui s'y rencontre entre les *laographoumenoi* et les éphèbes, les abus attribués à l'idiologue, supposent déjà que les tares du régime augustéen avaient eu le temps de se dégager.

Ainsi les Alexandrins, pas plus que les autres Egyptiens, n'ont de *politeia*. Pourtant leur condition est très supérieure. Ici se pose le grave problème de la définition des *astoi*. Quelle est, dans le gnomon, la signification des termes *astoi* et *Alexandreis*? Deux solutions extrêmes ont été proposées: selon Taubenschlag, les *astoi* sont tous les Grecs d'Egypte, les Alexandrins ceux de la seule Alexandrie: selon A. Segré, les termes *astoi* et Alexandrins sont synonymes. Une solution plus nuancée est proposée par d'autres savants, qui, tout en limitant à Alexandrie le terme d'*astoi*, admettent l'existence d'une différence entre les Alexandrins et les *astoi*. Mais ici l'entente cesse: selon E. Bickermann²⁵, P. M. Meyer²⁶, les *astoi* sont un terme restreint, désignant les seuls Alexandrins inscrits dans les dèmes: selon Uxkull-Gyllenband, Arangio-Ruiz²⁷, ce sont au contraire les Alexandrins qui représentent la catégorie la plus étroite, le terme d'*astoi* désignant en général tous les membres de la communauté grecque. Cette absence d'accord nous inciterait à préférer la théorie de A. Segré, dans sa simplicité un peu brutale.

En tout cas les Alexandrins, seuls entre les Egyptiens, sont admis à acquérir la cité romaine.

Tel est le statut des indigènes et des Grecs d'Egypte. Disons-nous que les Romains ont renforcé ou atténué la distinction de ces deux castes? Quand les Romains ont conquis l'Orient, les Grecs, dans les monarchies hellénistiques, résistaient avec peine à la révolte des indigènes. W. Schubart a dit, j'ai dit moi-même que les Romains ont apporté un renfort à la résistance des Grecs. Telle est aussi la thèse de Jouguet. Elle est contredite avec vigueur par E. Bickermann²⁸ et par Milne²⁹,

²² Texte révisé par Sir H. I. Bell, *A note on PSI 1160*, Journ. of Egypt. Arch. 35 (1949) 167.

²³ *Mitt. aus der Papyrussammlung der Giessener Universität*, V. *Alexandrinische Geronten vor Kaiser Gaius* (1939).

²⁴ *L'enigma costituzionale dell'antica Alexandria*, Nuova Antol. (mai 1947) 59.

²⁵ *A propos des astoi*, Rev. Phil. 53 (1927) 362.

²⁶ *Zum sogenannten Gnomon des Idiologos*, aus Emil Seckels Nachlass, Berl. Sitz.ber. 26 (1928) 424.

²⁷ *Intorno agli astoi dell'Egitto greco-romana*, Rev. internat. des droits de l'antiquité 4 (1950) 7.

²⁸ *Beiträge zur antiken Urkundengeschichte*, Arch. Pap. 8, 216.

²⁹ JHS 1928, 107.

selon qui les Romains ont plutôt brouillé la distinction des castes qui s'était maintenue jusqu'à la fin de l'époque hellénistique. Ils peuvent faire valoir, en effet, qu'Auguste n'a accordé aucun privilège sensible aux Grecs d'Égypte, qu'il les a soumis à la capitation, sous une forme atténuée, aux liturgies, qu'il a refusé aux Alexandrins le rétablissement de leur *boulé*, et qu'en récompense, c'est chez les Grecs d'Alexandrie que Rome a rencontré ses ennemis les plus passionnés. Mais, d'autre part, Rome a conservé l'usage officiel du grec et il paraît incontestable que, sous sa domination, l'hellénisation de l'Égypte a poursuivi ses progrès.

Les Romains sont donc en Égypte la seule catégorie favorisée. Des précautions sont prises pour assurer la pureté de leur sang. De très beaux documents – commentés par O. Guéraud, F. Schulz, O. Montevecchi³⁰ – ont révélé tout un chapitre de l'état-civil; ils nous ont appris que les lois d'Auguste interdisaient de déclarer à l'état-civil les bâtards. Ici doit être rappelée la règle énigmatique du *gnomon*: «Il est permis aux Romains d'épouser une Égyptienne»³¹. Elle parut si scandaleuse à T. Reinach, qu'il n'hésita pas à la corriger pour lui faire dire tout le contraire: «Il n'est pas permis ...». Mais les commentateurs plus récents ont raison d'accepter le texte et pensent que les Romains en question sont les Égyptiens qui, par exception, en fin de service, ont acquis la cité romaine. Il est douteux d'ailleurs que cet article ait figuré déjà dans le *gnomon* augustéen.

Je voudrais attirer l'attention sur un détail des certificats de naissance. On affichait une copie des *professiones* et, à la fin de la copie, figure la formule *ad k*, que Dittmann a le premier développée en *ad kalendarium*. Cette mention se retrouve sur un grand nombre de textes, déjà publiés ou inédits, du cadastre d'Orange. Mais la définition du *kalendarium* n'en devient pas plus claire. Faut-il entendre qu'il s'agit d'un grand livre où l'on enregistre, mois par mois, pêle-mêle et les déclarations de naissance et les noms des débiteurs des impôts? Quelle est d'ailleurs l'origine de cette institution? Faut-il la chercher dans les archives hellénistiques, ou les publicains romains ont-ils été capables, dans leur bureaucratie, de définir des méthodes propres? Les documents d'Orange nous prouvent combien Jullian s'était trompé en supposant que la comptabilité des villes de Gaule était approximative et grossière; elle était au contraire d'une minutie admirable. Rome peut avoir introduit en Égypte des méthodes qui lui sont propres, et, en particulier, l'usage occidental du *kalendarium*.

Auguste n'a pas été fidèle à cette conception hellénistique qui voulait que le Roi fût un pasteur des peuples et il ne s'est pas conduit à l'égard des Égyptiens comme un père. Il n'est pas sûr que la capitation ait été perçue dès la période

³⁰ O. Guéraud, *Études de papyrologie* 4 (1938) 17. – F. Schulz, *Roman registers of births and birth certificates*, JRS 1942, 78. – O. Montevecchi, *Certificati di nascita di cittadini romani*, Aeg. 27 (1947) 3; 28 (1948) 129. – E. Weiss, *Professio und testatio nach der lex Aelia Sentia und der lex Papia Poppaea*, *Πραγματεῖαι τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν* 14 (1948) 9. – A. Calderini a réuni dans les *Papiri latini* les textes publiés jusqu'en 1945. – (On consultera maintenant l'article de J.-Ph. Lévy dans la Revue historique de droit 1952, 449.)

³¹ Art. 52, *Ῥωμαίοις ἐξὸν Αἰγυπτίαν γῆμαι*.

ptolémaïque, mais il a multiplié les impôts³². On rencontre déjà sous son règne le *syntaximon*, qu'il a fixé à 44 deniers, taux encore maintenu sous Marc Aurèle – le *balaneutikon*, dont nous devons la définition à Madame Préaux³³ –, la taxe des ânes, *ἐξάδοχαμία*³⁴ – sans doute aussi l'*anabolicon*³⁵. Cette dernière taxe, perçue en argent par versements mensuels, n'a pu encore être exactement définie, et cette ignorance est grave.

Mais surtout, comme l'écrit Sir H. I. Bell, Auguste introduisit «deux principes délétères»: la contrainte pour l'exercice des fonctions publiques, la responsabilité solidaire. Pourtant Wilcken estimait que le régime des liturgies ne date que de Tibère. Cette politique s'inspire apparemment du désir de se passer des fermiers d'impôts, que les Ptolémées avaient su contrôler strictement. Le même désir doit expliquer la suppression des monopoles, qu'il aurait fallu affermer³⁶. Auguste préfère traiter directement avec des corporations³⁷.

Les traits essentiels du régime augustéen semblent donc être les suivants. L'Égypte est rigoureusement tenue à l'écart du système de gouvernement par magistrats; aucun magistrat n'y peut entrer, aucun Égyptien ne peut devenir magistrat. Entre l'élite Alexandrine et l'élite Romaine les contacts sont rendus très difficiles. L'Égypte est une métairie qu'on exploite et dont les revenus ne parviennent aux Romains qu'après être passés par le trésor du prince. L'originalité de l'Égypte s'est trouvée préservée pour tout ce qui concerne sa structure profonde; mais quant aux institutions raffinées qui font la gloire de la politique lagide, Auguste les a sacrifiées.

Le système d'Auguste subit une première crise à la mort de Néron. L'édit de Tiberius Alexander est à interpréter en fonction de cette crise³⁸. Alexander, qui devait craindre une révolte causée par l'arbitraire du fisc, a dû publier cet édit à la première nouvelle de la mort de Néron; il y énumère les abus à réformer. Son initiative était courageuse et il en fut récompensé par la suite de sa belle carrière³⁹.

La confiscation des *ousiai* des grands seigneurs romains en Égypte avait probablement été l'œuvre de Néron, comme celle des *fundi* d'Afrique. La refonte du statut de l'*ager publicus* et des domaines impériaux est une des tâches essentielles des Flaviens.

C'est alors que le titre de préfet d'Égypte devient moins important que celui de préfet du prétoire. Un remarquable document illustre la relation nouvelle des

³² S. L. Wallace, *Taxation in Egypt from Augustus to Diocletian* (Princeton 1939).

³³ *Les ostraka grecs de la collection Welbour n° 14* (New-York 1935).

³⁴ Attesté dès 4/3 av. J.-C., *POxy.* XII 1454.

³⁵ Herbert Y. Youtie, *Anabolicum*, in *Parerga Ostracologica*, Trans. Amer. Phil. Assoc. 73 (1942) 70.

³⁶ Il faut faire exception pour les mines et carrières. Ann. Epigr. 1910, 207 (11 ap. J.-C.). – Un métallarque sous Tibère à Coptos, OGI 660.

³⁷ A. E. R. Boak, *An ordinance of the salt merchants*, AJP 58 (1937) 210.

³⁸ W. Schubart rectifie l'interprétation de plusieurs passages. *Zum Edikt des Ti. Iulius Alexander*, Arch. Pap. 14 (1941) 36.

³⁹ Jouguet, *Vespasien acclamé dans l'hippodrome d'Alexandrie*. Mél. Ernout 201.

deux fonctions. La copie d'un codicille impérial, *exemplar epistularum*, qui doit émaner de Domitien, informe un préfet d'Égypte, dont l'identité demeure douteuse, de sa nomination comme préfet du prétoire. Du moins ai-je défendu cette interprétation⁴⁰ contre les savants éminents H. Kortenbeutel⁴¹, J. Stroux, A. Stein⁴², qui considéraient ce codicille comme une nomination du préfet à la dignité de consul.

Auguste avait interdit en Égypte et même à Alexandrie toute vie municipale. Cette règle fondamentale fut détruite en 201 par la création des *boulai* et à Alexandrie et dans les métropoles⁴³.

Il avait maintenu rigoureusement un régime de castes. L'édit de Caracalla généralisa le droit de cité romaine. L'application de cet édit soulève un problème difficile. Faut-il entendre que les nouveaux citoyens eurent un double droit de cité, ce qui leur aurait permis, tout en devenant citoyens romains, de conserver des institutions de leur droit propre ? M. Arangio-Ruiz, fidèle à la théorie de Mitteis, nie l'existence d'un double droit de cité⁴⁴. Celui-ci est affirmé au contraire par MM. De Visscher, Schönbauer, Wenger⁴⁵, Segré⁴⁶. Le fait qu'on a continué de percevoir la capitation des indigènes après 213 prouverait que l'assimilation ne fut pas complète⁴⁷. Mais, d'autre part, la découverte d'un testament rédigé par un Égyptien dans les formes romaines le 21 juillet 224⁴⁸ tend à donner raison à M. Arangio-Ruiz.

Auguste avait interdit le Sénat aux Égyptiens. Si nous mettons à part le cas du fils de Ti. Iulius Alexander, le premier Égyptien qui entra au Sénat est Aelius Coeranus sous Caracalla.

Auguste avait évité de centraliser aux mains d'un seul fonctionnaire les ressources si diverses de l'Égypte. La création du *katholikos* mit fin à cette politique.

C'est dans le domaine de la vie économique que la ségrégation a été le plus rigoureusement maintenue. Cette politique a été possible parce que l'Égypte est presque exclusivement exportatrice. L'échange des devises étrangères est étroitement contrôlé à Alexandrie sur le marché des changes. Ainsi s'explique aussi que la grande propriété n'a pas absorbé dès le III^e siècle la petite propriété paysanne. L'étude du dossier d'Aurelius Serenus Sarapion conduit Madame Préaux et M. Hom-

⁴⁰ Comptes rendus Acad. Inscr. 1947.

⁴¹ H. Kortenbeutel, *Ein Kodizill eines röm. Kaisers*, Abh. Berl. Akad., Ph. Hist. Kl. 13 (1939).

⁴² *Zu dem Kaiserlichen Ernennungsschreiben in P. Berol.* 8334, Aeg. 20 (1940) 51.

⁴³ E. P. Wegener, *The bouleutai of the metropolies in Roman Egypt*, *Symbolae ad jus et historiam antiquitatis pertinentes*, dédiées à Van Oven (Leyde 1946) 160.

⁴⁴ *L'application du droit romain en Égypte après la constitution Antoninienne*, Bull. de l'Inst. d'Égypte 4 (1946/47) 83.

⁴⁵ *Neue Diskussionen zum Problem Reichsrecht und Volksrecht*, Rev. Internat. des droits de l'antiqu. 3 (1949) = Mél. De Visscher II 521.

⁴⁶ *L'applicazione del diritto romano nelle provincie orientali dell'impero dopo la costituzione Antoniniana*, Riv. ital. per le scienze giurid. 2 (1948) 419.

⁴⁷ *The Constitutio Antoniniana and the Egyptian poll-tax*, JRS 37 (1947) 17.

⁴⁸ M. Amelotti, *Un nuovo testamento per aes et libram*, Studia et docum. hist. et juris 15 (1949) 34 (texte à paraître dans *POxy.* XXII).

bert à des formules qu'il faut souligner: «Dans l'économie égyptienne la terre jusqu'à la fin du IV^e siècle reste étonnamment divisée ... Dans la grande crise du III^e siècle, les formes de la vie sociale et économique ne sont pas encore ébranlées»⁴⁹. Cette originalité singulière de l'Égypte est dégagée avec force dans le récent ouvrage d'Allan Chester Johnson. La persistance de la petite et de la moyenne propriété surprend d'autant plus qu'elle coïncide avec une extrême misère des petits. Dès le I^{er} siècle on signale la catégorie des *ἀπογοι*. Les pauvres quittent leurs terres, prennent le maquis. Les charges qu'ils fuient sont réparties entre ceux qui restent⁵⁰: c'est le *μερισμός ἀναεχχωρηζότων*, que Naphtali-Lewis appelle *an aspect of the Roman oppression in Egypt*.

Les Sévères ont mis fin, dans une large mesure, à l'isolement de l'Égypte. Mais en même temps ils ont introduit en Égypte les conseils municipaux avec *decempri-mi*⁵¹, l'annone militaire, le droit romain. A partir de Dioclétien, la langue latine elle-même fera en Égypte de surprenants progrès.

Quelle a été l'influence de l'Égypte sur l'Empire? «C'est en Égypte que s'est élaboré le régime de l'avenir», écrit J. Vogt. Pourtant il est évident que la ségrégation de l'Égypte, voulue par Auguste, n'était pas favorable à une interaction. Aucun grand personnage égyptien n'eut accès dans les services d'empire. Les empereurs eux-mêmes ont rarement visité l'Égypte. L'influence de l'Égypte à Rome durant le Haut Empire a dû s'exercer surtout par des affranchis: la domesticité de Marc Antoine, d'où sont issus peut-être les grands affranchis de Claude, a pu contribuer à préparer une réforme de la bureaucratie. Prenons garde pourtant aux perspectives surprenantes que les inscriptions d'Orange - dont la publication est prochaine - nous ouvrent sur la perfection de la bureaucratie des municipalités d'Occident.

L'influence de l'Égypte sur la religion et la conception du monde est indéniable. Dans Rome même, au temps de Caracalla, le temple de Sérapis oppose sa masse à celle du Capitole.

Au Bas Empire on assiste avec surprise à une renaissance des traditions hellénistiques. Mais les origines et les sources de cette renaissance ne sont pas encore dégagées. Nous ne devons parler d'influence de l'Égypte sur Rome que lorsque nous pouvons invoquer des exemples précis: jusqu'à présent ceux-ci sont peu nombreux.

⁴⁹ M. Hombert et C. Préaux, *Un petit propriétaire égyptien du milieu du III^e siècle ap. J.-C., Aurelius Serenus Sarapion*, *Antiq. Class.* 17 (1948) 331 (= *Miscell.* Van de Weerd). L'ouvrage récent d'Allan Chester Johnson insiste beaucoup sur cette originalité de la répartition de la propriété en Égypte au III^e siècle.

⁵⁰ R. Rémondon, *Ἀπορίκον et μερισμός ἀπόρων*, *Ann. Serv. Antiq. Egypte* 51 (1951) 221.

⁵¹ Sur l'origine purement romaine de l'institution, E. G. Turner, *Egypt and the Roman Empire*, *Journ. of Egypt. Arch.* 22 (1936) 7.

Les raisons de l'originalité de l'Égypte

Par Claire Préaux, Bruxelles

Notre titre a besoin d'être nuancé de modestie, c'est-à-dire de critique.

Et tout d'abord, on a quelque scrupule à l'égard de la notion de *cause*. On voudrait éviter la brutalité de cette démarche qui consiste à s'en aller à travers l'histoire «avec deux ou trois grosses clefs passe-partout»¹ — le déterminisme géographique ou les besoins de l'homme, par exemple. Et ainsi ce ne sont pas des causes tenues pour nécessaires qu'on cherchera ici, mais seulement des «lignes de force» auxquelles semblent venir se prendre, pour un temps, les événements et les institutions.

Or, parmi ces lignes de force, il en est une qui nous paraît essentielle — disons-le tout de suite — c'est la volonté des hommes et particulièrement l'intensité de la représentation idéale qu'ils se font de l'*avenir*. L'avenir imaginé est cause, autant que le passé, de l'instant présent. Mais comment apprécier, mesurer le degré de liberté et d'efficacité de l'imagination qui anime une société? L'infirmité de l'historien en ce qui touche à la mesure lui interdit de caractériser un phénomène comme cause nécessaire; il peut seulement constater que, d'une possibilité, les hommes ont fait une cause.

Il faudrait, d'autre part, s'entendre sur la notion d'*originalité*. Le choix même du thème de nos entretiens présupposait au moins d'un sentiment général qu' aussi bien les historiens, depuis Hérodote, ont maintes fois exprimé. Il n'est peut-être pas inutile cependant que nous réfléchissions à la nature et aux limites de cette originalité que nous voudrions expliquer.

Parler d'originalité, c'est faire une comparaison, c'est constater la non-conformité à une norme. Or, où prendrons-nous cette norme? On ne pourrait soutenir, en effet, qu'au cours des mille ans qui nous occupent, d'Alexandre à Héraclius, il y ait *une* civilisation-type, dont l'égyptienne serait aberrante — pour autant que celle-ci soit à son tour une entité. Même si nous restreignons notre horizon, dans le temps et dans l'espace, à l'Empire romain, quelle variété de niveaux de culture, de mœurs, d'institutions, de paysages subsiste ou refléurit à l'époque d'un Ammien Marcellin, par exemple, qui, à la suite de l'Empereur Julien, nous promène de l'embouchure du Rhin aux rives du Tigre! Et pourtant, il y a sept siècles alors qu'Alexandre a déjà tenté de réaliser l'unité de la culture humaine². Si nous rétrécissons encore notre recherche en la bornant à l'Orient, ce qui est hors d'Égypte ne peut guère non plus, dans son ensemble, constituer une norme: comment, en

¹ C'est à L. Fèbvre, *La terre et l'évolution humaine* (Collection L'évolution de l'humanité, 2e édition [Paris 1949]), que nous empruntons cette expression.

² Cf. W. W. Tarn, *Alexander the Great and the Unity of Mankind* (London, British Academy, 1933).

effet, réunir les Juifs de stricte observance, si conscients, ainsi que l'expose Josèphe, de leur singularité, les Arabes nomades de Mésopotamie et de Transjordanie, plus ou moins surveillés par Rome, les montagnards et les brigands des petits royaumes clients³ avec les habitants hautement hellénisés d'Antioche, de Gêrasa ou d'Ephèse, qui proclament leur loyalisme à l'Empereur.

De norme, si nous voulons tout considérer, nous n'en saisissons pas plus que de «civilisation unique». Mais, en réalité, les Anciens, qui n'avaient pas porté sur ces notions notre exigence critique, ont exprimé leur sentiment en termes restreints et précis. La norme n'était pour eux qu'un ensemble de valeurs, défini par Isocrate et cent fois réaffirmé; mais c'était, à vrai dire, l'apanage d'une seule classe sociale. L'unité du monde – à quoi l'Égypte n'avait point part – c'était l'unité du style de vie d'une classe, la seule, du reste, qui sût s'exprimer. Pour les Anciens, on est «étrange», lorsqu'on n'adhère pas aux valeurs qui se cultivent par la vie politique et fondent les rapports humains sur le jeu de la persuasion et de la libre acceptation – même quand ce qui est accepté est un despotisme. Au milieu du II^e siècle de notre ère, Aelius Aristide, tandis qu'ils se réjouit de l'unité que Rome a imposée au monde, trouve tout naturel que le bénéfice de la «citoyenneté du monde» soit réservé à une classe qu'il définit comme la plus distinguée, la plus valeureuse, la plus riche (*χαριέστερόν τε καὶ γενναϊότερον καὶ δυνατώτερον*). A celle-là échoient les magistratures et la confiance dont elle est digne. Le reste, qu'aucun adjectif ne définit, est simplement sujet, cela va de soi⁴. Et nous savons précisément que les Égyptiens ont été longtemps tenus à l'écart des magistratures et qu'on leur reprochait leur manque de civilité⁵.

Au reste, les définitions de l'originalité de l'Égypte vont en s'aggravant au cours de l'Antiquité. L'Égypte «originale» d'Hérodote⁶ et de Platon⁷ est un pays mystérieux et sage qu'on admire; celle de Tacite⁸ manque d'expérience politique; celle de Juvénal⁹ est féroce, futile et licencieuse; celle d'Isidore de Péluse¹⁰, comme celle de Caracalla¹¹, est grossière et inculte. L'Égypte a-t-elle déchu ou le monde cherche-t-il à justifier son attitude à l'égard de ce pays?

Assurément, l'Égypte n'est pas seule à paraître étrange aux yeux du monde hellénistique et romain. Les nomades aussi le sont irréductiblement. Mais la plu-

³ Cf. A. H. M. Jones, *Rome and her Client States in the East*, Journ. of the Royal Central Asian Society 27 (1940) 201–210.

⁴ Aelius Aristide, *Eloge de Rome* 213 (373) 15 (Edition Dindorf [Weidmann, Leipzig 1829] I 346).

⁵ Tacite, *Histoires* I 11. Le grief est déjà formulé par Strabon XVII 12, 797, qui cite Polybe, et on le retrouve jusque chez Isidore de Péluse. Celui-ci, répétant, à un moment où ce n'est sans doute plus vrai, que la loi interdit aux Égyptiens l'accès aux fonctions supérieures, donne comme motif de cette disgrâce leur *ἀπηνεία* (*Epist.* I 489: Migne, PG 78, 445 D et 448 D).

⁶ Hérodote II 35: *πλείστα θαυμάσια ἔχει ἢ ἡ ἄλλη πᾶσα χώρα καὶ ἔργα λόγον μείζω παρέχεται πρὸς πᾶσαν χώραν*. Cf. Ammien Marcellin XXII 16, qui s'inspire d'Hérodote.

⁷ Platon, *Timée* 22 B.

⁸ Tacite, *Histoires* I 11.

⁹ Juvénal, *Satires* 15, particulièrement vv. 10–11 et 44–46.

¹⁰ Cf. ci-dessus, note 5.

¹¹ *PGiss.* 40, col. II, 26–29 (= *Select Papyri* 215).

part d'entre eux vivent à l'extérieur de ce monde. La civilisation antique ne s'en sent point responsable. Des peuples qu'Alexandre a appelés à une unité de civilisation, l'égyptien est celui qui se retranche dans l'originalité la plus fermée. Et pourtant, ce ne sont pas tous les habitants de l'Égypte qui sont ainsi disgraciés. Strabon sait distinguer, lorsqu'il trie, d'après Polybe, la population d'Alexandrie¹², et nous verrons qu'il y a, dans le plat-pays aussi, quelques noyaux – enclaves urbaines et éléments militaires – qui échappent à « l'originalité » ambiante.

Ainsi donc la norme que nous cherchons, nous l'emprunterons, nous ne pouvons l'emprunter qu'aux Anciens. Ce sera le style de vie d'une classe sociale, en somme assez restreinte : la classe supérieure des cités hellénisées d'Orient. M. Rostovtzeff en a montré la puissance et l'unité dans son Histoire économique et sociale du monde hellénistique. Cette « bourgeoisie » parle le grec ou, du moins, elle est bilingue¹³; elle lit partout les mêmes auteurs – les épigrammes trouvées à Suse¹⁴ ont le même fond homérique que celles d'Hermoupolis¹⁵; elle vit dans un décor de colonnades¹⁶ qu'élève l'esprit civique ou l'attachement au prince; elle aime un art à la fois réaliste et pathétique; à Babylone ou à Petra, elle se bâtit des théâtres, comme en Grèce; elle a des dieux variés mais interchangeableables; les relations privées s'établissent selon les règles d'un droit à peu près unifié dont les notaires grecs maintiennent étonnamment ferme la diplomatique¹⁷; de villes à souverains, les rapports sont variés, tant à l'époque hellénistique que sous l'Empire, mais ceux-ci se réduisent facilement à quelques éléments essentiels¹⁸; la guerre est endémique,

¹² Strabon XVII 12, 797: τρίτον δ' ἦν γένος τὸ τῶν Ἀλεξανδρέων οὐδ' αὐτὸ εὐκρινῶς πολιτικὸν διὰ τὰς αὐτὰς αἰτίας, κρείττον δ' ἐκείνων ὅμως. καὶ γὰρ, εἰ μυγάδες, Ἕλληνες ὅμως ἀνέκαθεν ἦσαν καὶ ἐμέμνηντο τοῦ κοινοῦ τῶν Ἑλλήνων ἔθους.

¹³ Nous songeons, par exemple, au bilinguisme et même au trilinguisme des inscriptions de Palmyre: voyez, en dernier lieu, *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, fasc. X, *L'Agora*, par J. Starcky (Damas 1949), qui donne la liste des publications antérieures assumées au premier chef par J. Cantineau. On lira aussi les pages pénétrantes du R. P. Peeters, *Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine* (Bruxelles, Société des Bollandistes 1950 = *Subsidia Hagiographica* 26), particulièrement le chapitre III intitulé *La Syrie bilingue*.

¹⁴ *Supplementum epigraphicum graecum* VII (1943) nos 11–14. Plutarque, *Moralia* 328 D, dit qu'Euripide et Sophocle étaient joués à Suse. Le fait est rappelé par Tarn, *The Greeks in India and Bactria*, 2e éd., 382.

¹⁵ Cf. S. Gabra, *Rapport sur les fouilles d'Hermoupolis Ouest* (Le Caire 1941).

¹⁶ L. Robert, *Etudes Anatoliennes* (Institut français d'Archéologie de Stamboul, *Etudes Orientales* V [Paris 1937]), étudiant une inscription hellénistique de Stratonicee publiée par A. Laumonier dans BCH 1934, rassemble des textes épigraphiques sur les avenues à colonnades, 532–534. Pareilles avenues sont encore visibles à Palmyre, à Gêrasa, à Apamée, notamment, et on en distingue encore les traces à Pétra. – E. Bickerman a montré l'importance et la signification du style de vie grec en Orient, dans le commentaire *Sur une inscription grecque de Sidon*, *Mélanges Dussaud*, 91–99.

¹⁷ Nous songeons ici aux caractères très purs qu'ont gardés, jusque sous les Parthes et même sous les Romains, les actes grecs de Doura. A ce sujet, voyez, par exemple, F. Pringsheim, *The Greek Law of Sale* (Weimar 1950) 107 notamment, et E. Bickerman, *Institutions des Séleucides* (Paris 1938) 210.

¹⁸ Cf. A. H. M. Jones, *The Greek City from Alexander to Justinian* (Oxford 1940), part II: *Relations with the Suzerain*. Pour le domaine Séleucide, cf. aussi E. Bickerman, *Institutions des Séleucides* (Paris 1938), particulièrement pp. 133–170. On verra aussi A. Heuss, *Stadt und Herrscher des Hellenismus* (Klio, Beiheft 39 [1937]) avec les réserves de Bickerman, *Revue de philologie* 1939, 335–349; J. Machu, *Cyrène: la cité et le souverain à l'époque hellénistique*, *Revue historique* 1951, 41–55.

jusqu'à l'établissement de la «paix romaine»; l'individu, enfin, trouve, dans la variété des relations où il est impliqué, l'occasion de s'affirmer.

Tout cela se rencontre en Egypte, mais seulement dans quelques enclaves: Alexandrie, Ptolemaïs, peut-être Naucratis, plus tard Antinoé et les métropoles des nomes, surtout à partir de Septime Sévère, enfin les familles de clérouques ptolémaïques et de vétérans de l'armée romaine. Un bouleute d'Oxyrhynchus, au III^e siècle de notre ère, devait avoir une conception de la vie et des préjugés – nous dirions aujourd'hui une hiérarchie de valeurs – bien proches de ceux d'un citoyen d'Antioche ou de Narbonne. Cette classe sociale-là a conscience d'appartenir à la citoyenneté universelle dont parle Aelius Aristide: lorsque celui-ci vient en Egypte, elle l'honore pour sa valeur et son éloquence¹⁹. Et au cimetière d'Hermoupolis, les mêmes Grecs, qui acclamaient le rhéteur, proclament en distiques leur dégoût de la momification et leur préférence pour la flamme claire qui met fin à l'illusoire conservation des corps²⁰. Pourtant, il ne faudrait pas exagérer la valeur de la culture comme test d'adhésion à tout ce que l'Empire propose et, tout à la fin de la période qui nous occupe, nous retrouverons cette classe défendant à son tour une originalité. Néanmoins elle est suffisamment assimilée à ceux qui, hors de l'Egypte, font l'unité du monde hellénistique, puis du monde romain, pour que nous l'excluons provisoirement de notre recherche.

Nous essayerons donc d'expliquer l'originalité, non pas de toute l'Egypte, mais, à la suite des Anciens, de cette partie de sa population qui ignore la vie politique (Tacite, *Hist.* I 11), qui est vouée à des fonctions nourricières (Strabon XVII 819: Aelius Aristide, *El. de Rome* 201), qui est essentiellement paisible (Strabon XVII 792. 819) et qui conserve obstinément des usages archaïques imprégnés de religion (Juvénal, *Sat.* 15). C'est là un groupe considérable, à vrai dire, où l'on trouve les agriculteurs, les gens voués aux vieux métiers du pays et les prêtres. La limite, du reste, n'en est pas nette et elle évolue au cours des mille ans que nous considérons. Où placer, en effet, les scribes de l'administration villageoise qui rédigent en grec reçus et rapports, mais doivent avoir bien peu les usages urbains? Où placer aussi certains clérouques devenus de vrais paysans égyptiens au point de passer leurs contrats en démotique? A l'intérieur de ce groupe disparate, que les Grecs exploitaient et que Rome méprisait en bloc, il y a ainsi, dans l'originalité ou l'assimilation, des degrés que notre réflexion devra négliger aujourd'hui.

L'objet de notre enquête à présent défini, il nous faut chercher pourquoi la campagne égyptienne paraissait étrange aux Grecs et pourquoi elle ne connut guère le style de vie des villes antiques.

¹⁹ OGI 709 = S.B. 8276.

²⁰ Cf. P. Perdrizet, *Le mort qui sentait bon*, Mélanges Bidez, Annuaire de l'Inst. orient. de l'Univ. de Bruxelles II (1934) 719-727, et R. Goossens, *Le tombeau du fils d'Epimaque*, Chronique d'Egypte IX (1934) 346-350, et *Seuthès, fils d'Epimachos*, Antiquité classique III (1934) 91-96. L'épigramme figure au *Rapport sur les fouilles d'Hermoupolis Ouest* que M. S. Gabra publia au Caire en 1941.

Et puisque nous avons suivi les Anciens dans l'analyse des termes de ce problème, qui nous vient d'eux, prenons avec eux le gros «passe-partout» du déterminisme géographique, grâce à quoi ils entraient sans inquiétude dans la solution qui les exonérait de responsabilité.

Les Grecs, on le sait, accordaient une grande et simple influence au climat sur le comportement des hommes et sur leurs institutions²¹. C'est la première cause qu'ils invoquent lorsqu'ils constatent l'originalité de l'Égypte. Le paysage de la vallée du Nil est unique et les frappe. L'Égypte est un «don du Nil», or le Nil est différent de tous les autres fleuves, donc il est normal que tout soit différent en Égypte. Et jusqu'à nos jours on aime tout expliquer ainsi: «Le Nil créa en Égypte la justice et la morale comme la géométrie» dit Baillet dans *Le régime pharaonique dans ses rapports avec l'évolution de la morale en Égypte*, pp. 648-652. Et Alexandre Moret fonde sa synthèse de l'histoire égyptienne sur cette idée «Le Nil agit comme un principe d'ordre, de centralisation; il a déterminé la subordination de tous à un maître et la monarchie absolue»²².

Pourtant il y a un homme qui, après un coup d'œil, a fermement retourné les termes du problème: «Le gouvernement», dit-il, «n'a aucune influence sur la pluie ou la neige qui tombe dans la Beauce ou dans la Brie, mais en Égypte, le gouvernement a une influence sur l'étendue de l'inondation qui en tient lieu.» Cet homme est un de ceux qui ont fait l'histoire, Napoléon²³.

Si nous voulons y réfléchir, l'Égypte a connu, au bord de ce même Nil, tous les types d'institutions publiques: l'émiettement des féodalités aussi bien que la forte concentration qui put inspirer et soutenir des visées impériales. Elle a connu tous les types d'art, le classique et le rococo, le naïf et le précieux, l'Africain et l'Asiatique. Elle est perméable aux influences, qui l'atteignent profondément: sa langue en témoigne, ainsi que l'adhésion qu'elle a donnée successivement au christianisme et à l'Islam.

Alors qu'a imposé le sol? Rien, à mon avis, qui ait eu un effet constant. Le Nil, d'ailleurs, l'homme l'a complètement changé. Mais, au temps des progrès de l'âge néolithique, il offrait une suggestion et une facilité. Ce n'est point que le limon qu'il apportait fût spécialement fertile²⁴. Mais le renouvellement annuel de celui-ci, en un temps où l'on ignorait comment restituer au sol les sels minéraux que les plantes y puisent, faisait des deltas les seules régions où l'on pût pratiquer une culture intensive. Et c'est ainsi que l'Égypte partageait avec les deltas du Tigre et de l'Euphrate, de l'Indus et du Gange la faculté, exceptionnelle dans le monde antique, de nourrir une population dense et de lui offrir, moyennant un travail régulier, la sécurité alimentaire, alors que le reste du monde devait conquérir sa

²¹ J. L. Heiberg, *Théories antiques sur l'influence morale du climat*, Scientia 28 (1920), que je n'ai pu consulter.

²² *Le Nil et la civilisation égyptienne* (Paris 1926) 39.

²³ Cité par Moret, *ibid.* 39, précisément à l'appui du déterminisme géographique!

²⁴ Cf. A. Wiedeman, *Herodots zweites Buch* (Leipzig 1890) 76 et G. Dykmans, *Histoire économique et sociale de l'ancienne Égypte* I (Paris 1936) 22-23, où l'on trouvera, p. 23, n. 2, la bibliographie relative à l'analyse biochimique du limon égyptien.

nourriture dans une lutte incessante pour les pâturages, dans des guerres de rapine ou de dangereuses entreprises maritimes.

L'autarcie, dont les Grecs, qui devaient se battre, limiter les naissances et courir les mers pour manger, ont rêvé comme d'un impossible paradis, l'Égypte peut la réaliser sur son sol. Pour elle, qui nourrit tous les enfants qui lui naissent²⁵, la guerre et l'impérialisme sont un luxe – souvent d'origine défensive – tandis que pour une cité grecque, ils sont la condition même de l'existence.

Comme sur le Bas-Euphrate et le Bas-Indus, la mise en valeur de la vallée du Nil et du Delta fut favorisée par la proximité des déserts. Car ces déserts où les Grecs voyaient – et où nous sommes encore tentés de voir – pour l'Égypte, d'excellentes «frontières naturelles»²⁶, avant de paraître une barrière, ils ont été l'élément de l'indispensable symbiose entre le nomade et l'agriculteur à la houe²⁷. Loin de s'opposer, les deux genres de vie se complétaient fort bien au début et nous savons, par les fouilles d'Hélouan et d'Héliopolis notamment, combien le désert proche de la vallée – et d'ailleurs moins desséché qu'aujourd'hui – fut favorable aux civilisations préhistoriques.

Ce que nous venons de dire de l'utilisation originelle du désert donne à penser que le rôle de frontière ou de bastion, que lui reconnaissent les Grecs, est un rôle secondaire, résultat d'une incompatibilité qui a dû peu à peu opposer les sédentaires, qui devenaient riches, aux nomades, en conséquence plus portés aux razzias. Je ne crois pas que l'Égypte ait été aussi rigoureusement déterminée par ces «frontières naturelles» qu'on le répète depuis l'Antiquité. Elle est certes d'accès difficile²⁸ et ses côtes sont mauvaises, tant en Méditerranée qu'en Mer Rouge, leur principal inconvénient étant de n'avoir point d'eau douce. Les cataractes sont sans nul doute une barrière, mais la frontière est loin d'avoir été toujours établie à celle que nous appelons la «première». La limite entre le Delta et le désert est parfois incertaine, dans la zone des pâturages salés, et au Moyen-Empire il a fallu qu'on élevât un mur pour la définir et la défendre du côté de l'Est²⁹. Et n'est-il pas significatif qu'Hérodote se demande quelle est la limite entre l'Afrique et l'Asie et qu'il doive invoquer un oracle pour prouver que ce n'est pas le Nil qui, au milieu de l'Égypte, fait office de frontière³⁰? Ainsi, pas plus qu'aucune frontière, celles de l'Égypte ne sont autre chose que l'expression d'un rapport de forces³¹ et ce rapport a souvent été bouleversé par des invasions et presque constamment éprouvé par des infiltrations.

Cependant, la vallée du Nil était sans doute plus facile à préserver des invasions

²⁵ Diodore I 80.

²⁶ Diodore I 30–31; Strabon XVII 819; Arrien, *Anabase* III 5.

²⁷ Cf. L. Fèbvre, *La terre et l'évolution humaine*, 2e éd. (Paris 1949) 379.

²⁸ Strabon, loc. cit., emploie l'expression *ὄσσειστος*.

²⁹ Cf. E. Drioton et J. Vandier, *Les peuples de l'Orient méditerranéen. II. L'Égypte* (Collection Clio, Paris 1938) 251 et 267 (bibliographie).

³⁰ Hérodote II 16–19.

³¹ Voyez, à ce sujet, les pénétrantes remarques de Mme I. Henderson, à propos de la frontière orientale de l'Empire sous Trajan, dans JRS 1949, 125–126.

et même des razzias nomades que ne le fut jamais l'immense déploiement du «Croissant fertile», si offert aux hordes qui déferlent. La culture a extirpé toute plante sauvage de la vallée et ainsi, au Sud du Delta, entre la végétation destinée à l'alimentation des hommes et le désert montagneux, la limite est si nette qu'il n'y a guère de possibilité de transhumance, cette transhumance qui est caractéristique tout au long de la zone fertile de la Syrie et de la Mésopotamie et qui a toujours mêlé plus intimement là-bas le nomade et l'agriculteur³². En Égypte, dès que l'agriculteur, élevant lui-même des bœufs, a pu se passer du nomade, il l'a repoussé, non seulement avec des armes, mais avec une volonté de rompre les contacts qu'expriment les mille terreurs et tabous du désert, qui rendent si héroïques les expéditions des mineurs et des carriers³³. Le nomade circule du Sud au Nord, assurant de fragiles relations avec l'Afrique, et il faut que la vallée soit très mal gardée pour qu'il se jette sur son opulence, comme il arriva aux Blemmyes, au milieu du III^e siècle de notre ère.

Le sol et le climat favorisaient donc l'établissement d'une autarcie, non pas fermée, mais relativement facile à défendre. Voilà comment j'envisage le déterminisme géographique, dans l'originalité de l'Égypte. Ce n'est que l'indication de possibilités qu'il appartient aux hommes d'utiliser, de négliger ou encore de dépasser.

Chance à l'origine, ces dispositions du pays devaient donner une puissance exceptionnelle aux habitants de la vallée du Nil qui surent en tirer parti. Le succès inspira le désir de maintenir les techniques agricoles, telle l'irrigation, et les techniques sociales, telle l'administration, qui assuraient la sécurité alimentaire et la défense de l'autarcie.

Intensément exploitée, la terre laissait un surplus, dont la collecte et la répartition susciteront des institutions spéciales à l'Égypte. Les entités qui auront réussi à s'approprier ce surplus – rois, dieux, princes, fonctionnaires – vont s'employer à conserver obstinément les rapports de forces qui leur sont avantageux. Pareille volonté de clichage des techniques sociales n'a, en soi, rien d'insolite. Ainsi Sparte – au prix de quels efforts, de quelles mutilations spirituelles et démographiques! – a maintenu désespérément l'organisation militaire et agricole qui lui avait valu d'assurer sa subsistance sans s'astreindre à cultiver la terre, cette terre que lui livra – chance d'un instant – la faiblesse des anciens habitants du Péloponnèse. Nous voulons répéter ce qui nous réussit un jour et nous sacrifions l'avenir pour faire durer ce que nous donna le hasard d'un moment.

Ce n'est pas que l'Égypte n'ait point voulu parfois dépasser ce destin d'autarcie et qu'elle n'ait paru loin de son fertile domaine. Mais les pays du Haut-Euphrate et du Haut-Nil, où elle lança ses armées, ouvraient sur l'infini des steppes que les Romains eux-mêmes ne surent tenir. Il y fallait déployer une énergie, une inven-

³² Sur les relations des nomades et des sédentaires dans cette région, voyez R. Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam* (Paris 1907), et A. Poidebard, *La trace de Rome dans le désert de Syrie* (Paris 1934).

³³ Voyez Couyat et Montet, *Les inscriptions hiéroglyphiques et hiératiques du Ouâdi Hammâ-mât* (Mémoires des membres de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire 34 [1912]).

tion, une audace nouvelles, qui pouvaient animer des chefs, mais que la prudence des scribes-moralistes avait depuis longtemps endormies chez le peuple³⁴. Ces sorties eurent leur effet néanmoins: le paysage végétal s'enrichit d'espèces nouvelles que rapportèrent les Pharaons guerriers; le répertoire des artistes accueillit des thèmes exotiques³⁵.

Dans l'ensemble, cependant, l'Égypte s'accrocha à sa vocation conservatrice. La thésaurisation des surplus a élevé ces monuments de richesse immobile que sont les temples: l'Égypte en était fière. Volontairement fidèle à un style de vie, elle garda sa confiance aux techniques qui la nourrissaient, elle et ses dieux. Ainsi le fer put conquérir le monde, la monnaie put atteindre jusqu'aux royaumes du Sud de l'Arabie, l'alphabet grec archaïque put se répandre chez les Iapyges sauvages de l'Italie du Sud et parmi les Arabes du Safa, l'angoisse humaine put animer la pierre au gré de sculpteurs impatientes, l'Égypte reste le pays du bronze, des hiéroglyphes, de la sérénité des dieux; elle n'accède pas à une vraie monnaie conventionnelle.

Ainsi c'était déjà par volonté de conservation que l'Égypte d'Hérodote était originale, fidèle à des formes, d'ailleurs, peut-être plus qu'à un esprit. (Nous songeons, par exemple, ici aux dieux animaux.)

Or, l'autarcie agricole, prise dans un solide appareil administratif et religieux, ne développe évidemment pas l'initiative individuelle. Les «morales» égyptiennes ne la prônent pas. Cette monotonie est force, peut-être, mais que de possibilités perdues! Quel gaspillage de l'homme il se fait dans cette sécurité des corps et des âmes qui engourdit tout, plus que la chaleur!

Les rois et les dieux s'opposèrent souvent: leur lutte aurait pu libérer l'individu. Peut-être cela était-il sur le point de se produire à l'époque saïte, sous les pharaons-marchands du Delta. Mais ceux-ci manquèrent de temps. Déjà les Perses et les Grecs étaient à leur porte.

Avec la conquête d'Alexandre commence pour l'Égypte le destin de nourricière de l'étranger. Son originalité est maintenue dans la mesure où elle sert l'avantage des Grecs. Car, pour les Ptolémées, l'Égypte doit non seulement rester une autarcie agricole, mais devenir une puissance mercantiliste³⁶.

³⁴ Voyez, par exemple, Baillet, *Le régime pharaonique dans ses rapports avec l'évolution de la morale en Égypte* (Paris 1913). L'opposition de l'esprit d'aventure et de l'esprit du scribe est exploitée, par exemple, dans le récit de Hori à Amenemope, dont on trouvera une analyse et des extraits dans A. Erman-H. Ranke, *La civilisation égyptienne* (trad. Ch. Mathien, Payot, Paris 1952) 499-503 (l'œuvre est conservée sur le papyrus Anastasi I).

³⁵ Nous songeons, pour les espèces nouvelles, au «Jardin botanique» de Karnak et à la scène de transplantation des arbres à enceins de Deir-el-Bahari. Sur tout le sujet des apports de l'étranger à l'Égypte, on lira le chapitre X «*Le monde embellit Thèbes*» de J. Capart et M. Werbrouck, dans *Thèbes* (Bruxelles 1925) 163-178. On sait, d'autre part, la provenance syrienne des trésors d'argenterie et de pierreries du Moyen-Empire trouvés à Tod et exposés au Musée du Caire (cf. bibliographie dans Drioton-Vandier, op. cit. 267). Sur l'impérialisme égyptien au Nouvel-Empire, voyez les sources, IDD, *ibid.* 425-434.

³⁶ Cf. U. Wilcken, *Alexander der Grosse und die hellenistische Wirtschaft* Schmollers Jahrb. f. Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reiche 45 (1921) 349-420.

Cette nouvelle volonté qui la maintient singulière, voyons brièvement le mécanisme de ses effets. L'Égypte est contrainte de produire tant de surplus qui lui sont prescrits³⁷ chaque année, qu'elle ne peut distraire de bras à l'agriculture. On renforce son peuple paysan, de prisonniers asiatiques³⁸ et de clérouques³⁹; on étend, par des canaux nouveaux, le domaine des terres cultivées⁴⁰, on acclimats des espèces de meilleur rendement⁴¹. Mais surtout, il ne faut pas que l'Égyptien devienne un citoyen. Alexandrie, si proche, lui est d'accès difficile, sinon interdit; la vie politique, au sens grec du mot, est sévèrement limitée. Entre les «villes alliées» de la symmachie qu'est le domaine des Séleucides et les grosses agglomérations groupées autour de temples, simples centres administratifs, la différence est grande, beaucoup plus qu'entre Athènes et la lointaine Antioche de Perside⁴². À l'égard des centres urbains indigènes, les rois grecs d'Égypte conservent fidèlement l'héritage pharaonique qui les sert, alors qu'à Cyrène ou en Syrie ou en Asie Mineure, ils se comportent, à l'égard des cités, exactement comme des Séleucides⁴³.

C'est la terre qui compte au premier chef, car les produits agricoles sont ceux qu'achètent, à l'extérieur, les villes hellénistiques. L'économie lagide reprend donc et perfectionne les instruments de perception et de contrôle qui faisaient – au profit du roi et des dieux – l'originalité de l'Égypte, en face de l'Asie toujours décentralisée.

Même quand un phénomène d'assimilation se produit, il dérive de cette volonté d'exploitation qui va désormais tout commander. Le cas de la monnaie est typique. Nouveauté importante! Les marchands grecs qui viennent acheter du blé en Égypte offrent de l'argent et de l'or (*PCair. Zenon* 59021), car le campagnard indigène n'y désire guère les produits dont les Grecs ont coutume de payer leurs achats: huile d'olive, vin, objets manufacturés. Le commerce extérieur des Lagides se solde par un boni en monnaie: c'est d'ailleurs à quoi tend leur mercantilisme.

³⁷ Nous faisons allusion ici aux cultures imposées que révèlent, par exemple, *P. Revenue Laws*, coll. 60–72 (voyez l'édition de J. Bingen, *Sammelbuch*, Beiheft I [1952] 24–27), *PTeb.* 703, 57–60, *Sammelbuch* 4369.

³⁸ *PPetr.* III 104 (prisonniers d'Evergète Ier); Diodore XIX 85, 4 (prisonniers de Ptolémée Sôter).

³⁹ Sur les clérouchies ptolémaïques, l'ouvrage essentiel reste celui de J. Lesquier, *Les institutions militaires de l'Égypte sous les Lagides* (Paris 1911) 30–66. On y ajoutera les listes ethniques de M. Launey, *Recherches sur les armées hellénistiques* (Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 169, 2 vol., Paris 1949/50), fasc. I, fasc. II 1113 à 1267 (prosopographie pour l'ensemble du monde hellénistique; les soldats sont classés par origine), fasc. II 764–779 (la condition du soldat en Égypte), fasc. II 836–868 (l'armée et le gymnase dans l'Égypte ptolémaïque).

⁴⁰ Voyez, par exemple, *PLille* I 1; M. Rostovtzeff, *Large Estate* 59, et C.-C. Edgar, *PMich.-Zenon* page 31; *PCair.-Zenon* 59168, 59388, *P Mich.-Zenon* 84, 106.

⁴¹ Voyez, par exemple, *PCair.-Zenon* 59155, 59497; M. Schnebel, *Die Landwirtschaft im hellenistischen Ägypten* (München 1925) 121, n. 2, qui commente *Etym. Magnum*, s.v. *Κάλυυος*; *PCair.-Zenon* 59292, ligne 6; *PRyl.-Zenon* 18.

⁴² Nous songeons à ce qui nous est révélé de cette ville par *OGI* 233.

⁴³ Cette différence de politique à l'égard des villes, selon qu'il s'agit de l'Égypte ou des possessions extérieures, est du reste traditionnelle: E. Drioton et J. Vandier, *L'Égypte* (collection Clio, Paris 1938) 447–448, la signalent à propos de l'administration des provinces d'Asie au Nouvel Empire (cf. p. 485, sources et bibliographie: il s'agit essentiellement des renseignements tirés des lettres d'El Amarna).

Certains des produits qu'offre l'Égypte sont uniques, comme le papyrus, ou tellement demandés, comme le blé, que la concurrence ne joue guère. Aussi peut-elle exiger des prix élevés. Mais les prix payés aux producteurs sont bas, par décret royal⁴⁴, car c'est pour les entrepôts royaux que sont achetés ou réquisitionnés les produits de la terre destinés à l'exportation ou à la consommation dans le pays. Le bénéfice en monnaie de l'exportation reste aux mains du roi et des intermédiaires et ne revient que très peu aux producteurs⁴⁵. Et il faut encore que, sur ce qui leur parvient, ceux-ci payent les impôts en argent, comme la taxe du sel⁴⁶. Ainsi, c'est parmi les Grecs d'Égypte, roi en tête, que circule la plus grande partie de la monnaie. Et ceux-ci ont sans doute tendance à thésauriser ou à immobiliser leurs surplus, quoique l'importance des terres royales et sacrées réduise sensiblement les possibilités d'acquisition foncière.

On peut d'ailleurs induire cette concentration de la monnaie, de la hauteur exceptionnelle du taux de l'intérêt, qui est de 24% – légalement⁴⁷ – alors que le reste du monde grec pratique un taux de 12%. L'entrée des capitaux en Égypte est vraisemblablement contrôlée par quelque barrage royal: la refraque des monnaies étrangères au type ptolémaïque est un de ces moyens de contrôle, dont le mécanisme nous est révélé (*PCair. Zenon* 59021). Le roi, en effet, se réservant une part des profits des opérations de crédit par l'affermage du monopole des banques⁴⁸, a avantage à ne voir entrer dans le pays que ce qu'il faut de capitaux pour maintenir l'intérêt souhaité.

Le maintien d'un taux d'intérêt très élevé est, d'autre part, une façon de rendre «l'argent cher» et par conséquent le «travail vil». Politique tout à l'avantage du Grec d'Égypte, acheteur de produits égyptiens pour l'exportation. D'autre part, les droits de douanes⁴⁹ qui protègent les monopoles royaux rendent, eux aussi, très chers les produits de l'étranger et, avec eux, les «besoins nouveaux», qui sont pratiquement prohibés pour le paysan égyptien. Ainsi, l'Égypte de la campagne reste une économie presque étanche, avec ses prix autonomes, ses moyens d'achat à l'étranger insuffisants, ses importations réduites et chères.

Ce tableau répond aux documents du III^e siècle av. J.-C. Mais, après l'éphémère succès de Raphia, la perte de l'Empire désagrége l'édifice mercantiliste. La monnaie, par chutes et paliers successifs, se détériore et la confiance faiblit. Mais, dans cette catastrophe, les Grecs, auteurs et bénéficiaires du mercantilisme, sont touchés aussi bien que les Égyptiens. Et, même pour eux, la monnaie cesse d'être

⁴⁴ On connaît les prix imposés pour l'achat des plantes oléagineuses aux producteurs, par le cahier de charges de la ferme des huiles, *Revenue Laws*, col. 39. Cf. J. Bingen, *Les colonnes 60-72 du P. Revenue Laws et l'aspect fiscal du monopole des huiles*, *Chronique d'Égypte* 21, n° 41 (1946) 127-148, particulièrement 141sqq.

⁴⁵ Cf. la démonstration de J. Bingen, *op. cit.*, loc. cit.

⁴⁶ Sur la taxe du sel, on verra, en dernier lieu, R. Rémondon, *Ostraca provenant des fouilles françaises de Deir-el-Medineh et de Karnak*, *Bull. Inst. fr. d'Arch. or.* 50 (1951) 1-12.

⁴⁷ Sur le taux de l'intérêt, cf. notre *Économie royale des Lagides* (Bruxelles 1939) 282-283; *P.Columbia-Zenon* 83.

⁴⁸ Cf. *Revenue Laws* coll. 73-78, et *L'Économie royale des Lagides* 280-297.

⁴⁹ Cf. *L'Économie royale des Lagides* 371-379.

un but d'activité. L'Égypte pauvre, qui se replie sur elle-même et se serre autour de ses temples, a pris dans son filet des Grecs qu'atteindra peu à peu son style de vie, dicté par la poursuite de l'immédiate sécurité alimentaire⁵⁰.

Un symptôme indique, du reste, à quel point la monnaie lagide est peu «égyptienne»: on n'a jamais pensé à y frapper de légende hiéroglyphique (quoiqu'il y eût le précédent de Tachos⁵¹), alors que, dans les royaumes indo-grecs, arabes et parthe, les pièces, de type grec, finissent par porter des légendes en langue nationale.

Autre test de ce que la volonté des Grecs est seule à régler le degré d'assimilation de l'Égypte: la langue. Le grec n'importe qu'à l'administration. En dehors d'elle, l'Égypte des temples et des champs garde son originalité linguistique et ainsi reste fidèle à un style de pensée, à une écriture, à une diplomatie, à un droit privé.

Autre test encore: l'armée. Elle est le principal instrument des visées impériales qu'exige l'économie mercantiliste. Mais l'archaïsme est fatal à une armée. Celle de l'Égypte doit être – et est – semblable à celles des autres royaumes hellénistiques: elle a des officiers et des mercenaires grecs; elle pratique la tactique de la phalange; elle est dotée d'éléphants, elle aura même ses corps indigènes rappelant les corps orientaux des Séleucides. Elle n'a rien d'égyptien⁵². Mais, dans la mesure où elle s'installe dans le pays – et après Raphia, elle n'a plus guère de rôle extérieur – elle devient un élément indigène de l'économie. La gent militaire, bientôt terrienne, ne préserve guère ses traditions politiques ou même culturelles – ne voit-on pas des clérouques faire des contrats en démotique⁵³? Il faudra les Romains pour rendre aux vétérans ce rôle de «bourgeoisie grecque» que les colons militaires des Séleucides avaient si fermement conservé, sous plusieurs siècles de domination parthe, dans leurs *φρονταί* où s'aiguissait, face aux nomades, la personnalité des chefs⁵⁴.

Considérons enfin un dernier domaine: celui des techniques. Ici encore, les nouveautés semblent servir uniquement l'exploitation qu'ont conçue les Grecs. Ce sont eux qui développent l'usage du fer dans l'agriculture, qui introduisent la saqqieh, qui encouragent la plantation de vignes, d'oliviers, d'arbres fruitiers⁵⁵; mais ils conservent toutes les techniques égyptiennes utiles. Avec la monnaie, ce sont eux encore qui introduisent la banque ainsi que la ferme d'impôt et, en même

⁵⁰ Sur ce processus, cf. T. Reekmans, *Economic and social Repercussions of the Ptolemaic Copper Inflation*, *Chronique d'Égypte* 24 (1949) 324–342. M. Reekmans analyse notamment d'une manière très pénétrante les données des Papyrus Adler publiés en 1939 par E. N. Adler, J. G. Tait, F. M. Heichelheim, F. L. Griffith.

⁵¹ Cf. l'énumération des sources et la bibliographie rassemblée sur la «monnaie» des derniers Pharaons indigènes dans *L'Économie royale des Lagides* 268.

⁵² L'ouvrage de M. Launey, *Recherches sur les armées hellénistiques* me paraît démontrer l'unité du monde hellénistique en ce qui concerne les institutions de l'armée active. Le langage technique militaire, notamment, n'a guère de particularités locales.

⁵³ Cf. *P Adler dem.* nos 4, 5, 6.

⁵⁴ Cf. C. B. Welles, *The Population of Roman Dura*, *Studies in Roman Economic and Social History in Honor of Allan Chester Johnson* (Princeton 1951), particulièrement p. 253.

⁵⁵ Sur toutes ces innovations, voyez M. Rostovtzeff, *Social and economic History of the Hellenistic World* (Oxford 1941) 351–366 et notes 150–162, pp. 1403–1406.

temps, la correspondance commerciale, les types de contrats et la comptabilité de langue et de style grecs⁵⁶. Mais précisément, parce que ces dernières techniques exigent la connaissance du grec, elles sont difficilement accessibles aux Egyptiens et ainsi leur échappent les hauts postes de l'administration comme de l'armée. Il ne semble pas que les Lagides les en aient systématiquement écartés, mais on ne les y trouve qu'exceptionnellement⁵⁷.

Ainsi, ce que les Grecs apportent à l'Egypte se superpose et se juxtapose à ce qui est égyptien, mais ne s'amalgame point. Après l'essai de fusion dont témoigne, dans l'art du relief, la tombe de Pétoisiris, l'art égyptien met bien longtemps – des siècles – à accueillir quelque influence grecque⁵⁸. Et les deux droits privés, protégés par la langue, la tradition notariale et des tribunaux distincts, poursuivent leur évolution presque indépendante⁵⁹.

Mais quand l'Egyptien se sent ainsi parqué dans sa fonction nourricière, maintenu par sa pauvreté et son ignorance à l'écart de la vie grecque qui fleurit sur son sol, le voilà qui prend conscience de son abaissement et de sa misère. Dès le début, il s'est senti ou s'est cru méprisé. Il y a, dans les archives de Zénon, des pétitions significatives⁶⁰. Et dans ce sentiment apparaît une nouvelle et puissante cause du maintien de l'originalité de l'Egypte. De ce qui le retranche du monde grec, l'Egyptien va faire une originalité voulue. Le folklore n'est-il pas le refuge des peuples opprimés ? Il y aura plus tard, dans la mentalité des moines coptes, quelques traits qui procéderont de cet esprit. On le voit poindre déjà au III^e siècle de notre ère, s'affirmer dans quelques prédictions haineuses⁶¹ et, jusqu'à la fin du paganisme, dans la fidélité du clergé à son rituel, à son écriture, à son architecture. Le clergé a dû cultiver cet hermétisme, car il y a là un élément de secret qui implique une nécessité d'initiation, toutes choses qui font la force des groupes de petite extension. Cette persévérance, dans le cas qui nous occupe, attirera très tôt l'intérêt d'un monde en quête d'exotisme, qui demanda à l'Egypte la science

⁵⁶ Cf. notre petit ouvrage *Les Grecs en Egypte* (Bruxelles 1947) 74–79.

⁵⁷ Cf. W. Peremans-E. van 't Dack, *Prosopographia Ptolemaica* I (Louvain 1950); II (1952) justifiant sur une base mise à jour, pour ce qui concerne l'administration civile et militaire, les conclusions de W. Peremans, *Vreemdelingen en Egyptenaren* (Louvain 1937). Parmi les exceptions, on peut mentionner le cas, venu récemment au jour, d'un officier ptolémaïque d'origine égyptienne indigène, à Cyrène, au III^e siècle: cf. A. Rowe, *New Light on Aegyptio-Cyrenaean Relations* (Supplément aux Annales du Service des Antiquités de l'Egypte, cahier n° 12, 1948).

⁵⁸ Cf. I. Noshi, *The Arts in Ptolemaic Egypt* (Oxford 1937).

⁵⁹ Cf. nos remarques *Sur la réception des droits dans l'Egypte gréco-romaine*, Mélanges De Visser IV (Rev. internat. des droits de l'Antiq., t. V, [1950] 349–360), avec la bibliographie, relative particulièrement aux travaux de R. Taubenschlag, citée p. 349, note 2.

⁶⁰ Voyez, par exemple, *P. Columbia-Zenon* 66 et les documents réunis dans *Les Grecs en Egypte* 68–70.

⁶¹ Nous songeons, par exemple, aux prophéties dites de l'*Oracle du Potier*, publiées pour la première fois par C. Wessely, *Neue griechische Zauberpapyri*, Denkschrift Akad. Wien 42 (1893) 3. Cf. U. Wilcken, *Zur ägyptisch-hellenistischen Literatur*, dans *Aegyptiaca*, Festschrift für Georg Ebers (Leipzig 1897) 142–152, et W. Struve, *Zum Töpferorakel*, Raccolla Lombroso (Milano 1925) 273–281. Cf. aussi *PSI* 760 et 982, avec les remarques de G. von Manteuffel, Mélanges Maspero II (Le Caire 1934) 119–120.

de toutes les magies⁶². Il y eut une Égypte des touristes et des philosophes⁶³, comme il y eut, au siècle passé, une Inde des théosophes et une Chine boudhique, où s'orientèrent les rêves exotiques de l'Europe. Et il est bien possible que la curiosité de l'étranger vint renforcer la foi de l'Égypte en sa propre légende.

Nous arrivons ainsi à la conquête romaine. Les Romains ont les mêmes raisons que les Ptolémées de maintenir l'Égypte dans une vocation agricole. Ils l'ont dit avec lucidité, avec cynisme. Il suffira de citer quelques textes. Strabon se réjouit de ce que l'Égypte, «gérée par de sages préfets, rapporte un tribut considérable» (XVII 797). Le préfet Tibère Alexandre, un siècle plus tard, proclame: «l'Égypte doit vivre dans l'harmonie et servir ainsi avec empressement l'approvisionnement et la très grande prospérité de notre temps» (édit OGIS 669 = SB 8444, 4-5). Tacite, au reste, voit les dangers de cette facilité que se donne Rome: «L'Italie – dit-il – fournissait jadis elle-même des blés aux provinces éloignées et son sol n'est pas plus stérile aujourd'hui, mais on préfère labourer l'Afrique et l'Égypte et l'on abandonne aux hasards de la mer la vie du peuple romain» (*Annales* XII 43). Aelius Aristide évoque les trois «fermes» du peuple romain: l'Égypte, la Sicile et la partie fertile de l'Afrique (*Eloge de Rome*, ed. Dindorf [1829] I 326). Et Vespasien, selon Josèphe (*Bell. Jud.* IV 10, 5), se faisait déjà des réflexions analogues: l'Égypte lui paraissait «le meilleur morceau de l'Empire, à cause du blé qu'elle fournissait».

Ainsi, c'est au service du pain de Rome que l'Égypte est attachée: elle doit rester autarcique et exporter. Elle était si précieuse pour Rome qu'Auguste la «séquestra», selon le mot terrible et profond de Tacite: *nam Augustus, inter alia dominationis arcana, vetitis, nisi permissu, ingredi senatoribus aut equitibus romanis illustribus, seposuit Aegyptum, ne fame urgeret Italiam quisquis ...* (*Annales* II 59). Cette exclusion des sénateurs, M. Stein, dans ses importantes recherches sur l'administration de l'Égypte, l'attribue au hasard de la date de la conquête, qui permit à Auguste de soustraire cette riche province au droit de regard du Sénat⁶⁴. Hasard peut-être que le fait précis de l'exclusion des sénateurs, mais la politique paraît si logique que, plus tard, Arrien en verra déjà la préfiguration dans celle d'Alexandre (*Anabase* III 5).

La fermeture de l'Égypte fut opérée d'ailleurs par d'autres moyens que la seule exclusion des sénateurs, et notamment, on lui laissa sa monnaie, détachée de celle du reste de l'Empire, et de circulation fiduciaire et intérieure⁶⁵.

⁶² Voyez l'origine égyptienne souvent conférée par leurs auteurs aux «révélation» et écrits magiques qu'étudie, par exemple, le R. P. A. Festugière, *La Révélation d'Hermès Trismégiste, I. L'astrologie et les sciences occultes* (Paris 1944).

⁶³ Voyez N. Hohlwein, *Déplacements et tourisme dans l'Égypte romaine*, *Chronique d'Égypte* 15, n° 30 (1940) 253-278 et, en dernier lieu, A. Bataille, *Les Memnonia* (Le Caire, Inst. fr. d'arch. orient. 1952) 153-179.

⁶⁴ A. Stein, *Untersuchungen zur Geschichte und Verwaltung Ägyptens unter römischer Herrschaft* (Stuttgart 1915) 80-119, particulièrement 92.

⁶⁵ Cf. A. C. Johnson, *Egypt and the Roman Empire* (Ann Arbor 1951) chap. I.

Rome, du reste, intensifia aussi le destin agricole d'autres régions – l'Afrique, la Syrie fertile, la Sicile – et il est d'autres provinces qu'administrent les seuls chevaliers, gens voués traditionnellement aux grandes affaires⁶⁶.

Cependant, la gestion romaine de l'Égypte recourant à une administration liturgique non rémunérée – forme particulièrement lourde d'exploitation – va, sous le rapport de l'originalité, entraîner deux séries de phénomènes : l'assimilation des villes au reste du monde, d'une part, l'isolement plus profond de la campagne, d'autre part. En effet, dans la recherche d'entités responsables des défaillances fiscales, les Romains en viennent à séparer les villes des campagnes, à distinguer les premières à la fois par des privilèges et par des charges. Et c'est ainsi que leur politique fiscale s'attacha à promouvoir l'urbanisation de l'Égypte⁶⁷. Les vieilles villes lentement cristallisées autour des sanctuaires, comme Hermoupolis, les cités plus laïques, comme Oxyrhynchus ou Arsinoé, ou toutes récentes, comme Antinoé, ont connu, au II^e et au III^e siècle, un réel essor. Celles du Delta ne sont plus aujourd'hui que monticules à peine discernables, mais les vues d'Antinoé dans la « *Description de l'Égypte* », les ruines imposantes d'Hermoupolis, l'immense champ de poteries qui marque l'emplacement d'Arsinoé témoignent qu'en dépit des plaintes de leurs sénateurs appelés aux liturgies⁶⁸, elles disposaient de ressources qu'il ne faudrait pas sous-estimer.

Ces cités d'Égypte, séparées de la campagne dont elles vivent cependant, fermées à toute immigration paysanne, anti-chambres, avant 212, de la citoyenneté romaine, elles sont des îlots d'assimilation à la romanité d'Orient. Pourtant, la situation de l'Égypte dans l'Empire ne permet pas à ces citadins, même faits citoyens de par la constitution de Caracalla, d'accéder aux charges supérieures⁶⁹, de briller à Rome où ne paraissent, de ce pays, que mages, médecins et amuseurs. On a vu des paysans illyriens, un Syrien d'Emèse, un Bédouin du Hauran devenir empereurs : il n'y en eut pas d'Égyptien.

L'expérience politique permise à l'Égyptien reste à petite échelle. Et, si l'armée – école de ponts-et-chaussées, de comptabilité et de langue latine – constitue un instrument d'assimilation, la haute technique militaire échappe à l'homme de la vallée du Nil ; il ne peut prétendre évidemment au commandement des légions dans les provinces sénatoriales. Ainsi, personne en Égypte n'est formé pour une responsabilité totale. La bourgeoisie des cités est sans issue.

Mais, si bornée qu'elle soit, cette promotion des villes rejette plus profondément la campagne dans son destin paysan. Celle-ci refuse les charges municipales et

⁶⁶ Cf. A. Stein, op. cit. 81, et A. H. M. Jones, *The Greek City from Alexander to Justinian* (Oxford 1940) 74–75.

⁶⁷ Cf. A. H. M. Jones, *The Cities of the Eastern Roman Provinces* (Oxford 1937), chap. XI, Egypt, particulièrement 316 sqq.

⁶⁸ Nous songeons au ton des délibérations du sénat d'Oxyrhynchus, au III^e siècle, tel qu'il apparaît, par exemple, dans *P Oxy.* 1413. Cf. A. H. M. Jones, *The Greek City from Alexander to Justinian* (Oxford 1940) 180–191, où le phénomène est étudié pour toute la partie orientale de l'Empire, mais où les exemples pris à l'Égypte sont nombreux.

⁶⁹ Dion Cassius 51, 17, 2.

partant les honneurs⁷⁰. Entre les citadins, qui partagent le style de vie de l'Orient romain, et les paysans, les antagonismes sont nombreux : l'homme de la ville est souvent le propriétaire, le prêteur, et les premières vies des saints nous feront voir combien la langue grecque est peu répandue dans la campagne⁷¹.

Ce peuple qu'ils ont empêché de sortir de sa condition, les Romains le méprisent. On pourrait, sur ce thème, faire un triste recueil où voisinaient Strabon, Tacite, Flavius Josèphe, Juvénal, l'empereur Caracalla, Ammien Marcellin, Isidore de Péluse. Ce mépris, d'ailleurs, atteint aussi Alexandrie, plus que les villes de province, car sa population est mêlée d'une tourbe de chômeurs et de paysans en rupture de ban. La grande ville nerveuse, dont la lucidité est à vif, se cabre sous ce mépris, et l'impertinence que les « Actes des Martyrs alexandrins »⁷² prêtent à ses envoyés qui affrontent les empereurs est caractéristique d'un sentiment d'infériorité.

Bientôt cependant, cette originalité d'une Égypte séquestrée va se trouver en contradiction avec un principe qui se développe à partir du II^e siècle : celui de l'efficacité de l'unification formelle de l'Empire. Cette doctrine prend le pas sur celle de l'*Aegyptus seposita* sans que, pour autant, l'accès des fonctions sénatoriales soit ouvert aux Égyptiens. Le goût du schéma, que révèlent, dans la rhétorique et dans les préambules des lois, les spéculations théoriques et presque esthétiques sur l'unité du monde, remplace, même en Égypte, la conception strictement économique et fiscale de la gestion impériale. Parce que Rome se met à croire à la valeur en soi de l'unité, l'Égypte va perdre un peu de son originalité – mais non de son isolement. Cette conception mystique, autant peut-être que des raisons fiscales, a dicté à Sévère l'octroi aux villes d'Égypte du statut municipal comportant un sénat et des magistratures responsables⁷³, et à Caracalla, quoi qu'en dise Dion Cassius (78, 9, 5), l'octroi général de la citoyenneté. Elle a

⁷⁰ *P Lond. inv.* 2565, publié par T. C. Skeat et E. P. Wegener, *Journal of Egyptian Archaeology* 21 (1935) 224–247. Cf. A. H. M. Jones, *Another interpretation of the Constitutio Antoniniana*, *JRS* 1936, 233–236.

⁷¹ Cf. les considérations que le R. P. Peeters consacrait à « la question des langues » en Égypte, à l'époque où se forme la littérature copte, dans une série de conférences faites en 1943 au Collège de France, conférences réunies sous le titre *Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine* (Bruxelles 1950). Voyez particulièrement les pp. 11–15 et 27–48.

⁷² Sur ces actes, voyez A. von Premerstein, *Alexandrinische Geronten vor Kaiser Gaius. Ein neues Bruchstück der sogenannten Alexandrinischen Märtyrer-Akten* (Giessen, Mitteilungen aus der Papyrussammlung der Giessener Universitätsbibliothek V, 1939). La liste des sources et des principaux travaux est donnée p. 14. On verra, en dernier lieu, H. A. Musurillo, *The pagan Acts of the Martyrs*, *Theological Studies* 10 (1949) 555–564, qui est le premier à tenir compte de *P Fayum* 217 = *P Brux. inv.* E 5966.

⁷³ Sur la réforme de Sévère, dans ses rapports avec le sentiment de l'unité du monde romain, cf. Sherwin White, *Roman Citizenship* (Oxford 1939) ch. XI 216 sqq. Sur l'aspect proprement égyptien de la réforme, cf. H. I. Bell, *The Cambridge ancient History* XI 656 à 658. Sur la portée de la réforme et le fonctionnement des institutions sévériennes dans les métropoles égyptiennes, cf. A. H. M. Jones, *The Cities of the Eastern Roman Provinces* (Oxford 1937) 329–338.

inspiré l'extension à l'Égypte de l'institution des décaprotes⁷⁴, et, dans un autre ordre d'idées, le recensement général des païens qu'ordonna Décimus⁷⁵. Elle est l'âme des profondes réformes de Dioclétien⁷⁶ qui imposèrent à l'Égypte la monnaie, les prix, les impôts, les cadres administratifs et la langue officielle du reste de l'Empire.

Mais cette croyance en la valeur de palladium de l'unité romaine est un effet des invasions et une réaction contre la force subversive du christianisme. Or, les invasions n'avaient atteint l'Égypte que sous les espèces de raids libyens et blemmyes, puis de la brève « usurpation » palmyrénienne⁷⁷. Certes, elle a subi, dans la dévaluation de sa monnaie et dans la montée des prix qui s'ensuivit, le contre-coup des achats massifs de blé faits pour l'armée et de la crise de confiance qui a ébranlé l'Empire⁷⁸. Mais, sauf peut-être dans le sud qui, à certains moments, ne « répond plus »⁷⁹, elle ne paraît pas avoir éprouvé l'angoisse que le passage des barbares a imposée à d'autres régions. Au Ve siècle non plus, elle n'aura guère l'occasion⁸⁰ de connaître cette impression de fin du monde dont Pierre Courcelle a

⁷⁴ Cf. E. G. Turner, *Egypt and the Roman Empire: The Decaproti*, Journ. of Egypt. Archaeol. 1936, 7-19.

⁷⁵ Sur le caractère général du recensement, cf. les remarques de M. Besnier, *Histoire Romaine* IV 1 (dans *Hist. générale*, fondée par G. Glotz [Paris 1937]) 161. Je ne crois pas, avec M. Besnier, que la qualification d'*Aurelii* portée par les recensés des *libelli* indique qu'il reste en Égypte des non-citoyens, qui échappent à l'enquête; car ce qui fait qu'un Égyptien s'intitule ou non *Aurelius*, c'est simplement la nature de l'acte dans lequel son nom apparaît (cf. V. Arangio-Ruiz, *L'application du droit romain en Égypte après la constitution antoninienne*, Bulletin de l'Institut d'Égypte 29 [1946-47, Le Caire 1948] 103-108). Je crois pouvoir suivre l'interprétation de la Constitution de Caracalla que donne A. H. M. Jones, *Another Interpretation of the «Constitutio Antoniniana»*, JRS 1936, 223-235. (Tous les habitants de l'Empire sont citoyens romains, mais les déditices ne sont pas rattachés à une citoyenneté locale particulière, ce qui a une portée fiscale considérable en Égypte, puisque cela exclut la majorité de la population campagnarde des charges et des privilèges des métropoles). Sur la persécution de Décimus, on verra en dernier lieu H. Grégoire, *Les persécutions dans l'Empire romain* (Bruxelles 1951) 43-46.

⁷⁶ Sur la recherche d'une « unité romaine » dans les réformes de Dioclétien, voyez les pénétrantes remarques de W. Ensslin, *Cambridge Ancient History* XII (1939) 405-408, et l'analyse du relief de Salonique par W. Seston, *Dioclétien et la tétrarchie* I (Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 162 [Paris 1946] 183). Sur la valeur symbolique de l'idée d'unité, au cours de la désagrégation du IIIe siècle, voyez aussi A. Alföldi, *La grande crise du monde romain au IIIe siècle*, L'Antiquité classique 7 (1938) 9 et 15 notamment.

⁷⁷ Voyez *P. Princeton* II (1936) n° 29 (raid Libyen à Philadelphie du Fayoum en 258); BGU III 935 (attaque des tribus libyennes de Mastites et de Goniates sur Héracléopolis Magna, à la fin du IIIe siècle); *P. Oxy.* IX 1194 (signale une expédition vers le sud, vraisemblablement contre les Blemmyes, en 264-265). Des Blemmyes figurent au triomphe d'Aurélien en 274 (SHA, *Aurel.* XXXIII 4, I) et de Probus (ID, *Prob.* XVII). Vers 260, Aemilianus combat les Blemmyes sur lesquels s'appuient Firmus et les Palmyréniens (SHA, *Trig. Tyr.* XXI 6 et *Quat. Tyr.* III 3). Les découvertes d'Emery à *Qustul Balliana* ont fait voir la richesse des Blemmyes à partir du IIIe siècle: à côté d'objets d'un art « barbare », leurs tombes sont pleines d'œuvres alexandrines, sans doute produits de razzias.

Sur l'invasion-usurpation palmyrénienne, on trouvera les sources et la bibliographie, mises en œuvre par Mattingly, dans *Cambridge Ancient History* XII (1938) 302-307.

⁷⁸ Cf. A. C. Johnson, *Egypt and the Roman Empire* (Ann Arbor 1951) 37-66.

⁷⁹ On n'a pas d'ostraca datées qui soient sûrement de la région thébaine, entre 258 et 294.

⁸⁰ Voyez cependant l'appel à l'aide d'un évêque de Syène et d'Eléphantine contre Blemmyes et Nobades, entre 425 et 450 dans Wilcken, *Chrestomathie der Papyruskunde*, n° 6.

recueilli les échos en Occident⁸¹. Et dès lors, ce mysticisme de l'unité ne devait point avoir de sens pour elle. Assimilée à l'Empire par les réformes de structure de Dioclétien, elle n'en reste pas moins séparée par tout son passé et par sa sourde résistance à une exploitation qui l'a engourdie.

A côté de cette assimilation qui est l'effet d'une volonté, il faudrait constater une assimilation toute passive: celle qui provient de ce que le monde, à partir du IV^e siècle, se met peu à peu à ressembler à l'Égypte – preuve de plus que ce qui faisait l'originalité de ses institutions n'était pas à imputer au premier chef au déterminisme géographique. Par exemple, là où ont passé les invasions, l'appauvrissement du sol et l'affaiblissement du pouvoir central poussent à la constitution d'autarcies locales. D'autre part, la régression de l'esclavage, conséquence du christianisme, pose dans le reste du monde des problèmes de main-d'œuvre⁸² que l'Égypte connaissait depuis longtemps, attendu que l'esclavage n'y avait jamais eu d'importance économique. Et ainsi, l'attache à la glèbe qui, de manières variées, fige la condition du paysan dans les parties rurales de l'Empire, au cours du IV^e et du V^e siècle, était déjà une tendance caractéristique de l'Égypte hellénistique, que confirma dans ce pays la notion de l'*idia*, fondement du système fiscal qu'y pratiquèrent les Romains. Et un régime fiscal qui combine l'impôt sur la terre et la solidarité villageoise fait apparaître, dans les terroirs abandonnés de l'Empire du IV^e siècle, l'*ἐπιβολή*⁸³ que l'Égypte connaissait depuis 164 avant J.-C. au plus tard⁸⁴.

Et nous arrivons enfin au moment où il nous faut considérer le christianisme et la résistance païenne comme causes d'assimilation ou d'originalité. En principe, le christianisme conduit à une profonde assimilation et il aurait pu dissoudre l'originalité de l'Égypte. C'est, à coup sûr, le plus pénétrant des événements du dehors qu'elle ait connus. Il porte en lui de quoi désagréger les classes sociales et ruiner les tabous religieux ainsi que les survivances formelles qui maintenaient, en les justifiant, le cloisonnement et l'immobilité de la société. Matériellement, il implique la mobilisation des trésors des temples et la fin de l'art pharaonique, dans un renouvellement profond des valeurs esthétiques. La part prise par les Égyptiens aux grandes réunions internationales que sont les conciles, les voyages de leurs évêques, furent leur première occasion, depuis deux mille ans, d'assumer des responsabilités dont la portée s'étendit au monde. Dans l'administration tant

⁸¹ *Histoire littéraire des grandes invasions germaniques* (Paris 1946).

⁸² Cette évolution, tant sociale qu'économique, est admirablement tracée par A. Piganiol, *Histoire Romaine* IV 2, *L'Empire chrétien* (Histoire générale fondée par Gustave Glotz, Paris 1947) 275–289, qui ne néglige pas les comparaisons avec l'Égypte hellénistique.

⁸³ *Cod. Just.* XI 58 (59) 1. Cependant, l'évolution vers le grand domaine est peut-être moins poussée en Égypte qu'en Afrique, par exemple, où les *Tablettes Albertini*, publiées par Courtois, Leschi, Perrat et Saumagne (Paris 1952), nous le montrent en pleine formation. Les derniers relevés, ceux de M. Johnson, op. cit., chapitres III et IV, nous montrent qu'il subsiste, à côté d'un domaine comme celui des Apions, dans l'Oxyrhynchite, de nombreuses petites propriétés libres, et que le servage est loin d'être généralisé.

⁸⁴ Wilcken, *Urkunden der Ptolemäerzeit*, n° 110.

temporelle que spirituelle de l'Eglise, Saint Athanase fait vraiment œuvre de grande initiative politique, indépendante de Rome. Avec lui, on entend enfin à l'extérieur la voix de l'Egypte⁸⁵.

Les chrétiens se sentent pris dans les liens d'une solidarité universelle, bien plus profonde que celle de la culture urbaine qui avait fait l'unité superficielle de l'Empire. C'est une solidarité qui atteint les humbles, une solidarité d'espoir et de protestation, le plus authentique élan, le seul peut-être, qui ait jamais rapproché du monde l'Egypte étonnée de le trouver si fraternel⁸⁶.

Avec le triomphe du christianisme, les payens, appuyés sur la culture grecque traditionnelle du monde romain d'Orient et sur la collusion avec les Blemmyes, résistent à Byzance, parce qu'elle est chrétienne. Les chrétiens, de leur côté, gens de la campagne ou menu peuple des villes, parlant peu le grec, restent, pour ces raisons sociales et linguistiques, très opposés à l'appareil administratif qui est l'essentiel de ce qu'ils connaissent de l'Empire⁸⁷. Ainsi, ceux qui ont la religion de l'Empire n'en ont guère la culture, tandis qu'il arrive que ceux qui en ont la culture n'en aient pas accepté la religion. Et c'est ce qui le sépare de l'Empire que chacun des deux groupes va accentuer et chérir, tant la tendance centrifuge est pour tous la plus forte.

Pourquoi cette tendance ? Souci de résister à l'exploitation fiscale ? Peut-être. Mais il ne faut pas tout expliquer par le fisc, même en Egypte. Cette force qui a poussé le christianisme d'Alexandrie à refuser si souvent la décision des conciles, ce n'est pas seulement la volonté – on a hasardé, la vanité⁸⁸ – de quelques hommes qui l'explique, car les évêques sont élus par le peuple, déposés ou assassinés par lui. A cette force, je ne vois d'autre cause que le poids du passé, le poids de ce mépris ressenti depuis des siècles, cette inexpérience politique qu'on a imposée à l'Egypte et qu'on lui reproche. C'est cela sans doute qui fait que l'Egyptien se sent «autre», même si un grand courant religieux, prétendant briser avec le passé et tendu vers l'avenir, lui offre un instrument de communion universelle.

Et c'est une attitude absolument originale que nous trouvons dans le monachisme du désert⁸⁹. Si l'érémisme n'est pas propre à l'Egypte, il semble bien que le monachisme chrétien le soit. Fondé sur le refus le plus décidé de tout ce que Rome proposait, sur le refus de cette mission nourricière qui avait été pendant

⁸⁵ Voyez A. Piganiol, op. cit. 43–45. 57–61. 81–84. 95 et les mentions plus courtes signalées à l'index, p. 424.

⁸⁶ Voyez l'épisode de l'étonnement du soldat égyptien qui rencontre la bonté du soldat étranger chrétien dans Mgr. L. Th. Lefort, *A propos de Macaire de Tkow*, Le Muséon 65 (1952) 5–9. Dans ce début de panégyrique de St-Macaire, il est dit que le saint ne parlait pas le grec. Ceux qui savent le grec sont comparés à des piquiers qu'on met au premier rang des armées, mais on constate que le simple troupière a bien sa mission.

⁸⁷ Cf. R. Rémondon, *L'Egypte et la suprême résistance au christianisme*, Bull. Inst. fr. Arch. or. 51 (1952) 63–78.

⁸⁸ Cf. J. Maspero, *Histoire des patriarches d'Alexandrie* (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, fasc. 237, Paris 1923), tout le chapitre II : « Le peuple égyptien aux VI^e et VII^e siècles ». Sur la «vanité», réponse au mépris, voyez les pp. 24–26.

⁸⁹ S'il faut citer un livre sur le monachisme, ce sera, par exemple, celui de Mgr. Lefort, *Les vies coptes de Saint Pachôme* (Louvain 1943).

près de mille ans l'originalité passive de l'Egypte, le monachisme est un magnifique exemple du mépris des suggestions de la terre.

Ainsi, dans notre poursuite des raisons qui ont fait, maintenu, puis dissout, pour la reconstituer enfin, l'originalité de l'Egypte, nous avons toujours trouvé une volonté humaine. Au moment où elle devient archaïsme et rusticité, c'est la volonté des Grecs puis des Romains qui impose cette originalité ; au moment où elle invente d'utiliser le désert inhumain pour affirmer l'intensité d'une foi, c'est la volonté enfin libérée de l'Egypte qui la soutient. A l'origine de ces vicissitudes, il y a toujours une représentation de l'avenir – reçue, refusée ou inventée – il y a toujours l'imagination, qui est une parcelle de liberté.

Graeco-Egyptian Religion

By Sir Harold I. Bell, Aberystwyth

The Egyptians, Herodotus remarks, "are exceedingly religious, beyond all other men", and five centuries later Juvenal mocks at the fierceness of their religious dissensions. It was in fact the religiosity of the Egyptians which most especially struck visitors to the country; that and the antiquity of Egyptian civilization. There were in Asia, in Mesopotamia for example, civilizations as old, but in no country were the relics of immemorial antiquity so obvious and so arresting as in Egypt. And religion and antiquity were closely connected, since the buildings which most attracted attention were of a religious nature. Everywhere, indeed, the visitor to Egypt found the national religion impressed upon him. The vast temples, so much larger than any that Greece could show, their elaborate and mysterious ritual, the pyramids, themselves a species of temple, the powerful priesthoods, with their many grades and the distinctive garb of the priests, the wealth of the temples and the part they played in the economic life of the country, the fine linen woven in their workshops, their breweries and oil presses—all these things must at once have struck the Greeks who settled in Egypt or who came thither as traders or sightseers. Much of the land was sacred land. The monarchy itself was divine, and a shrewd, tough soldier like Ptolemy I, on assuming the crown of the Pharaohs, found himself worshipped as the living image of Amen-Rē. The native writing—and the Egyptians were pre-eminently a writing people—was a virtual monopoly of the priests, as the word "hieroglyphic" indicates. Even those features of Egyptian religion which might seem most alien from Greek customs, like the animal cults and the practice of mummification, had the attraction of strangeness. A Roman like Octavian, invited to visit the Apis bull, might remark contemptuously, "My custom is to worship gods, not cattle"¹, a Roman poet like Juvenal might make merry over the fanaticism which led nome to quarrel with nome over the sacred animals², but the Greeks in general do not appear to have found these cults specially disturbing. After all, they were themselves not so very far from their period of animal worship. Pallas Athene herself had begun life as a Mycenaean snake goddess, and sacred snakes and animals were familiar enough in classical Greece. If people credited with such ancient wisdom as the Egyptians venerated animals there must be some mystical significance in the practice; and the Greeks, as Plutarch's *De Iside et Osiride*, for example, shows us, were only too ready to find a mystical meaning in the crudest Egyptian myths.

¹ Dio 51, 16, 5. ² *Sat.* XV, 33–38.

It is likely that many of the Greeks who settled in Egypt after the conquest were naturally receptive to the influence of Egyptian religion. The Greeks shared with more primitive peoples the feeling that the power of a deity was, not perhaps geographically circumscribed, but at least more potent in the locality with which he was specially associated; the feeling which had led Akhenaten when he was instituting the Aten cult, to found his new capital of Akhetaten, where the hostile influence of Amen would be less formidable. On visiting a foreign country or another city one of the first things to be done was, so to say, to introduce oneself to the deities of the neighbourhood. "Remain then and implore in prayer the local gods for the things you desire to have", says the king to the suppliant maidens in the *Supplices* of Aeschylus³, and the letter-writers of a later age who began a letter with some such formula as "before all things I pray for your health and I make supplication for you before the local gods"⁴ were following an old tradition. When Alexander the Great, on arriving at Memphis, sacrificed to the Egyptian gods he was not just trying to ingratiate himself with his new subjects and to point a contrast between himself and a conqueror like Cambyses, though some such motive may have played its part as well; he was doing what any Greek visitor to a country with which he desired to be on friendly terms might have done. With no body of dogmatic theology and no sacred book in which such a theology was formulated (the Homeric poems, for all their religious importance, can hardly be so regarded) Greek religion was very fluid and adaptable, and it was natural, as we see in Herodotus and others, for a Greek to identify foreign deities with his own.

The Greeks who settled in Ptolemaic Egypt must have been particularly accessible to Egyptian influences. The Olympian religion, with its panhellenic and very human gods, and its conception of a gloomy underworld where the souls of the dead passed a shadowy wraith-like existence, had been given a rather artificial vitality by the popularity of the Homeric poems. It was the Olympians who as a rule were the gods of the city-states, to whom the larger temples were erected, in whose honour many of the great festivals were held, who were the patrons of the games, and who were celebrated in literature and art. But though the Olympian religion had overlaid and obscured, it had not obliterated an earlier and very different religion. No doubt it entered largely into the conscious life of classical Greece and influenced the outlook of the Greeks, but it may be questioned how deeply it had penetrated into the innermost being of the average man. The Olympians were the objects of the state cults, and received the collective worship of the community, but how often did the ordinary citizen, when personal sorrow or need touched him deeply, turn to Zeus, for example, or Hera or (apart from consultation of his oracle) Apollo, or even to Athene, for help and comfort? Would it not rather be the minor local deities, often of very ancient cults, and little regarded in our literary sources, whom he would invoke? And though the Homeric conception of the next world largely coloured the thought of classical Greece there were

³ *Suppl.* 520f.

⁴ *P Oxy.* VI, 936.

other cults, that of Dionysos, the mysteries of Demeter, and Orphism, which promised a very different future and enjoyed no small degree of popularity.

Now, whereas the panhellenic cults could be and were transplanted to Asiatic or Egyptian settlements it was less easy to carry abroad those of the local shrines, or rites like the Eleusinian mysteries; and as I have said the Olympian gods were probably too remote from the life of the ordinary man to offer much help when, leaving his native city, with its communal religious rites, he settled, as an isolated individual, in a foreign land. In the Seleucid Empire, indeed, he might become a citizen of a new city, which would gradually form its own communal cults and religious traditions, but in Egypt, outside Alexandria and Ptolemais, the settler was isolated among native Egyptians; and he found himself far removed from the familiar shrines and the local cults to which he was accustomed. It was, then, to be expected that he would before very long adapt himself to the religious climate of Egypt, especially since he had probably come with preconceived notions about the wisdom of the Egyptians and their genius for religion. Unlike the settlers in the Seleucid empire the majority of the Greeks in Egypt were living not in Greek cities, little enclaves of Hellenic culture, but in the nomes, among Egyptians, intermarriage with whom, prevented by the law of the city, was open to them. Thus, mixed marriages must have been not infrequent, and a mixed culture inevitably resulted. An early example is an inscription contained in Wilcken's *Chrestomathie*⁵ in which, during the reign of Ptolemy III, we find the daughters of a Greek from Cyrene and an Egyptian woman, Irene and Theoxena, "whose Egyptian names are Nephersouchos and Thaues", making a dedication to Thoeiris on behalf of the royal family. Equally striking is a Goodspeed papyrus of the third century B.C.⁶ in which a man named Ptolemaios, writing to a friend called Achilleus, about a dream he had had, adds a description of it "in Egyptian", presumably because the interpretation of dreams was a peculiarly Egyptian art. Either, then, we have here two Greeks who have learned Egyptian or two Egyptians so hellenized that they have taken Greek names and correspond in Greek; in either case, a striking example of cultural assimilation.

No doubt misunderstandings of Egyptian rites and customs would sometimes occur. It has been suggested that the presence of the roll containing the *Persai* of Timotheos in the tomb where it was found was due to such a misunderstanding of the Egyptian custom by which the Book of the Dead was buried with a mummy. And it must sometimes have been necessary to explain to Greek settlers the complications of Egyptian theology, as the priests of Aphrodite, that is, Hathor, do when, asking Apollonios for an allowance of myrrh to embalm the Hesis, they add, for his information, "you must know that the Hesis is Isis"⁷.

There was already, even before the conquest, a racial and religious mixture at Memphis and probably elsewhere, as is shown by such a name as that of the Hellenomemphites. The curse of Artemisia⁸, which may well be the earliest non-

⁵ Wilcken, *Chr.* 51.

⁶ Wilcken, *Chr.* 50.

⁷ PSI IV, 328.

⁸ UPZ I, 1.

literary Greek papyrus yet found, provides an excellent illustration of this mixture. The antecedents of a woman with the name Artemisia and writing in Ionic Greek must have been mainly Greek, but her father, if Wilcken's reading is correct, bore the Egyptian name Amasis, she deposited the document in the shrine of an Egyptian god, Oserapis, and, what is more significant than either nomenclature or choice of shrine, the whole background and conception are, as Wilcken has shown, Egyptian. Greeks and Egyptians were not the only elements in the amalgam. Herodotus tells us⁹ that there were at Memphis "Phœnician Tyrians" and a temple of "the foreign Aphrodite", that is, no doubt, Astarte; and this is confirmed by a Zenon papyrus in which "the priests of Astarte the goddess of the Phœnician-Egyptians at Memphis" ask for an allowance of oil "like that given already to the temples of the Carians and Hellenomemphites at Memphis"¹⁰. The Carians have left other traces in the Zenon papyri, where the Carian god identified with Zeus as Zeus Labrandaïos receives an allowance from the land of Apollonios¹¹. It is significant of the cultural mixture that other grants were made to the new composite deity Sarapis and to Asklepios, in whom we must see the deified Egyptian Imouthes. Astarte was not only identified for purposes of nomenclature with Aphrodite; the Egyptians transformed her into an Egyptian goddess, represented now as the daughter, now as the wife of Ptah, in which latter capacity she was identified with the lion-headed Sechmet. Another foreign deity quite popular in Egypt was Atargatis, a form of Astarte identified with Isis. In the year 222 B.C. a woman with the significant name Asia complains to the King that the *stathmouchos*, who bears the Egyptian name Pooris, has prevented her from completing a boundary wall begun by her late husband, who had built a shrine "of the Syrian goddess and Aphrodite Berenice"¹². This "Syrian goddess" is Atargatis. Here, as with the dedication to Thooris already mentioned, it was the foreign wife, in the one case Egyptian, in the other Syrian, who no doubt brought the foreign deity into the family of a Greek settler. The cult of Atargatis can be traced down to the third century of our era, when Atargatis is found at Oxyrhynchus sharing a temple with Zeus, Hera, and Core¹³. The Babylonian Nana, identified with Isis as Isis Nanaia, was another foreign deity worshipped in Egypt, and the cult of the Thracian rider god, Heron, seems to have been popular there, at least in the Fayyûm.

The Zenon papyri reveal something of the atmosphere in which a Greek settler at Philadelphia would find himself. There must have been many Greeks in the town, but there were also Egyptians, as agricultural labourers, as artisans, and in minor official posts, and the religious needs of both races were provided for. A memorandum on the construction of a palisade¹⁴ contains a sketch map, which shows a temple of Poremanres, the deified Egyptian king Ammenemes III, next to it a Hermaion, which may more probably be a shrine of Thoth than of the Greek

⁹ II 112.¹⁰ PSI V 531.¹¹ *P Mich. Zenon* 31, 6.¹² *P Enteux.* 13.¹³ *P Oxy.* XII, 1449, 5.¹⁴ *P Mich. Zenon* 84.

Hermes, and next to that the house of the Greek physician Artemidoros. There was at Philadelphia also a temple of the new god Sarapis, adjoining one of Isis and near one of the Dioscouroi¹⁵. The cult of the latter, purely Greek it seems, was long popular in Egypt, and its popularity was perhaps helped by the common identification of these twins with the Kabeiroi, or Samothracian gods, who were venerated by Arsinoe Philadelphos, and who also seem to have been worshipped at Philadelphia¹⁶. The Egyptian goddess Thooris had another temple¹⁷, and that of Zeus Labrandaos may also have been situated at Philadelphia. Finally, we hear of temples of Demeter¹⁸, no doubt the Greek goddess, and of Arsinoe Philadelphos¹⁹.

Hellenistic Egypt was indeed a melting pot of religion and culture, one of the great nodal points of the ancient world not only commercially and economically but also in religious and philosophic speculation. In the Greek and other foreign temples the forms of cult might go on with little change, but the beliefs of the worshippers, their conceptions and general attitude, could not but be modified by external influences. Syncretism, assimilating deity to deity, was a common phenomenon in ancient religion, in Greece as in Egypt: but in the latter country the influence of the Egyptian religious literature, with its dogmatic theology, and the elaborate temple ritual gave it definite and stereotyped formulation to a degree not known in Greece. In the struggle, if struggle there was, between Greek and Egyptian religion, the native cults were favoured both by the reputation of Egypt as a land of ancient wisdom and by the fact that the Greeks, however superior might be their political, social, and economic position, were an immigrant minority. Greek religion in Egypt was fighting a losing battle: and when we read in papyri such names as Hermes, Aphrodite, Athene, Apollo, and even Zeus we have always to ask ourselves whether the deities concerned are Greek or Egyptian. In the majority of cases, at least after the third century B.C., the answer is: Egyptian.

Of course the influence was not entirely one-sided: it was to some extent mutual. Though the Greeks might regard the ancient cults of Egypt with an awed wonder which disposed them to acceptance of usages and beliefs alien to them, the Egyptians on their side, despite their tendency to national self-conceit, could hardly help being impressed by the practical efficiency of the Greeks and by the achievements of Greek art, Greek science, and Greek speculation. The tomb of Petosiris, which dates from the reign of Ptolemy I, shows Greek influence in its decoration. Egyptian officials adopted Greek dress, took Greek names, learned Greek, and many were connected in one way or another with the court. Greek influences would hardly end with these externals; we may be sure that a certain mental assimilation took place also. The attitude to Hellenism of the priests in the Thebaid was prob-

¹⁵ *P. Cair. Zenon* II, 59168.

¹⁶ *P. Cair. Zenon* II, 59296, 32.

¹⁷ *P. Cair. Zenon* II, 59308.

¹⁸ *P. Lond. Inv.* 2654.

¹⁹ *P. Col. Zenon* I, 39, 14, 15; *P. Cair. Zenon* IV, 59745, 32.

ably, in general, reserved or hostile, though in course of time many of them learned to speak and write Greek, but those of Memphis and other centres in Lower Egypt were, many of them, on friendly enough terms with the court and became partially hellenized. Thus Greek customs made some intrusion even into Egyptian religion, as in the formation of religious clubs or *σύνοδοι*, an institution which appears to have been new to Egypt. I may cite in illustration, admittedly from the later Ptolemaic period, the inscription *Sammelbuch* 5022, which records the existence of a *σύνοδος νεανίσκων ἐκ τοῦ Ὀσιριείου*, a society which looks like an Egyptian adaptation or imitation of the Greek ephebate. The installation of altars and shrines in private houses was a Greek, not an Egyptian, custom, and the altars we read of in papyri of the third century B.C. were no doubt those of Greek gods: Apollonia and Eupous, who in a papyrus letter at Athens²⁰ write to their sisters Rhasion and Demarion asking them to "light a lamp for the shrines and spread cushions" were also presumably Greeks, and Asia, whom I have mentioned as petitioning the king about a shrine of Atargatis, was a Syrian; but this case of a Greek settler erecting a shrine to the deity of his foreign wife shows how easily the custom would spread in the mixed population of Hellenistic Egypt. A good many houses of the Roman period at Karanis have wall niches, apparently intended for the reception of a cult image²¹, and it is unlikely that the occupants of these houses were always, or often, of mainly Greek blood. At Soknopaiou Nesos, though I do not know whether such niches have been discovered there, Prof. Boak records wall paintings of a religious nature in private houses, including one which apparently represents the owner and his wife making an offering to Soknopaios²². As Prof. Boak says, "if this interpretation is correct, we may have evidence here for a domestic cult of the crocodile god".

No doubt the process of assimilation was gradual and in some circles slow. This is particularly true of the upper classes in Alexandria. In the correspondence of Zenon we find clear evidence of the active continuance of Greek cults, for example, allusions to the celebration of the Demetria²³ and to the sacrifice of a pig at the "Mourning of Demeter"²⁴, the second day of the Thesmophoria. Dionysos was a popular deity in Egypt, helped both by the alleged descent from him of the Lagids and by his identification with Osiris; the well-known decree generally attributed to Ptolemy IV²⁵ shows that his cult was widespread in Egypt. High officials were bound to pay nominal homage to Egyptian deities, as in the year 256 we find the dioiketes Apollonios celebrating the four-day Isis festival at Memphis and worshipping at dawn in the great Serapeum²⁶, but it may be doubted whether the veneration was much more than formal. The court poets are singularly free from any Egyptian influence. The festival so vividly presented to us in the fifteenth

²⁰ *P Athens* 60.

²¹ A. E. R. Boak and E. E. Peterson, *Karanis* (1931) 29–32, plates ix, x, xxxix.

²² Boak, *Soknopaiou Nesos* (1935) 9–10, plate iv, fig. 6.

²³ *P Cair. Zenon* I, 59028, 7.

²⁴ *P Cair. Zenon* III, 59350, 5.

²⁵ BGU VI, 1211.

²⁶ *P Col.* 1, 79.

idyll of Theocritus, though Adonis was of Asiatic origin, is thoroughly Greek in spirit, and so was the pageant staged by Ptolemy II at Alexandria. The magic in the second idyll of Theocritus is purely Greek and shows not a trace of Egyptian elements; yet Egypt was pre-eminently the land of magic.

These circles, however, were not typical. In the *chora* the Greeks from quite early, and increasingly as time went on, were influenced by their environment; and Ptolemy I, when he transformed the Egyptian god Oserapis into the new composite deity Sarapis, was only doing, consciously and as a measure of policy, what the mere pressure of circumstances was perforce accomplishing all the time. How far he succeeded in his policy of making Sarapis a real bond of union between Greek and Egyptian is somewhat doubtful. Sarapis certainly conquered the outside world, not indeed at once, and not universally before the Roman period; he became the patron god of Alexandria and the protector of sailors; the great Serapeum at Memphis enjoyed immense prestige and was a place of pilgrimage; and many references in papyri to cult meals and to Serapea in various places show that the worship of Sarapis was fairly widespread in Middle and Upper Egypt; but it is to be doubted whether among the mass of the less hellenized Egyptians, certainly in the Thebaid and very likely in Middle Egypt, the new god really established much hold. In the Roman period, even among the Greeks and hellenized inhabitants, there was some revival of Osiris and Horos as against Sarapis and Harpokrates. Nevertheless it was through the latter two, with Isis, that Egyptian religion made its widest and most powerful appeal to the Græco-Roman world.

From the second century B.C. we have in the Serapeum papyri and particularly in the papers of Ptolemaios excellent illustrations of the degree to which religious and cultural assimilation had gone. A Macedonian in blood and with a Greek education, Ptolemaios not only spent years as a recluse in the Serapeum but was charged with some liturgical functions there; and the ritual at that temple, unlike the Serapeum at Alexandria, where Greek elements seem to have been strong, was purely Egyptian. Ptolemaios was profoundly affected by his Egyptian environment. Striking in this connexion is his petition to the king in UPZ 16, which he concludes by invoking the Egyptian deities of Herakleopolis; "May Isis and Sarapis and the twelve gods that are in Herakleopolis grant you the lordship over every land upon which Helios looks down, and to your children for all time". So might any Egyptian have addressed Pharaoh; there is nothing Greek here, despite the fact that Ptolemaios always speaks of himself as a Greek, and indeed complains that he was attacked by the priests because of his Greek blood. Yet, on the other hand, he was on friendly terms with many Egyptians, notably the father of the twins, and his whole outlook was coloured by Egyptian conceptions and beliefs. The art of dream interpretation was one for which Egypt was famous, and Ptolemaios was a firm believer in the significance of dreams. He carefully recorded his own dreams and those of others, and he was himself a practitioner of the art; this was the point of the ironic address, "To those who give true interpretations",

on the letter in which his brother, Apollonios, declares that "we have given ourselves away and been deluded, misled by the gods and trusting in dreams"²⁷. The dreams of Ptolemaios have a distinctly Egyptian background. In one he invokes Ammon²⁸, in another Sarapis and Isis, and he has a vision of the daimon Knephis²⁹, an Alexandrian deity, it is true, but clearly of Egyptian origin.

Ptolemaios was far from being the only Greek to be deeply involved in the religious life which centred in the Serapeum. His brothers clearly had connexions with it; Apollonios was himself for some months a recluse there and occupied a pastophorion in the temple of Astarte³⁰. And Hephaestion, to whom two letters have survived among the Serapeum papyri³¹, was almost certainly a Greek and an ex-soldier, though, if Wilcken is right, he had married his own sister, following a custom which, whatever its origin, was certainly not Greek. A Greek too, presumably was Diphilos, the therapeutes, *τινα τῶν παρακατεχομένων ὑπὸ τοῦ Σαράπιος*³², as Ptolemaios describes him; and Nikanor, who in another papyrus states that *ἐν τῷ Σεραπείῳ θεραπεύω* and who lived in the *κατάλυμα* of Protarchos³³, was probably also a Greek. The king and queen not infrequently visited the great Serapeum; so did high officials, like the strategos, of whom Apollonios says that he "goes up to-morrow to the Serapeum and spends two days in the Anubieion, drinking"³⁴. The Serapeum was, indeed, so often visited by officials that it was a convenient place in which to present petitions to them; thus the priests of "Astarte of the Phœnician Egyptians at Memphis" refer to a petition given to Zenon there³⁵.

In fact, wherever we look in the papyri and inscriptions of the later Ptolemaic and still more the Roman period we find evidence of the extent to which Egyptian or Græco-Egyptian cults were replacing for the Greek settlers the veneration of the Greek deities. "Your life", say the priests of Soknopaios and Isis Nephorses to Apollonios, of the first friends, strategos, and superintendent of the revenues, "has been saved in sickness by the great god Soknopaios and Isis Nephorses the most great goddess and the associated gods"³⁶. In one inscription of the second century B.C. Theagenes, of the first friends and an usher at court, makes a dedication in honour of his deceased father, a high official, to Harbaithos, a form of Horos, and the gods who share his temple³⁷. Another is made to Bast by a couple with Greek names, Stasinikos and Philotera³⁸; and from Theadelphia we have dedications to Pnepheros "the great, great god" by Agathodoros, an Alexandrian, of the second hipparchy, and his wife Isidora daughter of Dionysios in the year 137 B.C.³⁹ So again in two well-known inscriptions of 98 and 95 B.C., former ephebes in the Fayyûm dedicate a sacred site to "Souchos the great great god"⁴⁰.

The amalgam became more complete in the Roman period. The papers of Apollonios, the strategos of Apollonopolis Heptakomia, furnish good illustrations

²⁷ UPZ I, 70.

³⁰ UPZ I, p. 114.

³³ UPZ I, 120.

³⁶ *PAmh.* II, 35.

³⁹ SB III, 6252, 6253.

²⁸ UPZ I, 77, 24.

³¹ UPZ I, 59, 60.

³⁴ UPZ I, 70.

³⁷ SB I, 5021.

⁴⁰ Wilcken, *Chr.* 141, 142.

²⁹ UPZ I, 78.

³² UPZ I, 8, 18ff.

³⁵ PSI V, 531.

³⁸ SB I, 1162.

of this fact. A man of considerable wealth, of high rank, and educated in the gymnasium, with its thoroughly Hellenic atmosphere, he had, like Hephaestion, married his sister, and the religious outlook of the family is more Egyptian than Greek. True, he built a shrine to the Dioskouroi, whose cult remained Greek, largely perhaps because there was no pair of Egyptian deities with whom they could readily be identified; but the Hermes who is invoked in letters of the family circle is obviously Thoth, and the mother of the strategos in a letter to her daughter seems to invoke Aphrodite Tazbes, that is, Hathor, Lady of Sbeht⁴¹, while elsewhere she expresses that attitude towards the gods, that habit of trying to extort favours from them by threats, which Porphyry regarded as typically Egyptian⁴². Apart from the domestic worship of the Dioskouroi, it seems likely that Greek religious ideas and Greek cults played hardly any part in the life of this family; even less so, then, we may conclude, in that of humbler folk.

It was particularly in the cult of the healing and oracular gods that the two races met; indeed it was round them that, as the ritual of the temples, especially those of the major deities, Greek and Egyptian alike, became increasingly formal and lifeless, ancient piety more and more crystallized. Here the Greeks, with their cult of Asklepios, had more to contribute than elsewhere. The Greek Asklepios and the Egyptian Imhotep melted indistinguishably into a single deity, who was not just the Egyptian god under a Greek name, but a composite figure, both Greek and Egyptian, like Sarapis himself. As M. Bataille has well said, "Of all the attempts made to bring together the two civilizations in the sphere of religion, this was one of the happiest; the Greeks had recourse to Imhotep, under the name of Asklepios, and the hellenized Egyptians found no difficulty in giving to the composite god his Greek name"⁴³. In the Thebaid, on the other hand, where Greek influence was less potent, Imhotep never acquired the popularity of Amenotes, son of Hapu, who remained uncompromisingly Egyptian. That the latter should have appealed to native Egyptians is natural enough; but it is strange that in the Thebaid Greeks also, as seems clear, should have been attracted to him rather than to Asklepios-Imouthes. As early as the year 261-260 B.C. a Greek called Polyaratos was recording on an ostrakon his miraculous cure from an obstinate sickness, and informing us that "I learned from many people that the miracles of Amenotes are many, that he is compassionate, and that many who had quite given up hope had found deliverance through him"⁴⁴. Many Greek inscriptions at Dêr el-Bahari bear witness to the gratitude of sufferers who had received healing from him; and though some of these were no doubt Egyptians writing in Greek, like Athenodoros son of Phthomonthes, who makes a dedication for himself and others, mostly with Egyptian names⁴⁵, others were no less certainly Greeks. One of them, Athenodoros, *tesserarius* of the first vexillatio of Coptos, has left an inter-

⁴¹ *P Giss.* 23.

⁴² *P Bremen* 63.

⁴³ A. Bataille, *Les inscriptions grecques du temple de Hatshepsout à Deir el-Bahari* (1951) X.

⁴⁴ Ed. A. Bataille, *Et. de Papyrologie*, iv, 1938, p. 125-31.

⁴⁵ Bataille, *Inscriptions grecques*, no. 81, p. 56.

esting but unfortunately much damaged account of how he was cured, apparently not by incubation but after forcing his way into the holy of holies, perhaps through a vision of the god⁴⁶, like the writer of the Imouthes aretalogy in P. Oxy. 1381. His appeal, however, was to the triad Asklepios, Amenotnes, and Hygieia.

As I have said, despite the survival of one or two Greek cults like that of the Dioskouroi, despite the evolution of a composite figure like Imouthes-Asklepios, it was the Egyptian rather than the Greek contribution to the syncretism which was the larger and the more prevailing. It is true that even Egyptian priests might learn Greek, might actually write in that language hymns to Egyptian deities, like those found by Prof. Vogliano at Madinet Mâdi⁴⁷, but such things as this were externals; in the exchanges between the two religious worlds, it was most often the Greeks who received, the Egyptians who gave. From the beginning the Greeks adopted the practice of mummification; they took over the worship of Egyptian deities and the veneration of the sacred animals; they took over the funerary cults familiar in Egypt; they seem to have accepted the Egyptian habit of deifying persons drowned in the Nile; and, most important of all, they gradually absorbed Egyptian habits of thought; as M. Bataille has put it, "the clear and fine Hellenic genius, thus transplanted, ended by adopting the mental habits of the country"⁴⁸.

Thus was evolved the syncretistic religion characteristic of later paganism, a religion which one might describe paradoxically as a monotheistic polytheism, or alternatively as a polytheistic monotheism; a religion with a great variety of gods and daimones, who, however, were conceived of rather as various manifestations, or perhaps as the instruments and creations, of a single divine principle, than as self-existing deities; a religion in which one might speak indifferently of "God" or of "the gods". It is found everywhere in this period, in the lofty speculations of Neoplatonism, at a lower level in the more popular Hermetic philosophy, in Gnosticism, whether pagan or Christian, in magic of all kinds, from elaborate handbooks like the great Paris papyrus to the coarsest and most perfunctory amulets, and even in expressions of popular piety, like the precepts of Sansnos, which Wilcken republished in his *Chrestomathie*⁴⁹; "Reverence the divine power. Sacrifice to all the gods. Go on pilgrimage to worship at every shrine. Hold in highest esteem the paternal gods and reverence Isis and Sarapis, the greatest of the gods, saviours, good, kindly, benefactors". No doubt the growth of this monotheistic tendency had been greatly helped by syncretism. If Hathor is Aphrodite and Thoth Hermes, if Isis is both herself and at the same time a dozen other goddesses and also a deified mortal like Arsinoë Philadelphos, if Imouthes and Asklepios can melt into a single composite deity, it is not a very long step to supposing that all the gods are no more than specialized manifestations of one undifferentiated

⁴⁶ Bataille, *Inscr. gr.* no. 126, p. 85 ff.

⁴⁷ A. Vogliano, *Primo rapporto degli scavi ... di Madinet Mâdi* (1936)

⁴⁸ *Les Memnonia* (1952) 286.

⁴⁹ Wilcken, *Chr.* 116.

divine essence, which was the origin of all of them. Syncretism was, of course, by no means a new phenomenon in the Hellenistic age. It was by this process that the multiplicity of local cults in the Nile valley was organized into a more or less coherent system. The same may be said of Greek religion, but in Greece, lacking alike political unity and a recognized theological literature, the process did not issue in such a schematic theology as was attained in Egypt. In the latter country a monotheistic conception was attained surprisingly early among the worshippers of Ptah, and we find even in early dynastic texts the idea, in which ancient paganism ended, that the individual gods were created by the one God. At a later time there are frequent claims, not only in Akhenaten's hymns to the Aten, but in some of the Amen hymns and elsewhere, that this or that god was the One God. In the syncretistic religion of the second and third centuries it is commoner to speak of the ultimate Power as "God" simply than to identify him with any god of the existing pantheon, though it is no doubt true, as Nilsson has said, that "all the various gods were represented as Powers of the sun-god"⁵⁰.

The elements of this religion were drawn from many sources, from Greece, Egypt, Judaea, Iran, and Asia Minor. The Egyptian contribution was considerable, though it was neither so large nor so important as outward appearances might suggest. It was Greek philosophic thought, supplemented by conceptions derived from Asia, especially Iran, which supplied the inner spirit, the cohesive force giving system and unity to the whole. What Egypt furnished, apart from a few details, was in the main the façade and the framework. The Egyptian mind had no natural aptitude for abstract speculation. It could furnish a dogmatic formulation of traditional doctrines and a rather mechanical arrangement and organization of many disparate and at times mutually inconsistent myths and beliefs, but it required the Greek intellect to reduce them to a philosophic form and give to often very crude notions spiritual depth and significance. Yet the Egyptian element in the religious system was very substantial; how substantial, may be judged from the fact that the authors of the Hermetic treatises, expressing ideas which, more often than not, were fundamentally Greek, thought it necessary to give them an Egyptian setting. Hermes Trismegistos himself, though he bears a Greek name, is the Egyptian Thoth. Tat, another of the interlocutors, is a variant form of Thoth. Asklepios is not the Greek god but the composite Asklepios-Imouthes of Egypt. To them, in the *Asclepius*, is added Ammon; and in other treatises, partially preserved for us by Stobaeus, we find also Isis and Horos. Not only so, but there is an elaborate pretence that these treatises, or some of them, are a translation from the Egyptian. In the ostensible letter of Asklepios to Ammon the former declares: "My teacher Hermes, frequently conversing with me, both privately and sometimes in the presence of Tat, used to say that those who consult my books will think their composition most simple and clear, but that on the contrary it is obscure and conceals the true significance of the words, and will even be ex-

⁵⁰ M. P. Nilsson, *Greek Piety* (1948) 107.

tremely obscure when the Greeks at a later time attempt to interpret our tongue into their own, which will prove to be the greatest distortion and obscuring of what is written. But the discourse, when interpreted in the paternal tongue, preserves in all clearness the sense of the words; for in fact the very quality of the utterance and the [effect] of the Egyptian vocables preserve in themselves the full force of what is said.”⁵¹ And he goes on to warn Ammon against allowing the treatise to be translated into Greek; “for the Greeks, O King, have merely empty words efficacious for the purpose of demonstration, and this is the philosophy of the Greeks, a jingle of words; but we use, not words, but utterances potent for effect”. In the *Asclepius* we have a laudation of Egypt: “Are you ignorant, Asclepius, that Egypt is the image of heaven or, which is a more accurate way of putting it, is a translation or descent of all the things which are ordered and effected in heaven?”⁵² Later in the dialogue we find a further accentuation of its alleged Egyptian origin:⁵³ “Your grandfather, Asclepius, the first discoverer of medicine, to whom a temple is consecrated in the mountain of Libya near the shore of crocodiles, in which lies so much of him as was mortal man, that is, the body (for the remainder—or rather the whole, if the whole man resides in the consciousness of life—the better part, returned to heaven), still, even now, affords to men who are sick, by his own divine power, the help which formerly he gave by the art of medicine. Hermes, too, my grandfather, whose name I bear, does he not, residing in the city which bears his name, help and preserve all mortals who, from anywhere on earth, resort to him?”

All these elaborate pretences would not have been resorted to if an Egyptian origin had not been considered essential. Egyptian elements are not less obvious elsewhere. Prof. Bonner, in his great work on amulets, emphasizes the importance of Egyptian influences there. These influences were specially strong in amulets of the Roman period: “now, indeed”, says Pliny in a passage quoted by Bonner, “men also are beginning to wear on their fingers Harpocrates and figures of Egyptian deities”, the words *virique* implying, as Bonner remarks, that women had adopted the custom at an earlier time⁵⁴. At least some Egyptian phrases have been detected in the gibberish found on amulets; Egyptian deities are represented on them; Egyptian symbols, like the *ankh* and the scarabaeus, occasionally occur. Bonner sums up his discussion of this point by saying, “But the predominance of Egyptian over all non-Greek elements is abundantly proved not only by the close relation that exists between papyrus amulets and magical gems, but even more by the longer magical papyri, really handbooks of magic, which virtually offer us commentaries upon certain designs and inscriptions found on the stones”⁵⁵.

⁵¹ *Corpus Hermeticum: Hermès Trismégiste*, ed. A. D. Nock and A. J. Festugière (Paris, 1945), xvi, 1–2.

⁵² *Asclepius* 24 (*Hermès Trismégiste* 326).

⁵³ 37 (*Hermès Trismégiste* 347f.).

⁵⁴ Campbell Bonner, *Studies in Magical Amulets* 7.

⁵⁵ *Op. cit.* 8.

That Egyptian elements are found everywhere in the magical papyri is of course only what might be expected, since these texts were written in Egypt. It is of more interest to notice how such elements are mingled with others from non-Egyptian sources. The background of the magical literature was not so much Egyptian mythology as the syncretistic religion, made up of many diverse strands, of which I have spoken. It was this, not the religion of any one race or country, which in the Roman period formed the framework of men's religious impulses and perceptions, and in the magical texts Greek, Egyptian, and Asiatic deities and daimones, the sacred names of Jewish religion, angels like Michael and Gabriel, Moses and the Patriarchs, even Jesus himself, are invoked, with complete impartiality. The world was full of gods, of spirits and daimones: God was *πολύμορφος*, manifesting himself in many shapes and operating through a hierarchy of divine beings.

Another great movement of thought in the Roman Empire which showed strong Egyptian influence was Gnosticism. Some Gnostic doctrines were derived from Egyptian religion. The twelve Gnostic hells reproduced in part the Egyptian Duat, and the ship of the moon came from the bark of Thoth, the moon god. But here again the inner substance of the creed was Greek rather than Egyptian: what Egypt supplied was the machinery and the general colouring. Gnosticism was widely spread in the Græco-Roman world, but its peculiar home was Egypt. It was in Egypt that several of the leading Gnostics lived and taught, in Egypt that many Gnostic treatises were written, in Egypt that Gnostics and Gnostic sects were specially numerous, and it is, appropriately, from Egypt that we derive most of our first-hand evidence for Gnostic doctrines. Early Christianity in Egypt seems to have been steeped in Gnostic ideas: indeed it has been suggested that the obscurity which invests the earlier history of the Egyptian Church is due to a deliberate suppression of what a later age felt to be a discreditable past⁵⁶. Clement and Origen were both deeply influenced by Gnostic thought, and Clement was at pains to defend the true *gnosis* as against heretical aberrations.

Though in some forms it developed a pronounced antinomianism, Gnosticism in the main had a strong ascetic bias, and it was from this source that Egyptian Christianity derived the encratite leanings to which Eusebius refers⁵⁷, and which seem to have characterized the Gospel according to the Egyptians. A similar tendency, with a distrust of the body and of the sex relationship, appears in some treatises of the Hermetic philosophy, which, as we have seen, was much influenced by Egyptian religion: "Let the man who has understanding recognize that he is immortal, and that the cause of death is love"⁵⁸, says the first treatise in the Hermetic corpus; though elsewhere we find a different point of view, and in the *Asclepius* a mystical, almost a sacramental, view of the sexual union is expressed.

⁵⁶ See J. M. Creed, in *The Legacy of Egypt* (1942) 312.

⁵⁷ *HE* II, 16.

⁵⁸ *Corp. Herm.* I, 18.

Egypt was the birthplace of Christian monasticism; but that monasticism was not the first phenomenon of the kind in the Nile valley. The Jewish Therapeutai described by Philo anticipated in a remarkable way the leading features of monasticism, and both monks and Therapeutai have been compared with the recluses of Sarapis. Attempts to link these three movements together, to represent monasticism as suggested by the Therapeutai and both as inspired by the Sarapis cult, have not found much acceptance and do not seem to be supported by the evidence, but it is certainly remarkable that monastic or semi-monastic movements should so persistently recur on Egyptian soil, and that Gnosticism, the Hermetic philosophy, and the orthodox Christianity of Egypt should all exhibit encratite tendencies. Is all this to be traced to some abiding characteristic of the Egyptian temperament? Egyptian religion was on the whole of a non-mystical and very material character. The life of the "dwellers in the West" was a reproduction of life on earth, with beer and bread and meat and other sensual satisfactions; the Egyptian Wisdom literature, fine as much of it is, reveals most often a prudential and this-worldly morality. How can we reconcile with such a temperament the recurrent ascetic movements observable in Egypt? I will not venture to answer that question except by tentatively suggesting a further one. Was there in the Egyptian character, or did the Egyptian climate produce (for we must remember that the Therapeutai were Jews), a tendency to extremes, the opposite of the Greek *μετριοτης*, which accounts for this phenomenon? As the Egyptian peasant, so remarkably submissive through centuries of exploitation, is subject, when he revolts at last against oppression, to sudden outbreaks of savage fury, may we suppose that under the influence of religious devotion he would develop an impulse towards a sometimes extreme asceticism? Certainly it is significant that the earliest hermits, St. Paul of Thebes and St. Anthony, were Egyptians, that the monastic movement began in the Thebaid, where the Egyptian element was specially strong, and that the characteristic tongue of Egyptian monasticism was Coptic.

I have tried, with indifferent success, I fear, and on the basis of far too scanty knowledge, to sketch the process by which, from the mingling of the native Egyptian religion with that of the Greeks and other immigrants, was evolved the syncretistic religion which, with the addition of elements from elsewhere, formed the mental background of later paganism. It remains only to sum up, or rather to enquire what it was that gave to the religion of Egypt its remarkable appeal, and what was the special contribution made by Egypt to the resulting amalgam.

I would begin by specifying the two factors which I mentioned at the beginning of this paper, the reputation of Egypt for religious wisdom and the antiquity of her civilization. These predisposed the minds of the Greeks to absorb Egyptian influences in the religious sphere. They provided a motive for the elaborate pretence of translation from Egyptian which we have seen in the Hermetic philosophy. To assign an Egyptian origin to the conclusions of Greek religious speculation gave to these a certain prestige, a *cachet*, which they would otherwise have lacked.

Just as Gnostic and other heretics, in various apocryphal Gospels, fathered their opinions on one of the Apostles, or on Christ himself, so the Hermetic philosopher, the Gnostic, the magician, alike found it useful to claim as their authority the ancient wisdom of Egypt.

Secondly, Egyptian religion had a great asset in its elaborate organization, both practical and theoretical. Outwardly, it may appear to a modern observer a strange jumble of primitive myths, magical practices, crude beliefs, stereotyped ritual, and sometimes lofty moral and religious conceptions; but through centuries of experiment and adaptation it had attained a degree of formal exposition, a capacity for assimilating deity to deity and for reconciling conflicting beliefs and practices, in fact a system of theology, which had no parallel in Greece. The Greeks possessed no body of sacred writings generally accepted as authoritative. The Orphics, it is true, had their "*hieroi logoi*", which Guthrie has described as being "a 'Bible' in a very real sense"⁵⁹, and the Dionysos decree to which I have already referred speaks of the *hieros logos* which was to be handed in under seal; but these were confined to particular sects and cults, which had only a limited influence in classical Greece. Greek religion as a whole was un-dogmatic and unorganized, a matter of state or local cults, traditional rites, and individual beliefs. It was in the sphere of philosophy that the Greek genius for ordered thought and systematic construction found expression; and apart from such movements as Orphism and Pythagoreanism, which did not become generally influential till a later age, religion and philosophy followed different, and sometimes mutually hostile, roads. Egyptian religion, with its more crystallized forms, offered precisely what that of Greece lacked, a system of theological formulæ, and the flexible Greek mind, working upon the material which Egypt offered, produced momentous results.

Another Egyptian asset was its doctrine of immortality. As I have said, the popularity of the Homeric poems had spread widely the conception of the next world as a shadowy place where the souls of the departed passed a strengthless half-life; and as the older faith faded so did the expectation of any survival whatever. In the confident morning of Greek civilization there seems to have been no pressing sense of any need for a second life; this life was all that was hoped for or desired, and it was not the burden of life but its brevity the thought of which nursed the melancholy moods of writers like Mimnermus or Anacreon. But there were always sects and groups which, in Orphism, in the Dionysos cult, or in the Eleusinian mysteries, fostered a hope of personal immortality, and as the bright dawn faded and, under the shadow of defeat, social disintegration, and economic crisis, a mood of disillusion and apprehension grew, and particularly as more and more of the Greeks left their homes and ancestral cults to settle among strangers in the conquered provinces of the Persian Empire, the desire for a life beyond the grave which would redress the inequities of this world, for a redemptive religion promising purification now and salvation hereafter, became ever greater. And for

⁵⁹ W. K. C. Guthrie, *The Greeks and their Gods* (1950) 313.

the settlers in Egypt it found an answer in the Egyptian funerary cults. Plato had tried through intellectual reasoning to arrive at an assurance of survival after death; in Egypt this survival was taken for granted, and the Egyptian cults offered a way, open to all men, to the attainment of immortality. It was as a redeeming god, the god of the resurrection, whose rites secured a passage to the next world, that Sarapis made his victorious progress through Græco-Roman lands.

Finally, another advantage which Egyptian religion enjoyed was the magical element which permeated it. As the Hellenistic age proceeded there was noticeable a marked drift away from strictly intellectual speculation, comparable to that flight from reason which we have witnessed in our own time. The confident hopes of the early philosophers had not been fulfilled; truth, like the rainbow, seemed ever to recede as the searcher pursued. Thus a mood of disillusionment set in; the sceptics who questioned the possibility of finding truth seemed to have only too much justification, and those who still felt the urge to philosophic enquiry either narrowed their range to the more accessible fields, like the Stoics and Epicureans on the one side or the scientific thinkers on the other, or looked for some new method of discovery. A contemporary British scholar has spoken of a failure of nerve; perhaps it would be juster to refer to what happened as a realization of the limitations to which purely intellectual enquiry is subject. There was a craving for revelation, for some occult truth, to be arrived at mystically by means of prescribed formulæ, ascetic practices, magical rites, or what not, a desire in fact for *gnosis* in the later sense. Now magic, which among the better minds in Greece was always under suspicion, figured prominently in Egyptian religion; that religion gave it a respectability of status which it lacked in Greece. The interpretation of dreams, incubation in temples in order to obtain healing or a divine revelation, and various forms of divination, familiar enough, no doubt, in Greece, had in Egypt been carried to a perfection which gave Egypt a special reputation in these matters. Thus the cults of Egypt, in which magic played so important a part, had a powerful appeal; and thus semi-magical practices established a place in popular religion, while on the other hand magic itself developed a religious side, so that in the extant texts we find, along with the search for more mundane and tangible objects, attempts to attain by magical incantations the knowledge of the deity, immortality, or ecstatic experience. One spell even ends with the fine prayer which concludes the Hermetic treatise, *Asclepius*⁶⁰.

I hope I have succeeded in expressing at least some of the interest to be found in the study of Græco-Egyptian religion—its interest and its importance. For great as was the part which Egypt played in many aspects of the life of Hellenistic and Roman times, I doubt if in any sphere its influence was so far-reaching and so permanent as in that of religion.

⁶⁰ *P Mag.* 3, 591ff. = *Asclepius* 41.

Les documents du droit romain

Par Vincenzo Arangio-Ruiz, Rome

Les documents du droit romain, même si nous réunissons avec ceux que l'Égypte nous a conservés ceux qu'on a recouvrés par ailleurs, sont en si petit nombre, que les romanistes ont le plus grand intérêt à les considérer tous ensemble en vue d'aboutir à une vision la moins incomplète possible des différents aspects de la documentation. Dieu merci, on a réalisé des progrès considérables par rapport aux conditions d'avant 1875, lorsqu'on possédait en tout et pour tout les douze à quinze tablettes cirées découvertes dans les mines d'or de Transylvanie. Si Pompéi nous a restitué, tout compte fait, bien peu de chose, vu que les quelque cent cinquante tablettes du banquier L. Caecilius Iucundus appartiennent toutes à un seul type de document, les fouilles d'Herculanum se sont révélées d'ores et déjà, bien qu'un nombre considérable de tablettes n'ait pas encore été déchiffré, beaucoup plus libérales, mettant sous nos yeux au moins une dizaine de modèles et avec cela cet ensemble de tout premier ordre qui forme le dossier du procès de Iusta. D'autre part, les tablettes Albertini, rédigées en Algérie à l'époque de la domination vandale, et dont l'édition définitive, parue il y a à peine quelques mois, honore la science française, illustrent la résistance des formulaires classiques à travers les siècles, à telle enseigne que certaines clauses sont restées plus fidèles à la tradition que ne le sont la plupart des actes rédigés dans les provinces hellénistiques après la constitution de Caracalla. Pourtant, c'est peut-être encore à l'Égypte que nous sommes redevables des acquisitions les plus nombreuses et les plus variées : à part ce que nous possédions avant la deuxième guerre mondiale, notamment des déclarations de naissance et des *erctiones* de toute première importance, c'est dans les premières années de la guerre qu'a été publié ce document admirable qu'est le testament du cavalier Antonius Silvanus¹, et depuis lors, en moins de dix ans, combien de nouveaux fragments testamentaires, combien de chirographes de soldats, combien de modèles tout-à-fait nouveaux ! Parmi ces derniers, qu'il me soit permis de mentionner le document (P. Mich. VII 433) relatif à la cérémonie par laquelle les garçons ayant accompli leur treizième année échangeaient leur *toga praetexta* contre une *toga pura*, la *testatio* concernant la citoyenneté d'un légionnaire², celle relative à un affranchissement *vindicta* et au paiement de la *vicesima manumissionis* (P. Mich. VII 462, d'après la révision ingénieuse de J. F. Gilliam, Amer. J. Philol. 71 [1950] 437 sv.), et ce document très curieux, tellement curieux qu'il aurait été bien difficile de le définir si sa définition ne s'était trouvée dans le Digeste même, où quelqu'un a fait établir qu'il était

¹ Cf. Arangio-Ruiz, *Negotia*, no. 47.

² Cf. Barns, *Chron. d'Égypte* 24 (1949) 295sq.

intervenir comme témoin dans la rédaction d'un testament (ibid. 446, révisé par Mlle A. M. Colombo et par moi-même, J. jur. papyr. 4 [1950] 122 sv.).

Ces documents, qu'ils nous viennent d'Égypte ou de n'importe où, présentent des difficultés et ouvrent des perspectives tout-à-fait différentes de celles qui résultent des documents du droit gréco-égyptien. Se présentant la plupart du temps comme des *unica*, relevant d'un droit qui est toujours au centre de l'attention universelle et dont la connaissance est pourtant encore bien imparfaite, même en ce qui concerne l'époque classique, ils suscitent parmi les romanistes un intérêt tellement passionné, que l'on s'accommode très mal des lectures douteuses, et pis encore des interprétations aventureuses auxquelles certains savants se laissent aller: au contraire, nous autres romanistes, qui en sommes la plupart du temps non pas les éditeurs mais les usagers, donnons souvent le spectacle d'une exigence impitoyable à l'égard de ceux qui pourraient être à même d'éclaircir le mystère d'un groupe de lettres imparfaitement identifié. En effet, notre seule excuse est qu'il nous arrive de nous trouver, à deux ou trois mots ou même à deux ou trois lettres près, sur le point d'atteindre d'un seul coup la solution de tel ou tel problème, au sujet duquel une immense littérature s'est inutilement accumulée durant les quelque dix siècles qui se sont écoulés depuis la résurrection des études de droit romain au moyen âge. Qu'il me soit permis de donner quelques exemples, aussi bien de notre impatience touchant les incertitudes du déchiffrement que de l'ampleur des résultats que les documents peuvent nous permettre d'atteindre.

Les papyrologues juristes sont au courant des discussions qui se sont élevées dès la publication des deux documents concernant le mariage, que l'on retrouve à l'heure actuelle au volume VII des papyrus de Michigan, nos 434 et 442. En ce qui concerne ce dernier, les discussions se sont poursuivies, soit de l'un soit de l'autre côté des frontières que la guerre avait fermées, sur le point de savoir s'il s'agissait d'un contrat de mariage ordinaire, ou bien d'un nouveau mariage entre conjoints divorcés, ou encore de fiançailles, ou tout au contraire d'un divorce ou d'un acte concernant la restitution de la dot après le divorce: cette dernière définition, que j'ai défendue de toutes mes forces en Italie alors qu'à mon insu mon éminent collègue le Dr Adolf Berger la défendait en Amérique, est fondée à mon avis sur des arguments tellement irréfutables, que je voudrais dire avec les contractants des papyrus hiératiques et démotiques que «mon cœur en est satisfait», et le serait également si tel ou tel des auteurs participant à l'ancienne dispute s'avisait d'insister sur une interprétation différente. Mais il est utile de signaler que la diversité des interprétations avait sa racine principale dans une lecture incorrecte du début de la ligne 3, d'après laquelle la formule *pacta est* était intercalée entre l'indication de l'état civil d'une femme et la mention de l'assistance de son tuteur (*tutore auctore*, etc.): tout en n'atteignant pas par mes efforts la bonne lecture que l'on trouve maintenant dans l'édition précitée, ce fut l'extrême improbabilité de cette entorse à la routine constante des documents qui m'obligea à écarter l'interprétation de l'éditeur et me mit sur le bon chemin.

La révision de M. Fink, qui nous a délivrés de ce verbe incongru, a éliminé beaucoup d'autres difficultés, mais il a fallu que M. Gilliam intervienne à son tour (AJP 71 [1950] 435) pour éclaircir les données concernant la patrie de la femme et de son tuteur, qui sont des *consist(entes) col(onia) Caesar(ea)*; et j'aimerais bien que quelqu'un arrive un jour ou l'autre à tirer un sens des traces qui séparent (l. 1) le nom et patronymique de la femme de cette indication d'origine, persuadé que l'on en retirerait une donnée importante se rapportant à un changement de *status civitatis* de l'intéressée qui aurait eu lieu entre le mariage et le divorce: les problèmes afférant au rattachement ethnique des habitants de certaines provinces, éventuellement à leur double citoyenneté, sont tellement à l'ordre du jour, que l'on ne trouvera pas déplacée l'impatience avec laquelle on attend la lumière que le déchiffrement pourrait jeter sur ce point. En tout cas, comme M. Berger l'a souligné le premier, le document en question a fini par se révéler comme un acte du plus pur droit romain, concernant la restitution d'une dot qui avait été constituée dans la forme traditionnelle de la *dictio*.

Mais c'est le contrat de mariage du no 434 qui, bien qu'étant assez clair dans sa signification générale, dès sa première publication en 1939, a suscité les discussions les plus passionnées des juristes, discussions qui se poursuivent encore à ce jour. Il est vrai que sur quelques points essentiels la lumière a été faite par un fragment de la *scriptura exterior* qui se trouve dans la collection de feu Sir John Rylands, et que nos collègues MM. Roberts et Turner viennent de publier au no 612 (vol. IV). A part le nom de la mariée, le début du texte avait été bien reconstitué par les éditeurs précédents, mais voilà que l'on a obtenu une formule plus simple dans les mots qui définissent le mariage³ et qu'on a recouvré les premiers mots de la constitution de dot, éliminant la lecture *sp[opo]nd[it]*, où l'on voyait une allusion à une *promissio dotis*, et la remplaçant par *eique dotis dixit et dedit ea omni[a . . .]*: c'est donc encore une fois, comme au no 442, une *dictio dotis*, témoignage précieux de cette fidélité de la pratique aux institutions les plus anciennes et traditionnelles, que chaque document nouvellement apparu nous confirme. Mais le problème le plus délicat concerne la lacune qui fait suite aux mots *ea omni[a]*, ainsi que les premières lettres visibles à la ligne 5 du texte de Michigan . . .] *Erassa vīcu[m] ad Filadel[īam] . . .*, avait lu M. Sanders; et j'avais cru pouvoir corriger . . . *muli[eris] s[upra] s[criptae] i[n] vico[m] rel.*, ce que je rattachais par un supplément ambitieux à ce *sp[opo]nd[it]* qui vient d'être condamné. Etant d'autre part le premier à ne pas avoir grande confiance dans ma conjecture, je me suis adressé il y a quelque temps à mon assistante, Mlle Colombo, et je lui dois la lecture *in t[er]ris a[d] vico[m] rel.*: lecture extrêmement satisfaisante, étant donné que ce complément *in terris*, pré-

³ Après la phrase relative au rôle du père de famille, qui *in matrimonium . . . collocavit* (sa fille), on avait une lacune d'une quinzaine de lettres suivie par le nom du mari, *M. Petronius Servilius*, au nominatif: d'où la restitution *uxorem eam duxit*. Comme la phrase suivante, partiellement recouverte dans la *scriptura exterior*, se rapporte encore une fois au père de la mariée, sans que son nom soit répété, il a fallu reconstruire *in matrimonio(m) collo[cavit apud sponsum cui est nomen] M. P. S.*

cédant l'énumération des fonds de terre constitués en dot, s'accorde admirablement avec l'*in* [aur]e^{is} de la ligne 8 et l'*in veste* de la ligne 10.

Les éditeurs de la collection Rylands restituent, à leur tour, mettant ensemble les deux fragments, *ea omni[a quae intulit pro] era s(upra) s(cripta) a[d] vico(m)* rell. Ils voudront bien me permettre de ne pas accepter leur lecture. Avant tout, la phrase *eique dotis dixit et dedit ea omnia quae intulit* ne satisfait pas: comme qui dirait que quelqu'un a donné ... tout ce qu'il a donné! En proposant *ea omni[a quae infra s(cripta) s(unt)*, je pense être dans le vrai. Mais j'insiste également pour continuer *in t]erris*. Le mot *era*, que MM. Roberts et Turner ont cru voir répété ici, avait été lu par M. Sanders à la ligne 3, ad vv. *in matrimonio eram collocavit*, alors que l'éditeur du premier fragment identifié à Michigan avait lu *eam* (Wolff, *Aegyptus*, 17 [1937] 470): à part le doute qu'inspire l'erreur de grammaire que l'on met ainsi à la charge du scribe en lisant *eam* (alors que le régime du verbe *collocavit* est représenté par *Zenarion virginem*, ligne 1), les partisans que M. Sanders a trouvés pour sa lecture, et parmi lesquels le plus fervent a été notre éminent collègue le professeur Wenger, ont cru voir une affirmation solennelle de la dignité du mariage dans l'emploi de ce mot archaïque d'*era*, qui exprimerait la situation seigneuriale que la mariée occuperait dans la maison conjugale. J'avoue, pour ma part, une invincible méfiance à l'endroit de toute expression qui traduirait dans le sévère laconisme des documents juridiques romains des éléments plus ou moins sentimentaux; mais ce n'est pas là l'argument décisif qui m'oblige à accepter, malgré la faute de grammaire, la lection *eam*; le fait est qu'ayant regardé à plusieurs reprises, seul et avec ma collaboratrice, le facsimilé reproduit à la table IV des P. Mich. VII, je n'ai pu discerner, à part quelques petites taches qui ne sauraient troubler le lecteur, que les trois lettres E A M, exactement pareilles à tous les E, les A et les M qui se trouvent dans le papyrus. Je voudrais pouvoir en appeler à la compétence bien connue des éditeurs des papyrus Rylands, que nous avons le plaisir d'avoir avec nous.

Un autre problème est soulevé par le rapprochement entre le texte de la *scriptura interior* et le fragment dernièrement publié de l'*exterior*. Comme les éditeurs de celle-ci n'ont pas manqué de le souligner, il y a entre les deux textes des différences qui ne sont pas faciles à expliquer. Non pas qu'il y ait lieu de se scandaliser de certaines petites transpositions, par exemple à la ligne 1, *filiam suam virginem* [..... (P. Mich.) et *filiam suam Zenarion virginem* (P. Ryl.): il est de toute évidence que le scribe a sauté dans la *scr. int.* le nom de la jeune fille, et il n'est même pas certain qu'il n'ait pas réparé ce petit oubli en ajoutant le nom après le mot *virginem*. Egalement, en ce qui concerne les *paraferna* (sic!), desquels les éditeurs anglais ont reconnu la mention, il n'y a pas lieu de s'étonner de ce que la phrase *et paraferna tunica et palliol(um) tribacum*, placée correctement dans la *scr. int.* après l'énumération complète des choses constituées en dot (lignes 14-15), soit rattachée au contraire dans la *scr. ext.*, en guise de parenthèse, à l'énumération des vêtements (lignes 8-9). Mais il est extrêmement curieux qu'on n'arrive abso-

lument pas à faire coïncider entre elles les terres mentionnées à la *scr. int.* (lignes 5-8) et celles dont il est question aux lignes 4-5 de la *scr. ext.*; il est vrai que des lignes 5-8 de la *scr. int.* il ne reste que la partie centrale, mais cela ne suffit pas à expliquer les divergences que présentent les restes de l'une et de l'autre énumération. Dans une lettre aux éditeurs anglais, M. Sanders a avancé la conjecture que le document conservé pourrait n'être qu'une double copie d'un original qui aurait été scellé par les parties, alors que le nôtre ne l'aurait pas été: mais c'est une conjecture gratuite, démentie par les sept signatures des témoins, bien reconnaissables et en bonne partie lisibles, au *verso* de la *scr. int.*, et d'autre part je ne vois pas comment, en copiant le même texte considéré comme définitif, on aurait pu modifier la liste des terres, ou en omettre quelques-unes dans la *scr. ext.* Une idée qui vient à l'esprit est que les parties auraient pu se mettre d'accord pour cacher à l'autorité fiscale quelques transferts immobiliers, et qu'alors elles auraient réservé à la seule *scr. int.* la liste complète. Mais imagine-t-on qu'un juge romain ait pu faire droit à l'action en revendication d'un fonds de terre non mentionné dans la *scr. ext.* du document dotal?

Les remarques qui précèdent, et avec lesquelles je voudrais terminer l'analyse d'un document choisi exclusivement à titre d'exemple, me permettent de passer à un autre problème qui ne s'est jamais posé, que je sache, au sujet des documents rédigés en Egypte, ou trouvés dans la terre des Pharaons, mais qui hante l'interprète des tablettes cirées de Pompéi et d'Herculanum: je pense au problème de la triple documentation. On sait, en effet, qu'un bon nombre de ces tablettes porte un texte écrit à l'encre, à même le bois, qui commence à la page 4 des triptyques, du côté opposé à celui où se trouvent les noms des *signatores*, et se poursuit, s'il y a lieu, à la page 1: dans quelques cas, notamment dans la mancipation fiduciaire de Pompéi que j'ai reproduite au no. 91 de mes *Negotia*, la conservation de la *scr. int.* sur cire permettant la comparaison, on se rend compte que des passages importants ont été supprimés par le scribe de cette rédaction en *atramentum*, et il est bien difficile de découvrir le pourquoi de ces omissions: plus souvent, les deux textes sur cire étant l'un et l'autre illisibles, on s'efforce vainement de se rendre compte des lacunes que le formulaire de l'acte écrit sur bois présente par rapport aux modèles bien connus, ou, faute de modèle, de donner un sens quelconque à un texte que pourtant on arrive à lire en entier. Quel est le but de cette adjonction à la double documentation courante, sur la cire des pages 2 et 3 et sur celle de la page 6? Peut-être le saurons-nous dès que le hasard des découvertes nous aura mis en présence d'un triptyque où l'on puisse lire les trois rédactions: pour le moment, je serais porté à croire qu'ayant passé de l'usage des diptyques à celui des triptyques (ce qui paraît être arrivé, dans les villes vésuviennes, aux environs de 60 apr. J.-C.), la routine des bureaux d'écriture s'est mal accommodée de la renonciation à cette rédaction sur bois qui était nécessaire dans l'ancien système, mais que d'autre part la constatation de la vanité de cette rédaction superfétatoire a fait que les copistes ne se sont pas donné la peine d'y procéder avec diligence ni

de ménager l'espace nécessaire pour y faire entrer intégralement le texte du document. Pour quelqu'un qui consacre une partie considérable de son temps à l'interprétation des tablettes d'Herculanum, ce manque de confiance dans une rédaction, qui est la plupart du temps la seule déchiffrable, ne saurait être une source d'optimisme.

Mais, comme je l'ai dit en commençant, ce n'est pas seulement des difficultés de déchiffrement et d'interprétation que présentent les documents du droit romain que je me suis proposé de parler : je voulais également donner au moins un exemple des résultats de grande envergure que l'on peut atteindre grâce à l'apparition de certains documents de la pratique. Cet exemple je le trouve, d'après mes recherches personnelles les plus récentes, dans les documents de vente, en latin ou traduits du latin, que les papyrus nous ont conservés et qui permettent la comparaison avec d'autres actes de provenance différente. En parlant de documents latins, ou traduits du latin, je veux dire que non seulement je mets de côté les contrats relevant du droit gréco-égyptien, mais que je ne m'occupe même pas des contrats postérieurs à la concession du droit de cité aux Egyptiens (constitution de Caracalla). En effet, malgré la vigueur officielle et exclusive du droit romain (qui est pour moi absolument certaine, et pour laquelle je suis fier de l'adhésion qu'il m'a semblé pouvoir reconnaître dans certaine parole prudente prononcée hier par M. Piganiol), l'influence du droit local est toujours considérable dans les papyrus de cette époque, à cause de la routine des notaires.

Les papyrus relevant du régime de la vente romaine ont ceci de particulier que, tout en ayant été retrouvés en Egypte, ils ont été rédigés dans les endroits les plus différents : en effet, les acheteurs sont la plupart du temps des militaires, qui ayant été transférés en Egypte, ou s'y étant établis après leur congé, ont apporté avec eux les pièces justificatives des droits qu'ils avaient acquis. Par exemple, l'achat qu'un sous-officier de la marine, C. Fabullius Macer, a fait d'un esclave en 166 après J.-C., a eu lieu à Séleucie de Piérie en Syrie⁴ ; celui qu'un Alexandrin, Artémidoros fils de Caesios, a fait d'une petite servante en 151, a eu lieu à Sida en Pamphylie⁵ ; un document qui est à peu près contemporain, bien que la date n'ait jamais pu être établie, nous vient des bagages d'un autre militaire de la flotte qui a acheté lui aussi d'un marchand de Milet une jeune fille esclave⁶, et nous savons seulement que le contrat a été fait dans un des campements de la flotte de Ravenne : peut-être à Ravenne même, ce qui expliquerait le fait que la localité n'est pas mentionnée, mais peut-être aussi dans n'importe quelle autre escale de la Méditerranée – en tout cas pas en Egypte, où l'on ne rencontre que des contingents de la flotte de Misène. Si je voulais courir le risque inhérent à l'étude des documents postérieurs à la constitution Antonine, je signalerais volontiers l'achat d'un vignoble à Doura-Europos en Palmyrène (a. 227)⁷ ainsi que celui

⁴ *Negotia* no 132.

⁵ *Negotia* no 133.

⁶ *Negotia* no 134.

⁷ *Negotia* no 138.

d'une femme esclave, fait à Edessa (Osrhoène) en 243⁸: en effet, malgré leur date un peu tardive et bien que le texte du contrat d'Edessa soit en langue syrienne, j'ose dire que leur fidélité à la tradition romaine est presque absolue. Les parties des trois premiers documents ne sont certainement pas des Romains: les militaires de la flotte, qui se présentent comme acheteurs dans le premier et dans le troisième document et également comme vendeur dans le premier, n'étaient admis en principe à la citoyenneté romaine qu'au moment de leur congé, et l'éventualité que L. Julius Protectetus, le vendeur du document de Sida, ait été romain a bien peu d'intérêt, étant donné la citoyenneté alexandrine de l'acheteur. Quant à savoir si la faculté de faire un acte selon le droit civil romain aurait pu résulter, pour les étrangers portant des ethniques grecs, de ce que leurs cités auraient joui du *ius Italicum*, nous n'en savons rien en ce qui concerne Milet, mais nous pouvons l'exclure catégoriquement en ce qui concerne cette ville antiromaine par excellence qu'était Alexandrie.

En somme, si nos documents ont été rédigés en langue latine, et s'ils relèvent du droit romain, c'est que le contrat consensuel d'*emptio venditio* appartient au droit des gens, *ius gentium*: les hypothèses savantes construites par des romanistes à la recherche de nouveautés sur la base de la prétendue interpolation des textes classiques de la jurisprudence, et d'après lesquelles cette communauté de droit entre Romains et étrangers, qui est pour Gaïus la base du droit des gens, ne serait qu'une invention tardive, ne saurait avoir raison de cette large application de la vente romaine dans tout le bassin de la Méditerranée. Evidemment, la divulgation de cet ensemble d'actes juridiques, assujettis de bonne heure au génie constructif des grands jurisconsultes, n'est pas également saisissable pour les contrats qui se passaient d'habitude entre les habitants d'une même province (par exemple pour le contrat de louage dans ses applications multiples); mais là où le trafic international était répandu, notamment pour le commerce des esclaves, il fallait s'attendre à ce que le même type de contrat sur lequel se penchait l'attention des grands jurisconsultes ait été pratiqué dans tout l'Empire.

A part cela, il y a un problème, d'importance capitale pour les romanistes, qui se trouve résolu par les documents dont il est question. On sait que le vendeur n'était pas tenu, d'après le droit romain, au transfert de la propriété: ce qui comporte, au minimum, que si l'acheteur se rendait compte d'avoir acheté une chose qui n'appartenait pas à son vendeur, il ne pouvait recourir aussitôt contre celui-ci en alléguant le fait qu'il ne l'avait pas rendu propriétaire, mais pouvait agir en justice seulement après avoir été évincé (en vertu, à l'origine, de stipulations spéciales). Jusqu'à ce point tout le monde est d'accord; mais on continue à se demander si, tout de même, le vendeur n'était pas tenu d'accomplir un acte suffisant, d'après la nature de la chose vendue, au transfert de la propriété, c'est-à-dire à manifester les choses Mancipables: on se demande en somme, pour employer l'expression

⁸ Torrey, Z. f. Semitistik 10 (1935) 33 sqq.; cf. Bellingér et Welles, Yale class. stud. 5 (1935) 93 sqq.

d'un texte célèbre de Papinien, si c'est seulement l'*effet*, soit le passage même de la propriété, que le vendeur n'est pas tenu de fournir, ou s'il n'est même pas tenu d'accomplir le *fait* d'un acte de transfert objectivement suffisant (cf. *Dig.* 22, 1, 4 pr., Papinien). Ce n'est pas d'aujourd'hui que date ma campagne en faveur de cette dernière alternative: à mon avis, les textes qui l'appuient sont formels, alors que les expressions équivoques d'autres passages relèvent des manipulations qu'ils ont subies au moment où on les a adaptés en vue de l'insertion dans la compilation de Justinien (soit parce que celle-ci a dû supprimer la mention de la *mancipatio* abolie dans l'intervalle, soit parce que le problème qui nous occupe avait perdu son importance dans le monde byzantin). En tout cas, l'état des textes de la jurisprudence ne permet pas d'étayer plus que des hypothèses: la certitude ne nous est offerte que par les documents ci-dessus mentionnés, qui appartiennent à l'époque classique, et nous présentent des ventes de choses Mancipables, telles que les esclaves, exécutées par la simple tradition. Il est vrai que la Mancipation, étant un acte du plus pur droit civil, ne saurait être effectuée par des pérégrins: mais, en somme, si la vente romaine avait exigé pour son exécution l'acte solennel de la *mancipatio*, comment ces étrangers auraient-ils pu s'en tenir à des ventes du type romain tout en renonçant à ce complément nécessaire? Ou comment pourrait-on envisager, dans un contrat que nous savons pertinemment avoir relevé du droit des gens, deux régimes différents, dont l'un, à l'usage exclusif des Romains, aurait exigé la *mancipatio*, alors que l'autre, ouvert aux étrangers, s'en serait passé? Il me paraît qu'il suffit de poser ces problèmes pour les résoudre. Certes, il a été d'usage, lorsque les parties étaient romaines l'une et l'autre, de transférer les choses Mancipables vendues au moyen de la Mancipation: mais avant tout celle-ci n'était pas l'objet d'une obligation imposée au vendeur par le droit et essentielle à la structure de notre contrat, et d'autre part les actes de vente avec Mancipation (que nous possédons soit dans les triptyques de Transylvanie soit, très incomplets, dans les tablettes d'Herculanum) ne se présentent pas comme des contrats consensuels suivis de leur exécution, mais bien plutôt comme des actes solennels de vente au comptant. Je n'insiste pas sur ce point, que je viens de développer amplement dans un livre dont la parution est imminente⁹.

J'ai mené à bout la tâche très modeste que j'avais assumée: mais finalement, n'aurai-je apporté aucune contribution à cette recherche de l'originalité de l'Égypte que les organisateurs de ce Congrès se sont proposée comme un thème fondamen-

⁹ Comp. *La compravendita in diritto romano* (Naples 1952), not. p. 185 sqq. Au mois d'octobre 1952, à peine 30 jours après la lecture du rapport ci-dessus et alors que j'avais livré à l'impression le livre cité, une preuve saisissante de mon argumentation m'a été fournie par mon excellent collègue M. Pugliese Carratelli, qui travaillant à côté de moi au musée de Naples a très bien reconnu dans une tablette d'Herculanum, relative encore une fois à la vente d'une jeune esclave, un contrat consensuel suivi par la tradition. Le personnage qui joue dans ce document le rôle de vendeur reparaît dans plusieurs tablettes, l'une desquelles concerne le *ius honorum*: sa citoyenneté romaine est donc absolument indiscutable. Mais on en dirait de même du vendeur, qui s'appelle M. Nonius Hermeros, alors qu'un autre personnage, peut-être son fidéjusseur, porte le nom de M. Nonius Pius (on dirait un affranchi et son patron, ou deux affranchis du même patron).

tal ? Je ne saurais répondre qu'en formulant un nouveau problème : celui du régime des chirographes.

Ce régime nous est présenté par Gaius (III 134) seulement au point de vue de la coutume de certains pays étrangers ; et il est évident qu'il pense justement aux pays hellénistiques. Précisément, après avoir parlé du contrat littéral des Romains, notre auteur observe qu'un contrat littéral, c'est-à-dire tirant sa validé productive d'obligation de la seule écriture, est également reconnaissable dans le chirographe, pourvu qu'on n'ait pas employé en même temps la forme verbale de la stipulation : s'il y avait stipulation, pense-t-il, le chirographe ne serait plus créateur d'obligation, mais ne ferait que documenter une obligation déjà existante. Cette réserve se rapporte à l'emploi exclusivement probatoire que les Romains ont fait à leur tour du chirographe, et trouve un commentaire éloquent dans les tablettes des deux cités vésuviennes détruites par l'éruption de 79 après J.-C. : en effet, il y a dans ces tablettes un grand nombre de chirographes, c'est-à-dire de documents écrits d'un bout à l'autre de la main du débiteur, mais ils ne font que fournir la preuve d'obligations naissant soit de la stipulation, soit du contrat littéral de type romain. L'affirmation de Gaius n'est d'ailleurs pas isolée : un juriste des plus récents, Modestin, le dernier des classiques, a posé le problème d'un chirographe qui n'aurait pas été rédigé pour documenter une *verborum obligatio*, et il a reconnu que dans ce cas, et d'après le droit romain, une obligation pourrait naître seulement par rapport à la somme qui serait passée des mains du créancier dans celle du débiteur, tandis que le créancier ne pourrait pas prétendre aux intérêts prévus dans le chirographe même (D. 22, 1, 41, 2). En somme, Modestin complète la casuistique de Gaius, ajoutant aux contrats formels le prêt d'argent : on sait très bien qu'à Rome celui-ci ne saurait engendrer d'aucune façon l'obligation de payer des intérêts ; alors, il faudrait voir la source de l'obligation dans le chirographe même, mais cela n'est possible que si l'on se place au point de vue des pays hellénistiques, qui le considéraient comme un contrat littéral.

Pourtant, j'ai eu assez récemment l'occasion¹⁰ de reviser un certain nombre de chirographes de soldats rédigés en latin : ils se trouvent soit dans la collection des P. Fouad¹¹, soit dans le VIIe volume des papyrus de Michigan¹², et de cinq que je connais (trois respectivement datés de 140, 153 et 162 après J.-C., les deux autres manquant de date mais sans aucun doute contemporains) trois au moins, plus probablement quatre, ne portaient pas la clause stipulatoire, bien que l'obligation des intérêts y soit toujours documentée. Or, on se demande s'il est possible que, dans un monde où en principe c'était à la langue que l'on se rapportait pour qualifier l'acte juridique comme se rattachant à tel ou tel système de droit, plus encore, dans le milieu militaire qui se servait habituellement des modèles d'actes juridiques romains conservés dans les bureaux des différentes unités, on ait pu

¹⁰ *Studi in onore di S. Solazzi* (Naples 1949) 251 ss.

¹¹ Cf. P. Fouad I 45 (= *Negotia* no. 121)

¹² P. Mich. III 161 ; VII 438. 440. 445.

permettre que des soldats et des sous-officiers rédigeassent des documents dépourvus de valeur juridique. Et pourtant pareille conclusion, d'un extrême et intolérable pessimisme, est la seule qui paraîtrait conforme aux passages cités de Gaius et de Modestin. Nous voilà forcés de penser que, malgré la résistance des juristes métropolitains, on a suivi dans les garnisons provinciales les systèmes correspondant à la tradition locale. Ce serait, sinon une originalité de l'Égypte, une originalité des provinces hellénistiques, une espèce de droit romain adapté à leur sentiment juridique.

La conclusion est un peu trop révolutionnaire pour que je me permette de la présenter à ce Congrès, où mes collègues des différentes spécialités ont pris garde, comme d'un commun accord, de ne pas jeter sur le marché scientifique des affirmations desquelles ils n'auraient pu donner la preuve décisive: tout de même, l'impossibilité où je me trouve d'envisager pour le problème qui se présente une solution moins radicale m'oblige à le porter devant le tribunal des romanistes, afin qu'ils veuillent bien secourir l'indigence de mes moyens.

Das Griechische in Ägypten

Von S. G. Kapsomenos, Thessalonike

«Das Griechische in Ägypten» ist das Thema, über das ich im allgemeinen Rahmen unseres Kongresses «Ägyptens Originalität» zu sprechen übernommen habe. Es handelt sich darum, festzustellen, ob das Griechische Ägyptens sich durch eigene Züge von der gleichzeitigen Koine unterscheidet. Unsere Analyse wird also in erster Linie das Griechische Ägyptens betreffen, sie hat aber notwendigerweise auch das übrige Gebiet des Griechischen in der hellenistisch-römischen Zeit sowie die weitere Entwicklung desselben bis auf den heutigen Tag, soweit diese für unseren Zweck förderlich ist, zu berücksichtigen.

Bekanntlich brachte die politische Vereinigung der Griechen unter dem Szepter der Makedonen allmählich die Auflösung der dialektischen Verhältnisse Griechenlands mit sich, die uns aus der Literatur und den Inschriften der klassischen Zeit bekannt sind. Die makedonischen Könige, die sich frühzeitig bewußt waren, daß für ihre imperialistischen Pläne ihr eigener roher Dialekt ungeeignet war, wählten sich die attische Schriftsprache als Amtssprache ihres Staates, und damit wurde diese auch die offizielle Sprache für den ganzen Hellenismus. Die Gründe für diese Bevorzugung sind evident: Der Dialekt Athens hatte sich schon eine hervorragende Stellung im literarischen und politischen Leben Griechenlands erobert. Übrigens war dieser Dialekt von vornherein nicht streng lokal, da die Athener in ihrem Eifer, sich die Vorteile der anderen zu eigen zu machen, auch aus den anderen griechischen Dialekten ohne Skrupel ihre Sprache bereicherten – Ἀθηναῖοι δὲ κεκραμένη (sc. φωνῇ χρῶνται) ἐξ πάντων τῶν Ἑλλήνων καὶ βαρβάρων sagt uns mit einer gewissen Übertreibung die pseudoxenophontische Ἀθηναίων πολιτεία (II 8). Des weiteren wies das Attische für die orientalische Politik der Makedonen den großen Vorteil auf, mit dem schon im Osten als Handels- und Verkehrssprache vorherrschenden ionischen Dialekt verwandt zu sein.

Seitdem aber das Attische sich im ganzen weiten Gebiet des Hellenismus ausdehnte und von einer gemischten Bevölkerung von Griechen mit ihren eigenen Dialekten und von Fremden mit ihren einheimischen Sprachen gebraucht wurde, büßte es natürlicherweise bald seinen früheren Glanz ein. Gegen diese Korruption der Sprache protestierten später die Attizisten und machten sich alle Mühe, um sie von jedem Neologismus zu reinigen. In ihren Vorschriften verwenden sie den Ausdruck κοινόν, um damit die nicht-attischen Bestandteile in der Grammatik und im Wortschatz der Sprache ihrer Zeit zu bezeichnen. Obwohl der Ausdruck

κοινόν, wie Maidhof gezeigt hat¹, gewöhnlich ein vulgäres Sprachelement bezeichnet, das nicht bei den klassischen Autoren vorkommt, sondern der niederen Umgangssprache des Volkes angehört (für die hellenistische Schriftsprache verwenden die Attizisten eher den Ausdruck ἑλληνικόν), versteht man heutzutage meistens unter κοινή (sc. διάλεκτος) das Griechische der hellenistisch-römischen Zeit überhaupt, und zwar nicht nur, wie es richtig wäre, die Umgangssprache, sondern auch die gleichzeitige Schriftsprache, soweit sie nicht mit einem der Dialekte der früheren Zeit zusammenfällt².

Um diese Form des Griechischen kennen zu lernen, hatte man bis zum 19. Jahrhundert nur die erhaltenen Texte von wenigen Autoren zur Verfügung – die meisten waren ja dem Attizismus zum Opfer gefallen. Diese konnten jedoch nur eine sehr vage Idee von der Koine geben, da die Autoren, selbst in dieser Zeit, bevor noch der Attizismus sich der griechischen Literatur bemächtigte, im allgemeinen der attischen Sprachnorm folgten. Es gab freilich auch das Alte und das Neue Testament, aber diese Texte, so wertvoll sie auch für die Kenntnis der Koine sind, waren damals meistens ausgeschlossen, weil man von ihnen glaubte, sie wären in einer speziellen Sprache geschrieben, die voll von Semitismen aller Art sei. Das wirkliche Leben der Sprache in den berühmten kulturellen und wirtschaftlichen Zentren des Hellenismus war der Forschung noch verschlossen.

Aber gegen Ende des 19. Jahrhunderts konnten uns zwei Ereignisse helfen, die Koine besser kennen zu lernen und zu beurteilen: Das eine ist die Veröffentlichung der Papyrustexte und das andere die aus der vergleichenden Sprachwissenschaft hervorgewachsene Erforschung des Mittel- und Neugriechischen. Der ersteren verdanken wir, daß uns eine große Zahl von Autographa aus der hellenistisch-römischen Zeit Ägyptens zugänglich wurde, welche den Vorteil hatten, alle Nuancen der Koine zu vertreten; die neugriechische Sprachforschung wies übrigens die unmittelbare Abhängigkeit des Neugriechischen von der Koine nach, und so können wir jetzt mit Hilfe der mündlichen Überlieferung einerseits die Lücken in der schriftlichen ausfüllen, andererseits unterscheiden, welcher Teil in unserer schriftlichen Überlieferung dem wirklichen Leben des damaligen Griechisch angehörte und welcher nur auf dem Papier existierte bzw. das Radebrechen eines Fremden vertritt³.

Indessen blieb die Koine auch nach dieser Bereicherung unserer Kenntnisse über sie ein Problem für die Forschung. Wie war ihre Abhängigkeit vom Altgriechischen, das in der früheren Zeit in eine Menge von Dialekten zerfiel? Wie war der Einfluß, den die zahlreichen nichtgriechischen Einwohner der eroberten Länder auf die Bildung dieser neuen Phase des Griechischen ausüben konnten? Wie ist zuletzt das genaue Verhältnis zwischen Koine und Neugriechisch, das sich uns

¹ A. Maidhof, *Zur Begriffsbestimmung der Koine bes. auf Grund des Attizisten Moiris* (Diss. Würzburg 1912).

² Siehe E. Schwyzer, *Griechische Grammatik I* (München 1939) 118.

³ Vgl. P. Kretschmer, *Die Entstehung der Koine* (Wien 1900) 4.

wieder dialektisch differenziert bietet? Alle diese Fragen sind der Forschung von Anfang an gestellt worden, und sie werden immer noch an uns gerichtet⁴.

Die Auffassung, daß in einer in Dialekte gespaltenen Sprache der politisch-kulturell wichtigste schließlich die Oberhand gewinnt und die anderen beseitigt, führte die meisten dazu, auch in der griechischen Sprachgeschichte einen solchen Vorgang zu sehen; für sie ist das Attische der Dialekt, der, ziemlich oberflächlich von den anderen Dialekten, hauptsächlich dem Ionischen, beeinflußt, sich überall auf griechischem Gebiet ausdehnte und zur Koine der Hellenen wurde; die Unterschiede zwischen Attisch und Koine wären meistens auf innere, innerhalb des Attischen selbst stattfindende Umwandlungen zurückzuführen, da dieses nunmehr erweiterte Verhältnisse befriedigen und sich neuen lokalen Bedürfnissen anpassen mußte. Die Koine wäre kurz gesagt ein modernisiertes Attisch⁵. Dieser Ansicht schien zunächst auch das Neugriechische nicht zu widersprechen, das im großen und ganzen auf das Attische durch Vermittlung der Koine zurückgeführt werden konnte⁶, freilich unter der Bedingung, daß seine dialektischen Unterschiede sich in späterer Zeit, während des Mittelalters, bildeten. Es ist wahr, daß diese Ansicht vor mehr als fünfzig Jahren formuliert wurde, man sieht sie aber immer noch ohne Nachprüfung wiederholt. Diejenigen, die eine mehr oder weniger abweichende Meinung vertreten, sind wenig, und selbst bei ihnen herrscht nicht immer eine klare Vorstellung über die Vorgänge, die zur Bildung der griechischen Koine führten.

Ich werde später auf diese Frage im Zusammenhang mit dem Griechischen Ägyptens kommen und dabei versuchen, einige Klarheit auf den dunklen Prozeß des Überganges von der alten in die neue Phase des Griechischen zu bringen. Vorerst muß ich aber auf meine besondere Aufgabe eingehen, ob nämlich das Griechische Ägyptens sich von der übrigen Gräzität jener Zeit unterscheidet. Zwei Punkte sind in der Behandlung dieses Themas zu berücksichtigen: 1. ob das Griechische in Ägypten von der einheimischen Bevölkerung und ihrer Sprache beeinflußt wurde, und 2. ob das Griechische sich in Ägypten gesondert entwickelte und eine eigene Physiognomie in der Gesamtheit der Koine erhielt.

I

Zunächst über die fremde Beeinflussung des Griechischen in Ägypten. Ich werde mich dabei nicht mit der Besprechung des Fremdwortschatzes der Koine Ägyptens aufhalten, denn jede Sprache nimmt eine größere oder kleinere Anzahl von fremden Wörtern auf, ohne daß ihr Charakter davon beeinträchtigt wird; übrigens ist auch die Zahl der vom Griechischen Ägypten aufgenommenen Fremdwörter

⁴ Vgl. A. Thumb, *Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus* (Straßburg 1901). E. Schwyzer, a. a. O. 119ff.

⁵ E. Mayser, *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit I* (Leipzig 1906) 1.

⁶ Vgl. G. Hatzidakis, *Einleitung in die neugriechische Grammatik* (Leipzig 1892) namentlich S. 50ff.: Abstammung des Mittel- und Neugriechischen.

sehr beschränkt⁷. Ich werde mich vielmehr auf die grammatische Struktur der Sprache beschränken, da es eigentlich darauf ankommt, ob die einheimische Bevölkerung die griechische Grammatik beeinflusst hat.

Daß unter denjenigen, die in Ägypten das Griechische mündlich und schriftlich benutzten, auch Einheimische waren, ist sicher, wie übrigens, daß man beim Sprechen fremder Sprachen sehr leicht in seine eigene Sprechweise verfällt. Wie schwierig es aber ist zu erkennen, was in der schriftlichen Überlieferung des Griechischen tatsächlich fremder Einfluß ist, zeigt die Semitismenfrage der Bibel am besten. Sobald man die Sprache der gleichzeitigen Papyri studiert hatte, erkannte man, daß die meisten der früher für semitisch gehaltenen Ausdrücke der Bibel sehr gewöhnliche Elemente der Volkssprache jener Zeit waren. Es gibt noch Forscher, die an eine größere oder kleinere Zahl von Semitismen in der Bibel glauben, aber wenn sie sich bemühen würden, ihnen ohne Vorurteil unter dem Licht der griechischen Sprachgeschichte nachzugehen, würden sie sich sicher überzeugen, daß diese Zahl auf das Minimum eingeschränkt werden muß. Thumb, der dies getan hat, spricht sich darüber folgendermaßen aus⁸: «So kommen wir immer wieder zu dem gleichen Ergebnis, daß die Übersetzer des Alten und die Autoren des Neuen Testamentes dem griechischen, nicht dem hebräischen oder aramäischen Sprachgeist folgten, daß die biblische Gräzität keinen Dialekt, noch weniger einen Jargon der *κοινή*, sondern die zum ersten Mal in die Literatur erhobene Volkssprache des Hellenismus darstellt.»

Unter diesem Gesichtspunkte möchte ich ein paar Stellen in griechischen Texten Ägyptens besprechen, in denen man Koptizismen entdeckt zu haben glaubte. Eines der interessantesten Beispiele von solchen Texten ist die bekannte Inschrift des *βασιλίσκος* der Nubaden Silko⁹. Im Texte dieser Inschrift hatte Lepsius¹⁰ eine Menge von koptischen Ausdrücken festgestellt und daraus erschlossen, daß ihr Verfasser ein Kopte gewesen sein müsse, der seine Gedanken wörtlich ins Griechische übersetzte. Die meisten von diesen angeblichen Koptizismen wies später Thumb mit Hinweis auf die entsprechenden Anwendungen der Volkssprache zurück¹¹. Selbst aber Thumb, der erkannte, daß «der Kopte das Vulgärgriechische besser kannte als ihm Lepsius zutraute», nahm wenigstens in drei Fällen den Einfluß des Koptischen in dieser Inschrift an, d. h. in der Form *ἐφιλονικήσουσιν* (ein angebliches Imperfectum futuri = «rixaturi erant»), im Tempuswechsel nach *καί* (*κατηξιώσαν με καὶ παρακαλοῦσιν*) und im Gebrauch von *εἰ μή* im Sinne von *ἀλλά*. Aber selbst von diesen drei Ausdrücken ist keiner koptisch. *εἰ μή* ist, wie bald danach Dittenberger nachwies¹², nichts anderes als eine mehrmals bei Aristophanes im Dialog begegnende Feinheit des Vulgärrattischen, die auch im Neuen Testament auftritt und, wie noch zu sagen ist, bis heute in der Konjunktion *ἀμ(μ)ή*, *ἀμ(μ)έ*.

⁷ Vgl. A. Thumb, a. a. O. 112ff.

⁸ Ebd. S. 185.

⁹ Dittenberger, *OGI* I, 201, S. 303ff.

¹⁰ *Hermes* 10 (1876) 129ff.

¹¹ a. a. O. 124f. ¹² a. a. O. 310 (zu Z. 21).

μά «aber» des Neugriechischen fortlebt¹³. ἐφιλονικήσουσιν ist kein Imperfectum futuri, sondern, wie ich mit Hinweis auf den Sinn des betreffenden Satzes gezeigt zu haben glaube¹⁴, ein Aorist mit der Endung -ουσιν statt der sonst in der Koine beim Imperfekt und Aorist auftretenden Perfektendung -ασιν und hat, wie ich jetzt hinzufügen möchte, in der mittellgriechischen Vulgärliteratur ganz genaue Parallelen¹⁵. Sodann ist auch der Tempuswechsel in κατηξίωσάν με καὶ παρακαλοῦσιν ein so gewöhnlicher Zug in der mittel- und neugriechischen Volkssprache¹⁶, daß von einem Obsiegen einer eventuell auch im Koptischen vorhandenen Wendung im Griechischen gar nicht die Rede sein kann. Daß übrigens die Form ἄρξ «Bär», die nach Lepsius' Annahme auch bei Thumb¹⁷ als koptischer Fremdling in dieser Inschrift gilt, eine rein griechische Form ist, braucht jetzt nicht mehr hervorgehoben zu werden¹⁸. Also: alles ist hier Vulgärgriechisch, und die Zuweisung des Textes an einen koptischen Verfasser ist nicht bloß unsicher, sondern, ich möchte sagen, unmöglich. Man muß ja auch damit rechnen, daß in Silkos Hof auch griechische Abenteurer tätig gewesen sein könnten und außerdem daß «auch der geborene Grieche ohne literarische Bildung die von der Umgangssprache so stark abweichende Schriftsprache nicht handhaben konnte»¹⁹.

Ein anderer Text, der voll von Koptizismen sein soll, ist der im 4. Band der Papyri russisch-georgischer Sammlungen (S. 100) veröffentlichte und aus der Zeit der persischen Herrschaft in Ägypten (619/29) stammende Brief. Dieser Text könnte in der Tat von einem Kopten herrühren, wenn die Verwechslung von Tenues und Mediae ein sicheres Kriterium koptischer Abstammung der Schreiber ist, wie ich auch in den meisten Fällen mit anderen Forschern annehmen möchte. Das bedeutet aber nicht, daß die in ihm vom Herausgeber auf das Koptische zurückgeführten Ausdrücke wirkliche Koptizismen sind. Unmöglich ist z. B. die Konstruktion ἡῤορον αὐτοὺς ἀπίλθασιν (Z. 3), nämlich der Ersatz des prädikativen Partizipiums durch das asyndetisch an das Hauptverb angereihte Verbum finitum ein Koptizismus; denn diese Erscheinung, die sich aus dem Umstand erklärt, daß das Verbum finitum deutlicher und bequemer ist als das Partizipium, ist sehr häufig sowohl in der Koine wie im Neugriechischen²⁰. Ein anderer Koptizismus

¹³ Du Cange, *Glossarium* s. v. ἀμή, vgl. S. Psaltes: Ἀθηνᾶ 28 (1916) Ἀεξικογοῦ. Ἀρχ. 38 ff.

¹⁴ Siehe meine *Voruntersuchungen zu einer Grammatik der Papyri der nachchristlichen Zeit* (München 1938) 74ff.

¹⁵ z. B. ἐστένονουν statt ἐστέπασιν (= -αν) in der Chronik von Morea Hs. T V. 987 (J. Schmitt, *The Chronicle of Morea* [London 1904] 67 appar. crit.), ἐγνωρίζουσιν statt ἐγνωρίζαν (= -ον) in Digenis Akritas Escorialversion V. 926 (D. C. Hesselung, *Le roman de Digenis Akritas d'après le ms. de Madrid: Λαογραφία* 3 [1911] 580).

¹⁶ Vgl. καὶ ἀπαύτου ἐκίνησαν κ' ὑπάουν στὸ κάστρο τῆς Κορώνης (Aorist mit Präsens verbunden) Chron. Mor. Hs. H V. 1695 (J. Schmitt, a. a. O. 116), καθένας τὸν τραγουδιστὴν ἤσπεκε καὶ ἀνημέρει (Imperfekt mit Präsens verbunden: «stand und wartet») Erotokritos A V. 558 (S. Xanthudidis, *Κοινάριον Ἑρωτόκριτος* [Kandia 1915] 21).

¹⁷ a. a. O. 117.

¹⁸ Siehe U. Wilcken: Arch. Pap. 6, 379f. Vgl. auch schon A. Thumb, a. a. O. 126 (zu κατήγορ u. dgl., die auf gleicher Stufe stehen).

¹⁹ P. Kretschmer, a. a. O. 5.

²⁰ z. B. θανατώω γραμματὰ σου οὐκ ἔλαβον, neugr. θωρεῖ πονλοῦν τὰ σπῖτια του, παντρεῦσιν τὴν καλὴ του; siehe *Voruntersuchungen* 108, Anm. 1.

soll nach Jernstedt der Gebrauch von εἰς + Akk. statt ἐκ + Gen. in der Wendung ἐξήλιστα εἰς τὰς χῆρας αὐτῶν statt ἐκ τῶν χειρῶν αὐτῶν sein. Auch dieser scheint sehr ausgesucht zu sein, es ist wohl an die aus der Koine und dem Neugriechischen bekannte Anwendung von ἐκ mit Akkusativ²¹ (ἐκ τὰς χεῖρας) zu denken, wobei entweder eine Verlesung oder eine Verschreibung vorliegt.

Ein Fall desselben Textes, wo man eine Unkenntnis der griechischen Syntax feststellen und sie eventuell dem Einfluß einer fremden Sprache zuweisen dürfte, ist das Setzen des Subjekts des Verbum finitum im Akkusativ (τοὺς Πέρσους ἦλθεν [= -αν]²² Z. 2 statt οἱ Πέρσαι ἦλθαν). Aber so sehr merkwürdig es auch ist, treten solche Konstruktionen auf nicht nur in sonst tadellos geschriebenen Papyrustexten²³, sondern auch im Neugriechischen (zum Teil im Dialekt von Pontos²⁴ und in der Mundart des Dorfes Γέλια auf Lesbos²⁵).

In solchen Fällen gilt höchstens Thumbs Satz²⁶: «spontane Entwicklung und fremde Einwirkung lassen sich schwer trennen: in der Constatierung fremder Ausdrucksweise kann man nicht vorsichtig genug sein.»

Da wo man eigentlich mit größerer Wahrscheinlichkeit den Einfluß fremder Sprachen auf die Koine, folglich auch des Koptischen in Ägypten, erwarten darf, ist das Lautsystem. Es ist ja auch von vornherein nicht auszuschließen, daß zur großen Umwandlung der griechischen Aussprache in der hellenistisch-römischen Zeit bis zu einem gewissen Grad auch die Verbreitung des Griechischen unter den fremden Völkern des Ostens mitgewirkt hat. Aber ebenso ist es wahrscheinlich, daß die aus den verschiedensten Gegenden Griechenlands stammenden Kolonisten des neuen Gebietes ihre eigene Aussprache der Laute mit sich brachten, welche zum Teil der offiziellen Sprache, d. h. dem Attischen, aufgezwungen wurde²⁷. Zu unterscheiden, was den fremden Sprachen und den Dialekten der geborenen Griechen zu verdanken ist, ist sicher eine lohnenswerte, aber gar nicht leichte Aufgabe. Es ist übrigens zu bemerken, daß nur diejenigen Eigentümlichkeiten der Sprache der gräzisierten Fremden von Bedeutung sind, die eventuell ins Griechische einströmen, wobei uns freilich das Mittel- und Neugriechische die Bestätigung liefern kann. Was der Sprache der Fremden eigen geblieben ist, hat sicher für den Philologen insofern ein Interesse, als er genötigt ist, die Texte zu verstehen und zu deuten, ist aber für die Geschichte des Griechischen gleichgültig.

Wenn man die griechischen Papyrustexte auf diese Richtung hin untersucht, so muß man anerkennen, daß gewisse lautliche Erscheinungen wahrscheinlich spezifische Charakteristika der in Ägypten gesprochenen Koine gewesen sind. Unter diesen ist an erster Stelle die Verwechslung von Tenues, Mediae und Aspi-

²¹ Siehe Vf.: *Λεξικογραφικὸν Δελτίον Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν* 3 (1941) 112.

²² *Voruntersuchungen* 105.

²³ Vgl. die in *Voruntersuchungen* 107, Anm. 1, angeführten Beispiele.

²⁴ z. B. ἐξέβεν ἕναν λαλίαν (ἕναν statt μίαν), στάζ(ου)νε τὰ(ς) σταλαγμίτας u. dgl.

²⁵ z. B. ἰσφάξαν τ'ς χασάπηις, μαυρίσαν τ'ς φοῦρν'.

²⁶ a. a. O. 132f.

²⁷ Vgl. E. Schweizer, *Grammatik der pergamenischen Inschriften* (Berlin 1898) 30ff.

ratae zu erwähnen, welche sich auch in kleinasiatischen Inschriften findet²⁸ (ἀκαλμα = ἄγαλμα, ἄκυρος = ἄκυρος, πασιλικῆς = βασιλικῆς, δέλος = τέλος usw.). Ein Schwanken zwischen Tenuis und Mediae tritt im neugriechischen Dialekt Apuliens auf²⁹, auch wird die neugriechische Spirans θ in Apulien und Kappadokien durch die entsprechende Tenuis ersetzt³⁰, aber diese Erscheinungen stehen nicht in Zusammenhang mit der ägyptisch-kleinasiatischen Erscheinung in der Zeit der Koine, sondern sind junge aus den lokalen Umständen dieser an der Peripherie des griechischen Sprachraumes isolierten Dialekte zu erklärende Entwicklungen. Ebenso ungrisch ist die Verwechslung der einfachen Liquidae λ und ρ in den Papyri (πλήλης = πλήρης, χιλός = χειρός, θέρης = θέλης usw.).³¹ Ähnliche in vulgärgriechischen Texten des späten Mittelalters vereinzelt auftretende Formen sind wohl davon zu trennen und anders zu erklären³². Diese beiden Erscheinungen sind allem Anschein nach hauptsächlich dem von der einheimischen Bevölkerung gesprochenen Griechisch eigen geblieben und ihre Nachwirkung in der Sprache der geborenen Griechen war sehr gering.

Andere Erscheinungen aber im Lautsystem der Koine, welche von dem Gesichtspunkt aus wichtig sind, daß sie im Neugriechischen nachwirken, dürfte man nicht einem fremden Einfluß zuschreiben. Unter denjenigen, die Thumb³³ geneigt ist als solche zu betrachten, scheinen die meisten echt griechisch zu sein. Die Verstumung des intervokalischen γ in der Koine, übrigens nicht nur der ägyptischen (ὄλιον, στρατηία, ὕια usw.), hängt wohl mit der Spirantisierung der Mediae zusammen, und ihre Vertretung sowohl im Mittलगriechischen wie auch in einem weit ausgedehnten Gebiet des Neugriechischen (Kleinasien, Kypros, südliche Sporaden, Kykladen, Unteritalien usw.) spricht dafür, daß sie innerhalb des Griechischen stattgefunden hat. Ebenso dürfte nicht einem fremden Einfluß zugeschrieben werden die Erscheinung, welche Thumb als Nasalentwicklung vor Explosivlaut bezeichnete (z. B. Σαμβάτις = Σαββάτι(ο)ς, Καμπαδοκία = Καππαδοκία, Βρετανικός = Βρετανικός usw.). Beispiele dieser Erscheinung treten auch in attischen Inschriften auf (γλώντας, Μυρρινοῦντα), und sie hat im Neugriechischen eine große Zahl von Parallelen in den archaischen Dialekten von Tsakonien und Unteritalien, aber auch sonst³⁴. Nach anderen Forschern brachte Schwyzer³⁵ die Erscheinung ganz richtig mit der Geminat in Zusammenhang und deutete sie als dissimila-

²⁸ Siehe E. Schwyzer, a. a. O. 123. E. Schweizer, a. a. O. 111. 114 Anm. 2. 115 Anm. (über die Verwechslung von Tenuis und Aspiratae auf kleinasiatischem Boden).

²⁹ z. B. μάδι = (ι)μάτι(ον), βλένω = πλένω (πλύνω) usw.; siehe G. Rohlf's, *Historische Grammatik der unteritalienischen Gräzität* (München 1950) 76f.

³⁰ z. B. τεό (Apulien), τερός (Kappadokien) = θεός. In Apulien wird auch χ vereinzelt durch κ ersetzt: κωράφι = χωράφιον; siehe G. Rohlf's, a. a. O. 73.

³¹ Siehe *Voruntersuchungen* 45, Anm. 1.

³² So sind wahrscheinlich *πρηροθή* (= πληρωθή) *Chron. Mor.* Hs. T V. 357, *επρηρόθησαν* (= ἐπληρώθησαν) ebd. V. 1082 falsche Wiederherstellungen; da die Volkssprache ρ - θ zu λ - ρ dissimiliert hatte (*Γρηγόριος*: *Γληγόρις*), glaubte der unkundige Schreiber, daß *πληρ-* auf *πρηρ-* zurückgeht, und stellte dies wieder her,

³³ a. a. O. 133ff.

³⁴ z. B. ἀμπάρι = ἐπάρι(ον), σάμβα = σάββα(τον), Ἀντάλειανός = Ἀτταλειανός usw.

³⁵ KZ 61, 222ff.

torische Auflösung der Geminata in Folge von Übersteigerung, indem er auch viele Analoga aus dem Neugriechischen³⁶ ebenso erklärte. Im Anschluß an Schwyzers Deutung möchte ich die Erscheinung der Bestrebung zuschreiben, die innerhalb der Geminata fallende Silbengrenze ($\gamma\lambda\omega\tau|\tau\alpha$)³⁷, welche infolge der in der Koine eingetretenen Vereinfachung der Geminata bedroht war, aufrechtzuhalten ($\gamma\lambda\omega\tau|\tau\alpha > \gamma\lambda\omega\tau|\tau\alpha$ zur Vermeidung der Silbentrennung $\gamma\lambda\omega\tau\alpha$ bzw. $\gamma\lambda\omega|\tau\alpha$)³⁸. Es ist im Grunde derselbe Vorgang, der zur Differenzierung von zwei aufeinander folgenden Tenues oder Spirantes in der Koine führte³⁹. Man sieht also nicht ein, warum die Erscheinung, wie im Neugriechischen, so auch in der Koine nicht bodenständig sein soll, sondern, wie Schwyzer⁴⁰, Thumbs erwähnter Ansicht folgend, bemerkt, «teilweise vielleicht durch fremdsprachliche Beeinflussung» hervorgerufen sei.

Auch manche andere angeblich den fremden Sprachen zu verdankende Lauterscheinung der Koine ist wahrscheinlich vom Griechischen selbst ausgegangen. So z. B. die häufige Verwechslung der Vokale $\upsilon(\iota)-\epsilon(\epsilon\iota)-\epsilon(\alpha\iota)-\eta$, in welcher Thumb⁴¹ Kretschmer folgen möchte, der sie für einen Barbarismus erklärte⁴². Um diese Verwechslung richtig zu beurteilen, muß man die Tatsache berücksichtigen, daß der Itazismus zwar in der Koine angefangen hat, aber nicht ganz durchgedrungen ist. Die in der Koine übliche Vertretung eines ursprünglichen η zum Teil durch $\epsilon(\alpha\iota)$ und zum Teil durch $\iota(\epsilon\iota)$ oder das Gegenteil zeigt, daß zwei verschiedene Aussprachen des altgriechischen η zugrunde liegen, nämlich eine offene, welche mit dem Quantitätsausgleich nach und nach mit e zusammenfiel, und eine geschlossene, die zu i führte. Die Folgen sieht man im Neugriechischen: altgr. η erscheint im Gemeinneugriechischen zum großen Teil als i , bisweilen aber auch als e , in den kleinasiatischen Dialekten, namentlich im Pontischen, häufiger als e denn als i . Danach lautete η in der Koine entweder e oder i und beide Aussprachen sind für jedes geschriebene η möglich, also ist daraus kein Schluß zu ziehen über eine Verwechslung von $\iota(\epsilon\iota)-\epsilon(\alpha\iota)-\eta$. Etwas Ähnliches ist auch mit $\upsilon(\iota)$ geschehen. Die normale Koineaussprache von $\upsilon(\iota)$ war $ü$; sie liegt dem im Neugriechischen dialektisch auftretenden $\iota\upsilon$ ⁴³ zugrunde. Daneben hat

³⁶ z. B. $\xi\gamma\upsilon\iota\alpha = \xi\upsilon\iota\alpha$, $\sigma\acute{\upsilon}\gamma\gamma\epsilon\phi\omicron = \sigma\acute{\upsilon}\gamma\gamma\epsilon\phi\omicron(\upsilon)$, $\kappa\acute{o}\tau\sigma\upsilon\phi\omicron\varsigma = \kappa\acute{o}\sigma\sigma\upsilon\phi\omicron\varsigma$, $\theta\acute{\alpha}\lambda\alpha\tau\sigma\alpha = \theta\acute{\alpha}\lambda\alpha\sigma\sigma\alpha$, $\acute{\alpha}\mu\beta\omicron\upsilon\varsigma = \acute{\alpha}\mu\mu\omicron\varsigma$ usw.

³⁷ Siehe E. Schwyzer, *Griech. Gramm.* I 230.

³⁸ Eine ähnliche Tendenz ist auch in anderen Sprachen zu beobachten; vgl. z. B. im Romanischen: lat. *reddere*, ital. *rendere*, franz. *rendre*.

³⁹ z. B. $\xi\gamma\tau\eta = \xi\kappa\tau\eta$, $\acute{\epsilon}\kappa\theta\rho\acute{o}\varsigma = \acute{\epsilon}\chi\theta\rho\acute{o}\varsigma$, $\pi\acute{\alpha}\sigma\kappa\omega = \pi\acute{\alpha}\sigma\chi\omega$, $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\epsilon}\sigma\tau\omega = \acute{\epsilon}\lambda\acute{\epsilon}\sigma\theta\omega$ usw.; siehe E. Schwyzer, a. a. O. 205. 210. 211. K. Dieterich, *Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache* (Leipzig 1898) 96ff. Daß auch hier der Weg über die Assimilation (Geminata) zur Vereinfachung führte, zeigen Schreibungen wie z. B. $\acute{\epsilon}\rho\theta\acute{\omega}\sigma\sigma\alpha\iota$ bzw. $\acute{\epsilon}\rho\theta\acute{\omega}\sigma\alpha\iota$ für $\acute{\epsilon}\rho\theta\acute{\omega}\sigma\theta\alpha\iota$ (E. Schwyzer, a. a. O. 205 Anm. 2); vgl. auch ngr.-kret. $\sigma\pi\eta\theta\theta\acute{\epsilon}\varsigma$, $\delta\theta\theta\acute{o}\varsigma$ für $\sigma\pi\eta\theta\theta\acute{\epsilon}\varsigma$, $\acute{\epsilon}\chi\theta\rho\acute{o}\varsigma$ u. dgl.

⁴⁰ a. a. O. 231; vgl. auch 123.

⁴¹ a. a. O. 138ff.

⁴² Siehe P. Kretschmer, a. a. O. 8.

⁴³ Erwiesen durch die Palatalisierung der vorhergehenden Gutturalis: $\gamma\iota\upsilon\iota\alpha\iota\kappa\alpha = \gamma\iota\upsilon\iota\alpha\iota\kappa\alpha$, $\kappa\iota\upsilon\sigma\tau\acute{\alpha} = \kappa\upsilon\sigma\tau\acute{\alpha}$, $\kappa\iota\upsilon\sigma\tau\iota\lambda\iota\alpha$ ($\tau\sigma\tau\iota\lambda\iota\alpha$) = $\kappa\iota\sigma\tau\iota\lambda\iota\alpha$, $\chi\iota\upsilon\sigma\iota\omega = \chi\acute{\epsilon}\iota\omega$, $\chi\iota\upsilon\sigma\iota\theta\omicron\varsigma = \chi\omicron\iota\theta\omicron\varsigma$ usw. In Tsakonien ist manchmal vor der Gutturalis die altlakonische u -Aussprache von υ erhalten

es aber auch andere Aussprachen von $v(oi)$ gegeben, eine i - und eine e -Aussprache, wie die häufige Verwechslung von $v(oi)$ mit $i(ei)$ und mit $\varepsilon(i, ai)$ zeigt. Die i -Aussprache, welche auf \ddot{u} zurückgeht, ist bekanntlich die jetzt gewöhnliche Aussprache von v und oi ⁴⁴. Sie war schon in der Koine eingetreten⁴⁵, doch beschränkt geblieben, bis sie später, während des Mittelalters (bei Suidas stehen noch oi und v in anderer Reihenfolge als εi , i und ι , was aber auch traditionell sein kann), sich ausdehnte zum Umfang, den sie im lebendigen Griechisch hat. Aber griechisch muß sie auch sein (sie wird von den Grammatikern für das Äolische bezeugt⁴⁶, vielleicht nicht ohne Grund), und Thumbs Annahme⁴⁷, sie sei aus fremdem Einfluß entstanden, weil innerhalb des Phrygischen ein Wandel von älterem u bzw. \ddot{u} in jüngerer i eingetreten zu sein scheint, wirkt kaum wahrscheinlich. Eher handelt es sich sowohl bei dieser wie bei der u -Aussprache, die daneben in der Koine existierte⁴⁸, um eine ungeschickte Wiedergabe des \ddot{u} -Lautes von denjenigen Griechen, die in ihren Dialekten diesen Laut nicht besaßen, ganz wie die neueren Griechen, die desselben Lautes in ihrer Sprache entbehren, französisch u und deutsch \ddot{u} oft i bzw. u aussprechen. Auch von der e -Aussprache von v und oi in der Koine⁴⁹ sind im Neugriechischen viele Spuren erhalten, namentlich in archaischen Dialekten, selbst im Tsakonischen⁵⁰, so daß auch diese von Griechenland ausgegangen zu sein scheint. Wir haben uns wohl diese Aussprache in der Koine ursprünglich als eine \ddot{o} -Aussprache vorzustellen. Für oi gibt es, wie auch Bechtel⁵¹ vermutet, einen Anhalt dafür in der im Bötischen auftretenden Schreibung OE, und man möchte auch die in den allerjüngsten Inschriften Bötiens auftauchende rätselhafte Wiedergabe von OI bzw. OE durch EI⁵² ebenso erklären. Aber auch für v ist meines Erachtens eine ähnliche Aussprache, möglicherweise durch die \ddot{o} -Aussprache vom nunmehr verwandten oi beeinflußt, anzunehmen und die Schreibung ε bzw. i oder ai für v wäre dann wohl erklärlich. Also haben wir in der Verwechslung der Vokale $v(oi)$ - $i(ei)$ - $\varepsilon(ai)$ - i die verschiedenen in der Koine sich durchkreuzenden Strömungen in der Aussprache der i - und e -Laute zu sehen und nichts weiter – die Schrift nivelliert freilich die Abtönungen.

Es bleiben aber immerhin Fälle, in denen die obige Erklärung nicht ausreicht. Obwohl es sich auch dabei um eine hauptsächlich die nichtgriechische Bevölkerung

(γονναῖκα, κοῦε = κῶνον, ἄχοροα = ἄχνοα), daneben aber auch $\iota\omicron\nu$ (κιοῦρον = κῦπτω, χιοῦρε = χοῖρος, κολιονιμποῦ = κολῖνιμῶ, θιονοῖδα und θιονοῖδα = θνοῖδα); siehe M. Deffner, *Λεξικὸν τῆς Τσακωνικῆς διαλέκτου* (Athen 1923) νν.

⁴⁴ γυναικα, κωρά, κιλιά, χίνω, χίρος usw.

⁴⁵ Vgl. E. Schweizer, a. a. O. 76 Anm. 1: σίμβιος, γλικιτάτω.

⁴⁶ E. Schwyzler, a. a. O. 184.

⁴⁷ a. a. O. 142.

⁴⁸ Siehe K. Dieterich, a. a. O. 23f. Damit hängt wohl die dialektische Aussprache von v als ou im Neugriechischen (ζοῦμες = ζῦμες, κροῦβον = κρύπτω, φοῖσα = φύσα, μοῦττη = μύτη, φροῦδια, χρουσός usw.) zusammen.

⁴⁹ Vgl. E. Schweizer, a. a. O. Vf., *Voruntersuchungen* 33 Anm. 1.

⁵⁰ Siehe K. Dieterich, a. a. O. 272f. A. Thumb, IF 2 (1893) 100f. (Amorgos). B. Phabis: *Τεσσαρακονταετηρίς τῆς καθ'ηγεσίας Κ. Κόντου* (Athen 1909) 246 (Skyros). G. Rohlf, a. a. O. 35. 38 (Unteritalien) usw.

⁵¹ F. Bechtel, *Die griechischen Dialekte I* (Berlin 1921) 224.

⁵² F. Bechtel, ebd.

Ägyptens angehende Eigentümlichkeit der Aussprache handeln würde, da diese Fälle sich nicht genau mit ähnlichen Fällen im Neugriechischen identifizieren lassen, möchte ich mit einer weiteren Bemerkung paläographischer Art die Tragweite dieser Erscheinung noch mehr einschränken. Wie man leicht feststellen kann, werden in den Papyri, namentlich der nachchristlichen Zeit, oft die Diphthonge unvollständig durch ihren ersten Bestandteil bezeichnet; statt *ai* erscheint bloßes *a*, statt *ei* bloßes *ε*, statt *oi* bzw. *ov* bloßes *o*. Da aber *ai* und *ei* in der nachchristlichen Koine *e* und *i* geworden sind, kann die Schreibung *a* für *ai* kaum die Aussprache von *ai* wiedergeben, noch weniger *a* für *ε*, was auch manchmal vorkommt, sondern ist wohl eine unvollständige Bezeichnung des Diphthongs *ai*, der nach dem Übergang von *ai* zu *e* auch für einfaches *ε* geschrieben wurde⁵³. Das gleiche kann auch für die Schreibung *ε* statt *ι* gelten, daß nämlich die Schreiber *ei* statt *ι* zu schreiben beabsichtigten, wobei sie das *ι* wegliessen⁵⁴. Nur bei den Fällen, wo einfaches *ι* statt *ε* (*ai*) erscheint⁵⁵, ist man also vielleicht berechtigt, von einem Einfluß der einheimischen Sprache zu reden, aber diese Fälle wären dann höchst beschränkt.

Noch eine andere Lauterscheinung hat man hierher rechnen wollen, nämlich die Entfaltung eines parasitären *ν* am vokalischen Auslaut⁵⁶. Darüber bemerkt Thumb mit einem gewissen Vorbehalt, daß sich etwas speziell Ägyptisches vermuten lasse⁵⁷. Allein auch diese Erscheinung ist in einem weit erstreckten Gebiet des Spätgriechischen verbreitet gewesen, wie nicht nur aus den Denkmälern der Koine⁵⁸ und des Mittelgriechischen hervorgeht⁵⁹, sondern auch aus dem Neugriechischen, in dem sie fortlebt⁶⁰: in einigen Fällen handelt es sich um ein hiatilgendes *ν*⁶¹, in den meisten aber um eine dem in der Koine eingetretenen Schwund des Schluß-*ν*⁶² zu verdankende Übersteigerung.

Man sieht also, wie sehr zweifelhaft der Einfluß von fremden Sprachen auf die in Ägypten gesprochene Koine auch im Lautsystem ist. Wo wir die Nachwirkung der Phonetik der Einheimischen beim Gebrauch der Koine spüren, ist das Griechische im allgemeinen davon nicht berührt. Die Koine blieb, wie es ja auch natür-

⁵³ Siehe *Voruntersuchungen* 118 Anm. 1.

⁵⁴ Dies scheint auch P. Kretschmer, a. a. O. 8 geahnt zu haben, wenn er sich fragt, ob *προστέμων* (= *προστίμων*) nicht für *προστέιμων* geschrieben ist.

⁵⁵ z. B. *γίγονις* für *γέγονες* -ας bei P. Kretschmer, ebd. Vgl. auch A. Thumb, a. a. O. 138 und Anm. 3 (*Τιμόδις* aber gehört nicht hierher).

⁵⁶ Vgl. *Voruntersuchungen* 107 Anm. 1 und 112 Anm. K. Dieterich, a. a. O. 96.

⁵⁷ a. a. O. 173.

⁵⁸ Beispiele aus Kleinasien E. Schweizer, a. a. O. 122, 2b: *ζυγίην* (Nom.), *μηδεμῖν παρενχειρήσει*. A. Thumb, a. a. O. 173 Anm. 5: *κατάκιμεν ἐγώ*. Vgl. auch Dura-Pergament 22, 23 (= Otto-Wenger, *Papyri und Altertumsw.* [München 1931] 390): *παγευρέσειν* ebd. Z. 31 (S. 391): *ὁμολογεῖν δὲ ὁ ἐπάνω* (204p).

⁵⁹ Oft, um ein Beispiel zu nennen, in der Hs. P der *Chronik von Morea* (J. Schmitt, a. a. O.): *ἄλογαν* V. 1126, *ἔξων* (= *ἔξω*) V. 1687, *ἐννῆν* (= *ἐνι*) V. 1763, *λαλεῖν* (= *-εῖ*) V. 2189 usw.

⁶⁰ Namentlich in Pontos und Kalabrien, aber auch sonst (z. B. in den neugr. Volksliedern; vgl. auch *ἡ ἐρημῖν* auf Thera: *Ἀθηνᾶ* 49 [1939] 85).

⁶¹ Wie z. B. *κατάκιμεν ἐγώ* (oben); so jetzt in Kalabrien: *εἴμμαι ἐγώ, τὸν ἔρτει* (= *τὸ ἐλθεῖν*) und in der Volksdichtung: *ψιλή βροχοῦλαν ἔπιασε ... τρία γιονρούσιαν ἔκαμαν* N. Politis, *Ἐκλογαὶ ἀπὸ τὰ τραγούδια τοῦ Ἑλληνικοῦ λαοῦ* (Athen 1914) 16, V. 18f.

⁶² Vgl. K. Dieterich, a. a. O. 89f.

lich war, in erster Linie eine Angelegenheit der Griechen, und das bunte Gesicht, das sie in ihrem Lautsystem, wie auch im übrigen grammatischen Bau, aufweist, verdankt sie Umwandlungen, die in den verschiedenen griechischen Gegenden entstanden und von dort aus in sie eindrangen.

II

Nun wenden wir uns zum anderen Punkt unseres Themas, ob innerhalb der Koine das in Ägypten gesprochene Griechisch sich gesondert entwickelte und eine eigene Physiognomie erhielt. Wir berühren hier eines der Hauptprobleme der Koineforschung, das von der dialektischen Differenzierung der Koine. Leider ist unsere direkte Überlieferung der Koine außerhalb Ägyptens so dürftig, daß wir aus dem Vergleich derselben mit der Koine Ägyptens keinen klaren Eindruck gewinnen können. Wir haben aber über Ägypten andere Zeugnisse, die uns einen Leitfaden gewähren. Es wird uns überliefert, daß alexandrinische Grammatiker *περὶ τῆς Ἀλεξανδρέων διαλέκτου* geschrieben haben. Außerdem werden oft von den Grammatikern Eigentümlichkeiten der Grammatik und des Wortschatzes der Alexandriner angeführt. Diese Angaben veranlaßten die Forschung, der Frage nachzugehen. Zu erwähnen sind zwei Forscher, Sturz und Buresch, von denen der erstere in einer besonderen Studie⁶³ die Grammatikerangaben durcharbeitete und den alexandrinischen Dialekt auf Grund der seinerzeit mangelhaften Überlieferung zu rekonstruieren versuchte, der zweite in einem Aufsatz⁶⁴ in den Bahnen von Sturz mehrere Einzelheiten der alexandrinisch-ägyptischen Mundart eingehend besprach.

Wenn man aber mit unseren jetzigen Kenntnissen die aufgestellten Listen der angeblichen alexandrinischen Eigentümlichkeiten durchliest, so stellt man gleich fest, daß fast alle nicht lokal-alexandrinisch sind, sondern allgemein der Koine angehören. So ist z. B. die von Sextus Empiricus den Alexandrinern zugeschriebene Verbalendung *-av* statt *-ασιν* (*ἐλίλινθαν* statt *ἐλίλινθασιν*) der im ganzen Gebiet der Koine verbreitete Übergang der Aoristendung auf das Perfekt. Dergleichen war die Endung *-σαν* der 3. Pers. Pl. des Imperfekts und starken Aorists (*ἐλέγοσαν*, *ἔσχοσαν*) nicht nur alexandrinisch, wie uns der Antiattizist überliefert, sondern hatte, wie die Inschriften gezeigt haben, eine größere Ausdehnung; sie ist auch keine Besonderheit der Koine gegenüber dem Neugriechischen⁶⁵, sondern, wie die jüngste Forschung feststellte, in der heutigen Mundart der südlichen Sporaden noch vertreten⁶⁶. Auch das von Buresch⁶⁷ aus Rom bezeugte und als

⁶³ F. Sturz, *De dialecto macedonica et alexandrina* (Leipzig 1808).

⁶⁴ *Ἑγροναν und anderes Vulgärgriechisch*: Rh. Mus. 46 (1891) 193–232.

⁶⁵ So E. Schwyzer, a. a. O. 119.

⁶⁶ Siehe A. Tsopanakis, *Essai sur la phonétique des parlers de Rhodes* (Athen 1940) XXVI. Derselbe, *Κοινή-Ποδιακά ιδιώματα* (Rhodos 1948) 19ff.: *ἐλώσαν* für *ἐλέ(γ)οσαν*, *ἐτροώσαν* für *ἐτροώ(γ)οσαν* usw. Daß diese Endung auch im Mittellgriechischen lebendig war, zeigt unter anderem (vgl. S. Psaltes, *Grammatik der byz. Chroniken* [Göttingen 1913] 213f.) die Erweiterung ihrer Anwendung selbst beim schwachen Aorist: *ἐπαύσασαν* für *ἔπανσαν* in der Chronik von Morea Hs. P V. 1017, wozu vgl. *εἵπασαν* für *εἶπαν* bei Psaltes, ebd.

⁶⁷ a. a. O. 231.

eventueller Alexandrinismus erklärte relative *τις* (= «welcher» bzw. «derjenige welcher») war zwar in der Koine Ägyptens⁶⁸ (wie übrigens auch in der Literatur dieser Zeit: Kallimachos u. a., Act. Apost.)⁶⁹ gebräuchlich, ist aber inzwischen auch anderwärts (Delphi, Knidos usw.) inschriftlich festgestellt⁷⁰ und lebt immer noch, aus der lokalen Koine Italiens⁷¹ ererbt, im unteritalienischen Griechisch fort⁷².

Nur im Wortschatz der Alexandriner dürfte man von vornherein Idiotismen erwarten, aber auch insofern beziehen sich die Grammatikerangaben meistens auf Züge des Koinewortschatzes. Wenn z. B. der Antiattizist sagt *ἐξαλλάξαι ὡς Ἀλεξανδρεῖς ἐπὶ τοῦ τέρωαι*⁷³ und ein Beispiel aus Menander anführt, so wird dies von den Papyri bestätigt, wo *ἐξαλλάσσω* und *ἐξαλλαγή*⁷⁴ in diesem Sinn vorkommen, aber daß Menander nicht einen alexandrinischen, sondern wahrscheinlich sogar einen Idiotismus der attischen Volkssprache gebrauchte, zeigt der Vorbote dieses Gebrauches bei Sophokles *Aias* V. 474: *αἰσχρὸν γὰρ ἄνδρα τοῦ μακροῦ χριῖν βίον | κακοῖσιν ὅστις μηδὲν ἐξαλλάσσεται*, wo *ἐξαλλάσσομαι* im Sinn von «Abwechslung erfahren» vom Dichter selbst in der Folge geklärt wird: *τί γὰρ παρ' ἡμῶν ἡμέρα τέρπειν ἔχει | προσθεῖσα κἀναθεῖσα τοῦ γε κατθανεῖν*;

Ebenso wenn wir im EM (348, 12) lesen: *ἐξειλῆσαι · τοῦτο λέγουσιν οἱ Ἀλεξανδρεῖς ἐπὶ τοῦ ἐκφυγεῖν*, ist das nach Aussage der Papyri⁷⁵ richtig, aber abgesehen davon, daß es auch in der Literatur im gleichen Sinn vorkommt⁷⁶, lehrt das Neugriechische, in dem *ἐξειλῶ* «entfliehen» in Kappadokien und Apulien⁷⁷, vielleicht auch anderswo⁷⁸, erhalten ist, daß es in der Koine weit verbreitet war. Ähnliches können wir auch in anderen Fällen beweisen oder vermuten.

Thumb bemerkt ganz richtig⁷⁹: «Die Erscheinung, daß alexandrinische Grammatiker über den Dialekt ihrer Heimat zu handeln glaubten, obwohl ihre Angaben gar nicht in enger Beschränkung gelten, erklärt sich sehr einfach: sie erkannten zwar den Unterschied der ihnen geläufigen Umgangssprache und der von ihnen studierten literarischen Dialekte, machten sich aber keine Gedanken darüber,

⁶⁸ Vgl. z. B. *εἶρον γεωργόν, τίς αὐτὰ ἐλκώση* BGU 822, 5 (II/IIIp).

⁶⁹ Siehe R. Pfeiffer, *Callimachus* I (Oxford 1949) fr. 75 Anm. zu V. 60. Liddell-Scott-Jones s. v. *τις* II d.

⁷⁰ Liddell-Scott-Jones ebd.

⁷¹ Zu den von Buresch aus Rom angeführten Belegen sind weitere hinzugetreten; siehe Liddell-Scott-Jones ebd.

⁷² Vgl. G. Rohlfs, a. a. O. 119ff.: *ὁ ἄντρα τί ἦρτε, τίς ἄλλο χεῖλο πορκυνάει μᾶνα καὶ πάτρε ἀλλημονάει*.

⁷³ Vgl. auch Phrynichos 363: *ἐξαλλάξαι τὸ τέρωαι καὶ παραγαγεῖν εἰς εὐφροσύνην*.

⁷⁴ z. B. *τοῖς ὀψαρίοις ἐξήλλαξας ἡμῖς P Oxy. III 531, 18 (II p); εἰς συνευδοκίῃ τροφεῖν περισσότερον μέλλει μισθῶν εὐρίσκειν) ... καὶ ἐξαλλαγήν τήν σήν ... μέλλει εὐρίσκειν P Mich. III 202, 12/7 (105 p).*

⁷⁵ z. B. *εἰ μὴ ἐξείλησα ἀπ' αὐτῶν P Amh. II 142, 9 (IV p).*

⁷⁶ Malalas 121, 13 und 438, 13 (Bonn). *Chron. Pasch.* 724, 13 und 16. Die mediale Form schon bei Marcus Antoninus 10, 36.

⁷⁷ Siehe Vt.: *Λεξικογρ. Λεξτ. Ἀκαδημ. Ἀθηνῶν* 3 (1941) 113f.

⁷⁸ Dem Sinne nach gehört zu *ἐξειλέω* auch *τσειλύζω* «entrinnen» in der Mundart von Meleniko (Makedonien); vgl. P. Spandonidis, *Μελένικος* (Thessalonike 1930) 178 (wo es falsch etymologisiert wird: *τσειλύζω* aus *ἐξειλύζω*).

⁷⁹ a. a. O. 171.

daß die alexandrinische Volkssprache nur ein Glied einer großen Sprachentwicklung sei, und kamen daher nicht zu einem deutlichen Bewußtsein dessen, wodurch sich die alexandrinische Mundart von der sonstigen *κοινή* unterschied.» Ich möchte einen Schritt weiter gehen und aus dem, was wir darüber wissen, vielmehr erschließen, daß der Terminus «alexandrinischer Dialekt» bei den antiken Grammatikern das hellenistische Griechisch überhaupt bezeichnet und mit unserem Terminus «Koine» völlig übereinstimmt⁸⁰. Die Bezeichnung ist ja auch treffend, da Alexandria das Hauptzentrum des Hellenismus und als solches auch das Symbol der Zeit war. Wir sprechen auch von «alexandrinischer Literatur» und von «alexandrinischem Zeitalter» im selben Sinne.

Aus unseren bisherigen Ausführungen geht, glaube ich, klar hervor, daß man schwerlich auf Grund unserer schriftlichen Überlieferung von einem besonderen alexandrinischen bzw. ägyptischen Dialekt innerhalb der Koine sprechen darf. Denn wenn wir von den annehmbaren Idiotismen im Wortschatz absehen, was sich aus den im Altertum oder in der Neuzeit dem ägyptischen Griechisch zugeschriebenen Zügen als sichere bzw. wahrscheinliche Eigentümlichkeit herausstellte (die Verwechslung von den *Tenues*, *Mediae* und *Aspiratae*, von den *Liquidae*, von *ι* und *ε*), war – abgesehen davon, daß es auch der gleichzeitig in Kleinasien gesprochenen Koine eigen war – hauptsächlich auf die griechisch sprechenden Fremden beschränkt und beeinflusste nicht, oder doch sehr wenig, die Sprache der griechischen Bevölkerung. Diese Verwechslungen werden sehr selten in gut geschriebenen Texten festgestellt und haben keinen sicheren Widerhall im Neugriechischen, dem rechtlichen Nachkommen der Koine. Deshalb werden sie auch meines Wissens weder von den Grammatikern erwähnt oder angedeutet noch in den byzantinischen Handschriften antiker Autoren vertreten, trotzdem diesen meistens alexandrinische Vorlagen zugrunde liegen.

III

Was man darüber hinaus tun kann, ist die mündliche Überlieferung der Koine, d. h. das heutzutage gesprochene Griechisch in dieser Richtung zu befragen, um wenigstens auf indirektem Wege eine Antwort zu erhalten. Das lebendige Griechisch ist bekanntlich nicht einheitlich⁸¹: Es zerfällt in eine Reihe von eng zusammenhängenden Idiomen, die auf dem griechischen Festland und den Inseln des Ägäischen Meeres gesprochen werden, und in einige mehr oder weniger abweichende Dialekte, welche, mit Ausnahme des Tsakonischen in Peloponnes, an der Peripherie des griechischen Sprachgebietes (Unteritalien, inneres Kleinasien, Kypros, südliche Sporaden) liegen (bzw. lagen, bis 1923). Ein Vergleich dieser Idiome und Dialekte mit der uns aus den Sprachdenkmälern der hellenistisch-römischen Zeit bekannten Koine Ägyptens ergibt folgendes:

⁸⁰ Ebenso scheint sich *Macedonicus sermo inter Indos Persasque* bei Seneca, *Cons. ad Helv.* 7, 1 auf die Koine zu beziehen.

⁸¹ Vgl. G. Hatzidakis, *Σύντομος ιστορία τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης* (Athen 1915) 111.

1. Abgesehen von den reichlicher im Tsakonischen und dürftiger im Unteritalienischen und sonst im Südgriechischen (Peloponnes, Kreta, südliche Sporaden) erhaltenen dorischen Zügen und Elementen und ein paar anderen in späterer Zeit eingetretenen Neuerungen, wie z. B. der Behandlung der unbetonten Vokale im Nordgriechischen, sind alle anderen Eigentümlichkeiten, die die neugriechischen Idiome und Dialekte voneinander unterscheiden, in der Koine Ägyptens vertreten.

2. Dieselbe Mannigfaltigkeit von Formen im Lautsystem, in der Flexion und in der Syntax, der wir in den Koine-Texten Ägyptens auf Schritt und Tritt begegnen, ist auch in den neugriechischen Idiomen und Dialekten zu treffen, und zwar sowohl in einem einzelnen im Verhältnis zu den anderen wie innerhalb eines einzelnen an und für sich.

3. Einige charakteristische Züge im Lautsystem, in der Flexion und in der Syntax der griechischen Papyrustexte Ägyptens, die in den peripheren Dialekten des Neugriechischen (Pontos, Kappadokien, Kypros, südliche Sporaden) in verhältnismäßig reichlicher Fülle vertreten sind, beweisen einen engeren Zusammenhang zwischen der in Ägypten gesprochenen Koine und den östlichen Dialekten des Neugriechischen⁸².

Aus diesen Feststellungen lassen sich zunächst zwei Folgerungen ziehen: einerseits daß die Sprachzersplitterung, die uns im Neugriechischen vorliegt, ihre Wurzeln im gesprochenen Griechisch der hellenistisch-römischen Zeit hat, andererseits daß das in jener Zeit gesprochene Griechisch eine Mischung darstellt. Wie haben wir uns dann die Vorgänge der griechischen Sprachgeschichte von der hellenistischen Zeit an vorzustellen? Auf diese Frage scheint mir nur folgende Antwort möglich, die ich mir bald anderswo ausführlicher zu begründen vorbehalte:

Als die griechischen Stämme in der Zeit Alexanders und der Diadochen zu einem regeren Verkehr miteinander kamen, bildete namentlich das neu dem Griechentum im Osten erschlossene Gebiet sozusagen einen Schmelztiegel, in den alle griechischen Dialekte mit ihrer großen Mannigfaltigkeit an Lauten, Formen und Konstruktionen sich hineinwarfen und miteinander stark vermischten⁸³. Daneben erhob sich das Attische zu einer gemeinsamen Schriftsprache der unter der Führung der Makedonen im östlichen Mittelmehr herrschenden Griechen und als solche, wenigstens in den Kreisen der Gebildeten und der Beamtenschaft, auch zu einer gemeinsamen Umgangssprache, wobei freilich die bunte Sprache der niederen sozialen Schichten viel stärker als in der Schriftsprache zum Ausdruck kam, aber im großen und ganzen der attische Charakter im grammatischen Bau bestehen blieb. Unter dieser doppelten Gestalt übte das Attische von den großen kulturellen Zentren des Hellenismus seinen Druck aus einerseits auf die gemischte

⁸² Das ist schon von K. Dieterich bemerkt worden; vgl. den Exkurs seines oben angeführten Buches S. 271ff.: Die *κοινή* und die heutigen kleinasiatischen Mundarten.

⁸³ Über literarische Indizien, daß im 3. Jhdt. in Alexandria die Dialekte gehört wurden, siehe E. Schweizer, a. a. O. 24.

Sprache der niederen Schichten dieser Zentren und andererseits auf die alten Dialekte des Mutterlandes. Aus der Auseinandersetzung dieser Sprachformen entstand im ganzen griechischen Sprachgebiet eine neue flüssige Sprachgestalt, in der die grammatischen und lexikalischen Charakterzüge der einzelnen Dialekte in einem fortdauernden Kampf gegeneinander und gegen die gemeinsame attische Schrift- und Umgangssprache der Gebildeten sich befanden. In dem auf diese Weise herbeigeführten Wirbel gingen die alten Dialekte im großen und ganzen zugrunde, nachdem sie aber mehr oder weniger Spuren in der aus der Mischung heraus gebildeten neuen Sprache hinterlassen hatten.

Aber dieser flüssige Zustand begann sich allmählich zu stabilisieren, und zwar weniger im Mutterlande und mehr an der Peripherie und in Tsakonien: diese letzteren Gegenden verloren wegen ihrer geographischen Isolierung, zum Teil auch vielleicht infolge der geschichtlichen Ereignisse während des Mittelalters, die engere Beziehung mit dem Hauptast des Griechischen (Tsakonien am frühesten, bevor es die meisten von seinen alten dialektischen Charakterzügen abgelegt hatte). So entstanden die weit mehr differenzierten Dialekte an der Peripherie und in Tsakonien und die unter dem während des Mittelalters nunmehr von Konstantinopel ausgehenden Einfluß der Schrift- und Umgangssprache der Gebildeten im großen und ganzen einheitlichen nord- und südgriechischen Idiome des Festlandes und der Inseln. Jedes von diesen weist die in der hellenistisch-römischen Zeit in der betreffenden Gegend wirkenden Strömungen auf, aber daneben auch viele Spuren der parallelen Strömungen jener Zeit. Zu diesen Grundzügen der Sprache jeder Landschaft kamen freilich später auch andere in den einzelnen Landschaften entstandene und im Verhältnis zu den von alters her ererbten eine größere Konsequenz aufweisende Züge hinzu⁸⁴. Aber im allgemeinen wurzelt die dialektische Differenzierung des Neugriechischen in der gesprochenen Mischsprache der hellenistisch-römischen Zeit und bekam ihre uns in der Neuzeit entgegentretende Gestalt, als die kosmogonische Periode der Koine abgeschlossen war und in den einzelnen Landschaften eine Gesamtheit von Formen aus den verschiedenen der Koine stabilisiert wurde.

Nun fragt es sich: Ist es unter diesen in der Sprache der hellenistisch-römischen Zeit herrschenden Umständen möglich, einen alexandrinisch-ägyptischen Dialekt mit ausgesprochen eigenen Merkmalen aus der Gesamtheit der Koine abzusondern? Nur so viel glaube ich, daß man feststellen darf – und das ist die dritte Folgerung aus dem Vergleich der Koine Ägyptens, wie sie in den Papyrustexten vorliegt, mit den neugriechischen Dialekten: daß Ägypten und Kleinasien, sicher auch Syrien, jene große Gegend bildeten, in der sich sozusagen die Koinisierung des

⁸⁴ Wie z. B. die Umwandlung im Vokalismus des Nordgriechischen, deren erste sichere Spuren sich nicht vor dem 10. Jhdt. nachweisen lassen; siehe N. Andriotis, *Περὶ τῆς ἀρχῆς τῶν βορείων ἰδιωμάτων τῆς Νέας Ἑλληνικῆς: Ἑπετηρίς Ἑταιρ. Βυζαντ. Σπουδ.* 10 (1933) 340ff.

Griechischen während der hellenistisch-römischen Zeit vollzog und aus der mit dem Zentrum Alexandria die Kräfte ausgingen, welche die alten Dialekte, darunter auch das Attische als gesprochenen Dialekt, von ihren alten Stätten vertrieben, soweit es ihnen möglich gewesen ist. Hier, in Ägypten, Syrien und Kleinasien, muß in jener Zeit eine ähnliche Form von Griechisch, die eigentliche Koine, gesprochen worden sein, während noch im Mutterlande die in Trümmern liegenden alten Dialekte den Verzweiflungskampf gegen die Nivellierung fortsetzten. Wenn also das Griechische in Ägypten die arabische Invasion überstanden hätte, wie es im inneren Kleinasien die Invasion der Türken überstanden hat, hätten wir auch hier als Nachkommen dieser Koine einen den kleinasiatischen Dialekten nahestehenden neugriechischen Dialekt zu erwarten.

Literature and Society in the Papyri

By Colin H. Roberts, Oxford

It has, I think, long been accepted that the literary papyri are not only the concern of the student of Greek literature but can also legitimately claim the attention of the historian of Egypt. My purpose here is to examine more closely the relation between the literary and the documentary papyri: firstly, to determine, if possible, whether directly or indirectly, political and social considerations affected what was read and what was written in Egypt, and, secondly, to see what if any reflections we can find in the literary papyri of institutions or political events familiar to us from the documents or other sources. Much of what I have to say will necessarily be speculative, for such a theme inevitably lends itself to suggestions rather than demonstrations; and what is not speculative is apt, I fear, to be obvious¹.

As a first question we may ask what reflections of the racial and social policies of the early Ptolemies can be caught in the literary papyri. We have no clear statement of what Alexander's policy for Egypt was and probably it was not more than provisional when he died. But what he hoped to achieve may be divined from what he did; when he founded Alexandria he decided to build temples both to the Greek gods and to Isis; again when he reached Memphis, after sacrificing to the gods of both Hellas and Egypt, he instituted in the ancient capital a *γυμνασιὸς καὶ μουσικὸς ἀγών*. Here the problem was set; its solution was left to his successors. At first sight there may seem to have been little change: Egyptian religion was protected and flourished: Greek culture was spread throughout the land even if Greek institutions were only introduced to a very limited degree. But if we look closer we may discern a difference in emphasis between the policy of the first Ptolemy and that of his successors. Under Ptolemy Soter there were attempts to encourage Egyptian participation in the state at a high level; just as he chose as his advisers on religious policy both the Athenian Timotheus and the Egyptian Manetho, so there are indications among his subjects of some intellectual interest in the country in which they found themselves. The same Manetho wrote his

¹ To give chapter and verse for every statement and suggestion in this paper and to discuss the relevant literature would, even if desirable, clearly be impossible within the limits of the present volume. I have therefore confined myself in the notes, with two or three exceptions, to references to the texts mentioned. Since this paper was written in February 1952 Professor R. A. Pack has published his *Catalogue of Literary Texts from Greco-Roman Egypt* (University of Michigan Press), not only the most up-to-date but much the most thorough and scholarly survey of the material; with the help of this many of my statements can be checked and perhaps corrected. In referring to the literary papyri I have in each case quoted the number in Pack's Catalogue. Most of the verse pieces will also be found conveniently collected in D. L. Page, *Greek Literary Papyri* (Loeb Library).

history of Egypt in Greek, basing it on Egyptian documents and dedicating it to the new king (it may be significant that our one fragment of Manetho on a papyrus² comes from a period, the fifth century A.D. when Greeks were again taking an interest in ancient Egypt as part of their struggle against the Christians). At a lower level Hecataeus wrote his *Aegyptiaca*, and one of our earliest prose papyri comes from a work on 'Barbarian Customs'³.

Fifty years later the impression we get is different; the fundamental Hellenic openmindedness and curiosity seems to have contracted and Greeks who were ready to be impressed by Egyptian religion found such an attitude not incompatible with a contempt for the Egyptian next door to them. I am not thinking in the first place of Alexandrian literature, for we may fairly regard Alexandria even at this period as attached to, rather than an intrinsic part of, Egypt; that literature indeed with its concentration on the ancient legends of Greece or the social life of court or city might almost as well have been written in Antioch or Pergamum; but the culture of the upcountry Greek who has bequeathed us our papyri, different as it was from that of Alexandria, leaves in this respect a similar impression. There were of course reasons for this; no longer part of a world empire Egypt as an independent state needed Greek soldiers and Greek technicians if she was to hold her own against Syria and Macedon. Greek manpower had to be attracted and it must be kept Greek. In a famous passage of the first mime of Herodas we find set out the bait to lure the Greek adventurer⁴; the attractions, the purely Greek attractions of Alexandria are set out in detail and there is no mention of Egypt – even though the soldier would probably find himself stationed in the Fayum or Syene rather than in Alexandria.

We can see perhaps more clearly how the problem was met in the school-book, or, as I should prefer to call it, the teacher's manual of the late third century B.C., found in the Fayum and published by Jouguet and Guéraud⁵. Tables of letters are followed by lists of deities and rivers, but the deities are Hellenic, not Egyptian, and while the Eurotas finds a place the Nile does not. In the second part we have a small anthology with some passages from Homer; but though some lines from *Odyssey* V is included there is nothing from the description of Egypt in Bk. IV. Then there are two epigrams; one celebrates the erection of a temple to Homer by Ptolemy IV Philopator, the other is a description of a fountain whose sculptures include statues of a Ptolemy and an Arsinoe. Thus we can observe in this manual how purely Greek education in provincial Egypt remained and how the only contemporary literature included has a propagandist slant. (Incidentally the inclusion of contemporary literature in the school curriculum seems to be peculiar to the third century B.C.; the rigidity and fixity of the curriculum as we see it in later texts may to some extent be accounted for by the desire to keep the syllabus entirely Greek.)

The school which used this text was a private one. At first glance it may seem

² Pack 1017.

³ Pack 1706.

⁴ 1, 26 sq.

⁵ Pack 2068.

anomalous that in a country where economic life was controlled by the state to a degree unparalleled until modern times the schools remained private and free, the more so as in other parts of the contemporary world we find the state undertaking responsibility for education. The explanation is political. The Ptolemies were determined to preserve and improve on the tradition of centralised government they had inherited and in consequence could only tolerate the Greek city within very strict limits. In 300 years of rule only one Greek city was founded in Egypt and that by the first Ptolemy; this consistent policy is underlined by the second Ptolemy's foundation of not less than five cities in the Ptolemaic domains outside Egypt⁶. An official system of Greek education could not exist without the machinery of the city state. But though they would not make this major concession there are indications both in the documents and the literary texts that the state was not entirely disinterested in education. In the *Dikaionomata* we find that teachers of Greek together with athletes and trainers are given exemption from certain taxes and the evidences of state or royal interest in the private gymnasium are unmistakeable; for example, we find that the local strategos is interested in the upkeep of a gymnasium built by private money and dedicated to the king⁷.

Can we detect any trace of State influence in the books read by these provincial Greeks? We possess now enough literary papyri for it to be more than a matter of chance if 30 MSS. survive of one author, 2 of another, although there may be a variety of explanations. Clearly we must proceed cautiously. To start with, it is a common temptation of historians to make every fact tell a story, or rather the story that suits the particular historian's thesis—we should be rash to infer much from the fact that one reader owned, and left to us, our copy of the works of that uncritical polymath, Julius Africanus⁸. Secondly, there are the chances of excavations; and papyrologists should be more awake than most scholars to the dangers of the argument from silence; the length of life of a given town or village will often determine how much of its earlier levels—particularly of its written material—survives; consequently archaeology and the history of the sites will lead us to expect more Roman than Ptolemaic texts. The third reservation may be stated thus; it is important to remember that some people read books merely because they like reading them, and there is probably no one to whom we owe so many of our papyri as the amateur of letters; his existence, indeed, is the presupposition of any attempt to direct the course of literature.

It is easy to be misled here. Zenon, whom we know better, perhaps, than any individual in the papyri, was for long regarded, as his great archive was in course of publication, as the typical Greek business man who cared for none of these things. Then as his papers went on being published, this hard-headed man was

⁶ See V. Tscherikower, *Mizraim* 4–5, p. 43.

⁷ See O. Guéraud, *Ἐντεύξει*, p. 21.

⁸ Pack 31.

discovered ordering from a local poet two epitaphs on a favourite hound⁹; from his library almost certainly comes the earliest MS. we possess (and a very good one) of Euripides' *Hippolytus*¹⁰; and in a letter in the Columbia collection¹¹ we find him ordering books to be sent from Alexandria to his young brother, Ephar-mostus. Not that the latter's education was "disinterested" in the sense of being purely literary; the books include a collection of speeches or writings about embassies and it is not unlikely that this young brother was intended for Government service¹².

And in the next century, among the papers of the recluse of the Sarapeum, Ptolemæus, we find fragments not only of Euripides and perhaps Menander with which he hoped to educate a recalcitrant young brother, but also specimen drafts of official correspondence, with the names left blank¹³. Ability to write Greek vigorously, clearly, and fluently was an obvious requisite for the civil service (was not Lucian himself a Roman civil servant in Egypt?); and so the Government would have had a natural and proper interest in Greek education. But if we want a conclusive proof that literature was pursued for its own sake, we may recall the evidence for the education of women. Outside the court, women played no part in administrative or social life and their social importance even was slight in provincial life under the Ptolemies; but all the same we hear of girls receiving a literary education. A girl who is away with her mother¹⁴ writes to her young sisters not to worry, not to play outside in the courtyard, and to attend to their books; just as some 300 or more years later a boy writes to his father, the governor of a small province, "please tell my guardian to send me all that is wanted for school, such as a reading book for Heraïdous", and Heraïdous is a Greek name¹⁵. And education for girls may not have been purely domestic; among the mummy portraits of the second century A.D. there is one realistic in treatment and severe in appearance of a lady with the legend "*γραμματική*"¹⁶.

That this interest in literature and the arts was spontaneous is beyond question; it was a natural Greek reaction to a foreign environment. Other colonising peoples have tried to maintain their national exclusiveness through sport or religion; no other has had this instinctive feeling for the importance of literature and the arts as an activity as well as an inheritance in which national identity existed.

To return to the literary papyri: we possess about 240 literary papyri of the Ptolemaic period (rather under 12% of the total of literary papyri found) and among them verse pieces outnumber prose by two to one. That Homer should

⁹ Pack 1394.

¹⁰ Pack 290.

¹¹ *PCol. Zen.* 60.

¹² See L. Pearson in *Cl. Phil.* 44 (1949) 200 sq.

¹³ See Wilcken, *UPZ* 473 sq. and 622 sq. (these drafts most probably belong to the archive; the literary texts are noted under Pack 292).

¹⁴ *PAth.* 60.

¹⁵ *PGiss.* 21.

¹⁶ See W. M. Flinders Petrie, *Roman Portraits and Memphis* (iv) pl. II.

be far and away the most popular writer needs no comment except perhaps this: Homer was a link binding everyone speaking and writing Greek as no other author was; he was common to all cities and all races and dialects; we can imagine that he united the Greeks living in an alien land—whatever their *origo*—as nothing else did.

Nor is this surmise; in the popular literature of the period we need only recall the epigram celebrating Ptolemy III's erection of a temple to Homer, preserved in the Jouguet-Guéraud schoolbook¹⁷, and the anapaëstic poem of the first century B.C. in praise of Homer in the *Berliner Klassikertexte*¹⁸, whose theme is precisely the universal appeal of the poet. No other writer was so regarded and so honoured. Drama, particularly New Comedy, is next in popularity: in prose, the fashion goes for history, especially Hellenistic and contemporary history.

It is no matter for surprise that in this age there was a particular interest in Alexander, more even in him as a legendary figure, the prototype of the Greek colonist and adventurer than as a historical figure. Thus in a Milan text¹⁹ he is represented as addressing a prayer to Sarapis; here we glimpse not only the symbolic importance of the Sarapis cult, but of the feeling for Alexander as the source of all that on which the regime rested.

What is startling is to note that throughout the whole papyrus period the next most popular author after Homer is Demosthenes with over 80 MSS.; yet not one of these can be assigned definitely to the Ptolemaic period: two only are placed in the late first century B.C. and so may be late Ptolemaic or Roman. In the third place comes Euripides—easy, fluent, exciting on the stage and in the study, full of psychological interest that would make him acceptable to the readers of New Comedy and the novel—his popularity needs no explaining; but unlike Demosthenes, he is well represented among the Ptolemaic texts. A lack of interest in ancient as distinct from contemporary history might explain the absence of both Thucydides and Herodotus from the lists of Ptolemaic papyri; but why no Aristophanes? Menander, of course, suited the interests, the language, and the manners of the times; and Aristophanes was difficult—but so were the lyric poets, and Sappho at least was read in Ptolemaic schools²⁰. But plays, we know, were acted and it is hard to imagine that a presentation of the *Acharnians* or the *Knights* would have been welcome in Ptolemaic Egypt. (In Roman and Byzantine times he seems to have been widely read—but by that time he was a classic and innocuous.)

In philosophy the story is not much different; it is astounding that none of the great philosophic schools—Peripatetics, Stoics, Epicureans, Cynics—are represented, with possible exceptions of one fragment of Epicurus and one of Chrysippus on grammar²¹. They, as we know, held views on current social and economic

¹⁷ 11. 155–61.

¹⁸ Pack 1516.

¹⁹ Pack 1931.

²⁰ Pack 1134.

²¹ Pack 2006 and 160. On the views expressed here and in the following paragraph Professor Turner comments (a) that they do not take sufficient account of the perils of arguing *ex silentio*, (b) that our extant prose papyri represent in the main only the earlier

problems; the lexicographers quote a sentence of a third century Stoic almost certainly criticising a Ptolemy for treating the country as his private estate²²; we know, too, that critics of the régime (Sotades for example) could be vindictively punished, and we may recall the onslaught on the intellectuals of Alexandria carried out by Ptolemy Euergetes II.

Under any despotic regime philosophy is one of the earliest victims, and I cannot believe that it is a matter of chance that these philosophers were not read in provincial Egypt. And so with Demosthenes; the *Philippics* and *Olynthiacs* (which acquired a sudden popularity among classical students in Europe in the '30's) might have been dangerous reading particularly when there was a Cleomenes to urge the Alexandrians to set up a republic²³. There are indeed two MSS. of Plato from the third century B.C.²⁴; but Plato (who admired the centralised organisation of fourth century Egypt) might well have been found less unsympathetic than some of his successors—especially the Plato of the *Laws*.

I am not suggesting that there was an official censorship, rather something like a censorship by consent and in any case we must in this connection, as in others, draw a sharp distinction between the metropolitan culture of Alexandria (to whose savants the whole literature of the Greek world was available, largely through royal initiative) and the provincial culture we study in the papyri; from the point of view of the régime the reading habits of the scholars and writers of Alexandria (whose fame did much to enhance its prestige in the Greek world outside) may have been of little consequence compared with those of the average Greek in the country. And in this period the difference between the culture of Alexandria and that of the country seems to me to have been much greater than it was in, say, the second century A.D. The culture of Alexandria was intensive, learned, modernistic; by comparison, that of the country seems to have been diffuse and popular with little occasion or incentive towards experiment or novelty (here the absence of the *πόλις* with all its opportunities for self-expression and communication may have been decisive). That may be why there are no MSS. of Callimachus, Theocritus, Apollonius Rhodius, or Aratus among the Ptolemaic papyri, and this

part of the third century B.C., (c) that there are a number of unpublished prose scraps of a philosophical character in the Hibeh collection (some of which will be published in *PHibeh* II). I would agree that this is the kind of argument which may easily be overturned by a new discovery; but it would not appear on present information that there are any texts of moral or political philosophy in the Hibeh collection, and only such texts would be relevant to the present argument.

²² See W. W. Tarn in *Journal of Egyptian Archaeology* 14 (1928) 260.

²³ Professor Turner would explain the absence of any texts of Demosthenes or Aeschines in this period on the ground that they were *démodé*, in subject, treatment, and style. In support of this view we might point to the absence of other classical prose authors (e.g. Thucydides) from the Ptolemaic papyri and to the fact that these are only three papyri of the Attic orators which are undoubtedly Ptolemaic (Pack 964, 965, 1016). On the other hand there was plenty of scholarly interest in the orators in the Hellenistic age and though these aesthetic considerations were important, I doubt whether in themselves they prove a sufficient explanation.

²⁴ Pack 1083 and 1096. In addition two anonymous fragments of the third century B.C. may come from commentaries on the *Phaedo* (Pack 1992 and 1993).

though the interest in contemporary literature was greater in Ptolemaic than Roman times. The great writers of Alexandria were certainly read and read extensively in Roman and Byzantine times, but by then they were "classics"; and this brings us to a new development in the cultural life of Egypt.

The diffuseness of provincial culture, the avoidance of new and sophisticated forms, the tendency towards what Greeks had in common rather than to what separated them, led in time to a certain standardisation; when this, quite independently, was reinforced by the critical work of the Alexandrian scholars, separating the genuine from the false, the stylistically correct from the incorrect, the result was the creation, for the first time, of a "classical" culture, built upon a carefully selected standard literature, and of a conscious tradition. The roots of this are in the Ptolemaic age; its growth belongs to the Roman. We know that the State was directly interested in one of these processes; it is not improbable that both were regarded as different facets of a single policy.

The final stage, obvious if undesirable, of this process whereby the selection of some books involve the rejection of the rest was not reached for a long time (later, I think, than many scholars hold) and was never, in our period, quite complete; but facts speak more clearly than generalisation and I propose to quote the case of one author, Euripides.

I have counted 67 papyri of the plays²⁵, known or unknown of Euripides, excluding quotations in Satyrus and Favorinus; incidentally he is the only classical writer, apart from Homer, to be cited in a document, for when the town council of Hermopolis welcome home a distinguished fellow townsman in the reign of Gallienus, they show their appreciation by putting in a line from the *Ion*: true, the Town Clark misquotes not once, but twice, leaving a yawning hiatus in the middle of the line—but to be quoted by a Town Clark²⁶ at all is real fame. In date they range from the third century B.C. to the sixth or seventh A.D., and not less than 50 of the 67 fragments come from plays we already possess. From the third century B.C. there are 5 fragments of known plays against 5 of new; after that the proportion of new fragments never in any century equals that of known ones, nor does it reach the same figure again. From the second century A.D. we have 7 known fragments against 4 new, while in the succeeding century we have 9 known fragments and no new ones; the following centuries yield 14 known fragments and only 2 new. Thus the trend in taste and standard of education that led to the selection of 10 of the known plays for school reading can be shown to have begun before the beginning of the Roman period. It is no accident that the *Medea* is represented by more fragments than the *Hecuba*.

²⁵ Although I have excluded simple quotations, I have included extracts in anthologies (e.g. the Strasbourg papyrus [Paek 313]) and consequently in a few cases the same papyrus has been counted twice. There are also problems of doubtful attribution of the new fragments; and I have included one or two papyri of extant plays which will be published in *POxy.* XXII. But though the precise figure is open to argument, the overall picture remains the same.

²⁶ *CPHerm.* 125 B 7.

Moreover, the known plays divide into two groups; those 10 which at some time were selected for reading in school and furnished with notes, and the remaining 9 all of whose titles begin with eta, epsilon, iota or kappa. The survival of these 9 was a matter of chance, and we have no reason for thinking that they were more admired or more read than others now completely lost. Of our 50 fragments of known plays not less than 47 come from the ten select plays, three only from the remaining 9 plays and none of these three is later than the third century A.D. On the other hand the 47 MSS. of the ten select plays are spread all over the centuries so that this frequency is not a consequence of the Roman selection. Thus the selection—in other words, the formation of the classical tradition—is seen not to have been an arbitrary act but in keeping with the general taste of the Hellenistic age and it is satisfactory to us in as far as it suggests that the Euripides we know is essentially the same as the Euripides of antiquity.

There is one other phenomenon worth mentioning in this connection and that is the popularity of the anthology, particularly in Ptolemaic Egypt. The anthology, when it is more than a collection of drinking songs like the Elephantine skolia, is a demand for the best or the most representative in the shortest possible space. It represents one possible reaction to the situation in which the Greeks of the dispersion found themselves. Another is to shut oneself up against the barbarian flood, to write with pedantic insistence and learned allusion to make sure that the outsider will not understand you, to safeguard the letter of Greek civilization even at the cost of sacrificing its spirit; this way to the ivory tower was taken by many of the poets and scholars of Alexandria. The alternative is to popularise and make easy; the anthologies together with Homer provide something on which Greeks of different origins could agree—the lowest common denominator of a culture at its time of greatest diffusion. These are extreme reactions; the middle way between them leads to the establishment of a classical tradition and this is what we can trace in the excellent and scholarly texts of Pindar, the lyric poets, Plato and the tragedian which the Roman age has bequeathed to us.

So far we have seen Hellenism establishing itself firmly, consolidating its position at the cost of new gains (as we see it in provincial Egypt it was not, perhaps could not, be creative); but in one field it was defeated, that of religion. Religion was the victor's Achilles' heel. (After all, there was no one Greek religion; certainly there were no Greek religious classics, or a religious literature that could become classic.) Documentary and literary papyri alike bear this out. At the end of the third century B.C., a Greek commemorates his gratitude to the Egyptian god Amenotes for healing him after eight years of sickness²⁷; the doctors, he says, had been unable to help him (and it is indicative of the gulf between Alexandria and the provinces that there are no papyri of the third or second century B.C. recording the great advances in medicine made by the school of Alexandria). In the third century B.C. we have a purely Greek hymn in honour of Demeter from

²⁷ SB 7370.

the Fayum; but already the early second century B.C. produced a hymn in which Greek and Egyptian elements are blended, a line from Euripides' *Phaenissæ* being used as a kind of hieratic chant in an invocation of Amun²⁸. More striking is a text known as the Oracle of the Potter in which Egyptian nationalist and religious elements are blended. An unpublished Oxyrhynchus papyrus gives us a new and longer text, and a fragment in Dublin proves that this text or something like it was current in Egypt in the late third century B.C.²⁹. Already at this early date linguistic and religious boundaries do not coincide. Here for the first time we encounter what I should call 'suppressed literature'—the kind of writing which could hardly have been popular with those in authority, would not have found its way into state libraries and for our knowledge of which we are entirely dependent on the papyri. The classic example of such a work is the *Acta Alexandrinorum*³⁰ which came into existence to encourage the aspirations and soothe the vanity of the Greek aristocrats of Alexandria; the Oracle of the Potter and other similar texts were written to give expression to the feelings of inferiority and injustice of a class lower in the social scale. For in this apocalyptic vision of the troubles of Egypt under foreign soldiers, of this expulsion by a "King from the South", of the subsequent restoration of an Egyptian golden age marked by the destruction of the "city by the sea" and the return of the gods to their old abode of Memphis, we find a Greek expression of the bitter feelings of Egyptian nationalism, a nationalism expressed largely in religious terms. The new texts make it clear that this document is not, as some scholars e.g. Reitzenstein had thought, a witness to Jewish or Persian influences; it is a transcription, amended and brought up to date, of ancient Egyptian prophetic literature—a popular, not a scholarly production. The Greeks are specifically mentioned as the enemy, and identification of the "city by the sea" which is to become a place "where fishermen dry their nets" (a prophecy fulfilled in the Arab conquest) with Alexandria cannot be in doubt. In its xenophobia, its religious fanaticism, its dreams of power, this popular literature illuminates the state of feeling after the battle of Raphia when the Ptolemies were forced to make concessions to their Egyptian subjects, followed by a century of racial tension, unrest and rebellion at home and declining power abroad.

I have mentioned that the establishment of a classical tradition belongs to the Roman period; why this should be so is, I think, reasonably clear. Roman cultural policy was clear and unmistakeable and so a much briefer treatment may be adequate. As usual, Rome defined, organised, separated (*divide et impera* is not an unfair summary of her Egyptian policy). Egypt was to be contained: Romans, apart from privileged tourists and the handful of high administrators (Roman officials were relatively fewer in Egypt than were British administrators in India)

²⁸ See G. Manteuffel in *Tell Edjou* 1939 (Cairo 1950), ostrakon no. 326 p. 332.

²⁹ The new text together with the Dublin fragment will be published in *POxy.* XXII.

³⁰ A complete collection of the *Acta* with revised texts and commentaries will shortly be published by Dr. H. A. Musurillo.

were excluded from Egypt. As a counterweight to the Egyptian elements, and to enable the country to be run, the Greeks were encouraged, but only up to a point. For a Greek of one of the three cities to become a Roman citizen was not easy unless he were willing to join the Army; for a Greco-Egyptian much more difficult for an Egyptian impossible. The barriers were clear; the penalties (as we know from the documents, above all the *Gnomon*) for trying to jump them were severe and were enforced. The Greek element was concentrated in the metropoleis; the village gymnasia disappear, while cultural life in the towns is for the first time organized, placed under official supervision, and in Augustus' reign some kind of register of the privileged Greek or Grecised class was made. To the Greek with no political ambitions, that is to the majority of Greeks in the country; this position was satisfactory. The privileged classes (there were certain gradations within them) were financially favoured; and as the principle of Roman rule was that of "fiscality", as M. Martin among others has demonstrated³¹, i.e. that the interests of the Roman treasury are in all circumstances paramount, as numerous petitions and decisions of magistrates show, we may be sure that such concessions would not have been made unless great importance were attached to the results.

Let us look briefly at the effect of this policy on the fortunes of Greek and Latin literature in Egypt. For most Greco-Egyptians, Roman rule—particularly in the second century—brought stability and security and a fair degree of economic prosperity. We possess far more literary papyri from the second century than from any other, that long period of peace and prosperity, if also of stagnation; and I think this is not merely due to the chances of excavation. For a study recently made of the figures for literacy in Egypt by Signorina Calderini³² shows not only that the number of literates was greater, but that the proportion of literates to illiterates is higher in this century than in any other. This, together with the wealth of literary papyri that we have recovered from one not particularly important provincial town—Oxyrhynchus—is a striking testimonial to Roman rule. And the policy of organising and concentrating intellectual life in the "metropoleis" was not without its rewards. Civic pride and civic loyalties were potent factors in the second and third centuries A.D.; whereas to-day they express themselves mainly in athletics, the Greek tradition was sufficiently strong in centres such as Arsinoe, Hermopolis, Oxyrhynchus for them to take a literary and artistic form as well. There were festivals of Homeric recitation, of drama, of music as well as of sport; distinguished performers came from outside and local talent was encouraged. This feeling found expression in occasional verses and scenarios whose literary merit is as small as their historical interest is considerable. There is the libretto for a mime, the characters in which are Phœbus and Demos, to celebrate the advent to the throne of Hadrian³³. More significant, perhaps, of the feeling

³¹ See V. Martin, *Histoire administrative* in Otto and Wenger, *Papyri und Altertumswissenschaft* (Münchener Beiträge xix).

³² *Aegyptus* 30 (1950) 14 sq.

³³ Pack 1384.

the new rulers of Egypt could evoke is an epigram on Octavian³⁴ in which he is equated with Zeus Eleutherios, and is regarded as the Benefactor who gives the waters of the Nile (as were the Pharaohs before him, and Byzantine magnates after him)—ἀπτόλεμον καὶ ἄδην Ἐλευθερίον Διὸς ὄμβρον. Then there are the verses in honour of a youthful gymnasiarch of Oxyrhynchus, and great benefactor of the gymnasium, Theon³⁵; and if I have understood this rightly, the writer is saying that his former benefaction of oil is now matched by a benefaction of a different and higher order—I suspect a gift to the library of the gymnasium. And then there is the encomium on the fig, in fact an encomium on Hermes, in other words of one of the two patron deities of the gymnasium—written most likely for some local celebration³⁶.

The evidence for this feeling is particularly strong in the late third century; this may be fortuitous or it may reflect the relative prosperity of Upper Egypt at a time when Alexandria and the Delta were suffering from invasion and counter-invasion. An unpublished papyrus from Oxyrhynchus³⁷ gives a list of successful competitors for the years 261–288; they include heralds, solo performers on the trumpet and—most numerous of all—poets. Our information about such festivals usually derives from the municipal accounts; this is a happy exception. For, if I have read the preamble correctly, it is a list of those entitled to tax exemption on the ground of their success; we have long known that winners in the great professional and international games were entitled to exemption and sometimes to free maintenance for themselves and their heirs; but it is new that victors in the annual contests in provincial towns were given such an incentive. It is evidence both of the flourishing state of Oxyrhynchus and of State, or municipal, support of the arts in a dark period of Roman history. The names of the poets survive; that their poems have not, we need not regret unduly. We should perhaps also note that in the Roman period Egypt contributed over again and more notably in the field of religion. In literature Roman Egypt (outside Alexandria) has no names of eminence, few of any distinction; but she can claim Origen, probably of Greco-Egyptian descent, and the last great name in classical philosophy, Plotinus of Lycopolis. However, the contribution here of the literary papyri (if we except magical texts) has been slight until M. Schérer's sensational publication of the Origen MS.³⁸ At a lower level the religious situation in the country is well reflected in the literary or quasi-literary texts; to omit the magical texts and mention only the most celebrated of the rest there is the famous invocation of Isis³⁹ in which the international and syncretistic character of the cult is not less clear than its basic Egyptian nature, and the Praise of Imouthes-Asclepius⁴⁰; the mix-

³⁴ Pack 1395.

³⁵ Pack 1470.

³⁶ Pack 1962.

³⁷ This text will be published in *POxy.* XXII.

³⁸ J. Schérer, *Entretien d'Origène* (Textes et Documents LX).

³⁹ Pack 1925.

⁴⁰ Pack 1926.

ture of popular Greek 'aretae' stories with Egyptian motifs (such as the discovery and translation of the sacred book) is characteristic of the situation outside as well as inside Egypt.

At this point we may conveniently pause to consider what traces are to be found in the literary papyri of various institutions known to us from the documents; the evidence, such as it is, comes mostly from the Roman period, but not exclusively and in this field what holds good of the Roman period may be applied, *mutatis mutandis*, to the Ptolemaic. We have already seen that two or three of our texts stand in a direct relationship to the gymnasium, of all institutions the most important for the cultural life of the country and of which our knowledge is so deplorably incomplete. Possibly many of our literary papyri by their very existence bear a silent witness to its vigour; its decline and disappearance in the fourth century may have something to do with the marked drop in the number of classical texts from that century onwards. The connection of the school with our literary papyri is much clearer; not a few of them, Latin as well as Greek, have their schoolroom origin stamped on their face, whether in the painful and laboured script of the schoolboy, the marks put on them by the master, or the Greek translation or glosses liberally supplied for the teachers' benefit in certain Latin texts. We have already noted that the demands of the school curriculum may have been in part responsible for the interest in Hellenistic history in general and Alexander in particular in the Ptolemaic age just as they undoubtedly were throughout our period for the popularity of Homer and Menander; but the school, just as the gymnasium, has contributed to the *Kleinliteratur*—there is the charming School-Song, or perhaps we should call it the Song of the Model Schoolboy⁴¹ written in anacreontics and published by Vitelli nearly fifty years ago.

The popularity of the theatre and the long-continued interest in theatrical performances deserves more attention in this connection than it has received. A recently published papyrus gave evidence of a theatre in use at Memphis in the second or third century A.D.⁴², and we already knew of their existence at Arsinoe, at Oxyrhynchus, and of course in the Greek cities; and a Berlin papyrus preserves a list of stage properties required for a vaudeville acted in the fifth or sixth century A.D.⁴³; but it seems to be doubtful whether we can infer, with M. Rémondon, from an allusion in a Coptic text that Aristophanes' plays were still performed at Panopolis in the fifth century, though in passing we may note that we have—from Arsinoe, not Panopolis—a sixth century MS. of the *Birds*⁴⁴.

The importance of clubs in the social life of the country is well-known, and it may not be fanciful to connect with their activities some of the drinking songs that the papyri have preserved for us, just as when reading the Song of the Nile Boat-

⁴¹ Pack 1536.

⁴² *P. Fouad Univ.* 14.

⁴³ R. Rémondon, *L'Égypte et la suprême résistance au Christianisme* in Bull. Inst. franç. Arch. Or. 51 (1952) 63 sq.; the Aristophanes papyrus is Pack 78.

⁴⁴ Pack 1895.

men⁴⁵ with its blend of popular and classical characteristics, its use of accentual side by side with quantitative scansion, and the conventional 'comparison' of Nile and ocean, or the Song to the Winds of Rhodes⁴⁶ it is difficult not to think of the grain-ships, the sailors and the travellers journeying from Egypt to Alexandria or Alexandria to Italy whom we meet in the documents. The hymn to the Nile may have had a religious appeal as well; the cult of the Nile can be followed from the earliest days down to late Christian times when the *Neilōa* were still celebrated⁴⁷.

When we remember what was the policy of Augustus and his successors towards Egypt we may well ask what conceivable interest the inhabitant of Egypt had in learning Latin—unless he was a citizen of one of the three Greek cities and wished to join the Army. *Seposuit Aegyptum*. There were of course no Latin colonies. So whereas Northern Africa produced a long line of names distinguished in Latin literature, there is none from Egypt until we come to Claudian at the end of the fourth century when Egypt's position was radically different. For the first 250 years of Roman rule in Egypt the number of Latin literary papyri (even if we include a single line of Virgil written as a school imposition) does not amount to more than seven, and four of these seven can definitely be associated with the Roman Army; for the hundreds of new Greek literary texts recovered from Oxyrhynchus in the same period, there are two Latin—both fragments of historical works. In the third century A.D. the political and social position was changed by the *Constitutio Antoniniana* and the percentage is slightly higher. Among the Greek papyri of the Ptolemaic period are several works on Roman history (among them Polybius and Sosylus on the Punic Wars); and it is not, I think, a coincidence that so high a proportion of the Latin papyri earlier than the reign of Diocletian are from historical works (among them Livy, Sallust, and several anonymous fragments). The Greeks of Egypt had every reason to be more aware of Rome as a historical force than of Rome as a nurse of poets.

The most striking instance of the effects of a political change on the cultural life of the country is provided by the reforms of Diocletian. For the first time Egypt was really integrated in the Empire. Latin became the official language of the country, e.g. judgment was given in Latin in the higher courts, some knowledge of it was necessary for the higher posts in the Egyptian civil service, and classical Roman law tended more and more to become the standard law of the country. The reasons for this were probably complex; Egypt's peculiar position must have been irritating to the creator of the new absolutist and bureaucratic state, and was no longer justified either by the unique importance of her corn production or by fear of her religious influence; above all, Latin was now thought of as a common bond to unite the Eastern provinces and to check such separatist

⁴⁵ Pack 1518.

⁴⁶ Pack 1520.

⁴⁷ See R. Keydell in *Hermes* 69 (1934) 420 sq.

tendencies as had been patent in Egypt in the third century. The propaganda in favour of Latin was not at the start unsuccessful; more Latinisms appear in common speech, and even the ordinary, as distinct from the official, Greek handwriting shows strong Latin influence (which indicates how the schools cooperated in the new policy). For the 320 years preceding Diocletian's reform we have only eighteen literary texts; for the two centuries between Diocletian and Justinian we have sixty-five, if we include the fragments of the Latin legal classics. The majority of the strictly literary texts are of Cicero and Virgil and many of these have their educational purpose written large across them in the Greek notes and glosses they carry. But there is no Catullus, no Lucretius, no Ovid, no Horace; the poets are represented by a page of Juvenal, a substantial fragment of Terence (as yet unpublished), possibly by a scrap of Lucan⁴⁸. Though Egypt shared in the recovery of the fourth century, we may doubt whether the policy of Latinisation paid in the long run. Latin literature was too alien to be absorbed into Egypt and though Greek continued to flourish for a while, we may suspect that this division of the forces of classical culture stimulated and strengthened the nationalism and separatism it was designed to check.

We have noticed that one effect of Diocletian's reforms was to assimilate Egypt much more closely to the other Eastern provinces and this process as well as the protracted cultural and political struggle between pagan and Christian, national separatism and the central authority, is mirrored in the literary papyri. Indeed at no time are the literary papyri closer to the political and social life of the country than they are in the fifth and sixth centuries—even if we must in the same breath admit that at no time is their strictly literary interest less. In the considerable mass of contemporary writing (and the proportion of contemporary to classical texts is remarkably high) and, what is more surprising, writing on contemporary themes, we have verses in honour of Maximus, an eminent citizen of Tyre⁴⁹ and the laments for the Professors of Beirut⁵⁰; these remind us that celebrated as are the relations between the Christians of Egypt and those of Palestine and Asia in the age of monasticism and the first Christian pilgrimages, ties no less close existed between the supporters of the old culture in the different countries⁵¹. To be a scholar or a 'philosopher' was to be an avowed defender of paganism; these verses on professors and similar effusions have more significance than may appear at first sight. I suspect that most of our Byzantine literary papyri had for those who used and owned them a political as well as a literary significance.

It is noticeable that the form in which many of these compositions is couched is

⁴⁸ Juvenal = Pack 2291; Lucan = Pack 2294. The Terence will be published either in *POxy.* XXII or XXIII. The figures given above for Latin literary texts are maximum figures, i.e. they include glossaries, alphabets, etc. which are on the borderline between literary and documentary texts. Texts not of Egyptian provenance are excluded.

⁴⁹ Pack 1476.

⁵⁰ Pack 1474.

⁵¹ See most recently R. Rémondon's article cited above no. 43.

the epic; and the marked revival of epic or hexameter verse is again not peculiar in any way to Egypt, although Egypt's share in it was outstanding; she can claim not only Pamprepus and Nonnus of Panopolis, but (the most distinguished poet of the time) Claudian himself who was born in Alexandria. This fashion for epic has its roots in the third century, and from this century we have a number of anonymous hexameter fragments among the papyri; but their themes are provided by classical legend and mythology, not by contemporary persons or events, with the possible exception of the poem on Maximus, which I should prefer to attribute to the early fourth century. The earliest, perhaps, is the Berlin poem on the Persian Wars of Diocletian⁵², a poem that takes its place with encomia on the wars of Constantine and Julian which have no connection with Egypt or papyri.

There are however compositions that reflect particular Egyptian interests and events; for example, the fifth century poems celebrating imperial victories against the Blemmyes, the barbarian invaders of Upper Egypt⁵³. But the most attractive of all these compositions is a poem on the creation of the world and the elements⁵⁴ in which (as Keydell has shown) an Egyptian legend of the 'flame island' at Hermopolis where the sun was born is linked with Greek elements—for example the importance assigned to the foundation of a city and its foundation legends (another example is Nonnus' treatment of the myth of Beirut). If this poem, in Keydell's phrase, a 'Patria Hermopoleos' is not by the Egyptian Soterichus who wrote in Diocletian's reign a *Πάτρια Ῥόσεως*, it is near to it both in time and (we may surmise) in spirit; like it, it is native in origin.

In verse such as this we find a new type of patriotic poetry in which Egyptian and Greek elements are fused, not casually or formally but substantially in a union of the older cultures against the new. Not all local poetry is of this quality. On the whole the better poets, Nonnus and Pamprepus did not choose Egyptian themes; one writer indeed did, Dioscorus of Aphrodito, but interesting as he is to the historian, to the student of literature his compositions have only pathological interest; these 'unlovely laments at which he labours' (to adapt one of his own phrases, *ἀνίμεγα δάκρυα μόχθων*) cannot, by the most generous use of the imagination, be described as literature.

But Dioscorus has a different importance for us; a study of his character and career (for which we are indebted to Maspero and Bell⁵⁵) not merely gives us an insight into the cultural conflicts of the period but enables us to understand why any literary papyri at all have survived from the Byzantine Age. It was for example typical of him that he should have copied, seventy-five years after it was written, the petition of Horapollon⁵⁶ simply because it was a piece of impressive writing by the last of the *philosophoi*; that petition takes us within the circle of defiant

⁵² Pack 1471.

⁵³ Pack 1475.

⁵⁴ Pack 1472: Cf. Keydell in *Hermes* 71 (1936) 465 sq.

⁵⁵ See J. Maspero in *Rev. Et. Grec.* 24 (1911) 426 sq. and H. I. Bell's introd. to *PLond.* V.

⁵⁶ *PCair. Masp.* III 67295.

champions of Hellenism. The petitioner's grandfather had written treatises on Alcæus, on Sophocles, on Homer; he may himself be the author of a surviving treatise on hieroglyphics. Here the two interests, the Greek and the Egyptian, both covered by the term 'philosophia' meet in the one family.

We owe much to Dioscorus' passion for collecting remnants of the ancient world—not only this revealing document, but the great Cairo codex of Menander itself. And perhaps we shall not go wrong if we take Dioscorus the collector rather than Dioscorus the composer as symbolic of Egypt's function as we see it in the literary papyri of the Greek and Roman periods. We must admit that the literary qualities of the works written in Egypt (if we leave out of account Alexandria) are disappointing enough by any standard. Greco-Roman Egypt was not one of the creators of classical culture; it was a preserver and transmitter and Dioscorus' preservation of the Menander codex may well stand as the classic example of that function. To this concentration on the classic past we owe the literary papyri; we may also reflect that the survival of any Greek literature at all was made possible by two institutions which have in common only their Egyptian origin, the Museum of Alexandria, which passed the torch of scholarship to Constantinople, and, as it developed outside Egypt, monasticism.

Anzeigen - Avis

Der Abschluß des Jahrganges 10 (1953), nämlich *Inhaltsverzeichnis, Register und Bücheranzeigen* kann dem vorliegenden Doppelheft noch nicht beigegeben werden und wird darum im November 1953 zusammen mit dem 1. Heft des Jahrganges 11 (1954) erscheinen.

La fin du volume 10 (1953) de notre revue, soit *Comptes-rendus, Sommaire et Index analytique*, ne sera publiée qu'au mois de novembre comme fascicule supplémentaire, en même temps que le fascicule 1 de l'année 1954.

Der 5. Kongreß der *Association Guillaume Budé* wird vom 3. bis 9. September 1953 in Tours und Poitiers stattfinden.

Le 5e Congrès de l'*Association Guillaume Budé* aura lieu à Tours et à Poitiers du 3 au 9 Septembre 1953.